

ACADEMIE DES SCIENCES D'ALBANIE
SECTION DES SCIENCES SOCIALES

STUDIA ALBANICA

XXXX^e Année

2007

TIRANA

STUDIA ALBANICA

CONSEIL DE REDACTION

Rédacteur en chef: Seit MANSAKU

Adjoint: Kristaq PRIFTI

Secrétaire: Lefter NASI

Membres: Jorgo BULO, Shaban DEMIRAJ, Muzafer KORKUTI,

Marenglen VERLI, Afërdita ONUZI

Rédactrice: Drane KOÇI

© Académie des Sciences d'Albanie, 2007
Tous droits réservés

Adresse: Académie des Sciences d'Albanie
Section des Sciences Sociales, Tirana - Albanie

Kristaq PRIFTI

LA PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE DE L'ALBANIE ET LA QUESTION D'UN ÉTAT ALBANAIS UNIFIÉ¹

La proclamation de l'Indépendance de l'Albanie par l'Assemblée de Vlora, le 28 Novembre 1912, et la fondation de l'État albanais indépendant ouvrirent une nouvelle époque pour les Albanais, marquèrent un tournant radical au carrefour de cette période, qui annonça la fin de l'esclavage cinq centennaires ottoman et le début d'une époque de liberté et d'indépendance en ouvrant la voie vers le progrès. La fondation de l'État national garantit l'existence des Albanais comme peuple et nation, une existence difficile à comprendre aux temps modernes sans ce propre État national qui représenterait les Albanais comme égaux au sein de la famille des peuples de l'Europe et du monde; elle ouvrit le chemin au développement économique-social, culturel et politique, pour pouvoir participer de manière active et consciente au processus du progrès historique mondial.

L'indépendance et la fondation de l'État national albanais ont toute une préhistoire : elles ont été préparées par des générations entières d'idéologues et de militants du mouvement national, animés par un sentiment de responsabilité pour le destin de la nation, pendant des dizaines d'années, à l'époque de la Renaissance et surtout depuis la période de la Crise de l'Orient de 1876-1881, et de la Ligue albanaise de Prizren (1878-1881), laquelle fit le premier effort pour former, parallèlement aux autres peuples des Balkans, l'État national et unifié albanais.

Mais la question de la formation d'un État national a été posée, comme jamais avant, comme une tâche concrète et urgente, au début du XX^e siècle, au cours de l'insurrection générale de 1912, laquelle apporta

¹ C'est une communication présentée dans la conférence scientifique « *Pavarësia e Shqipërisë dhe sfidat e shtetit shqiptar gjatë shek. XX* » (L'indépendance de l'Albanie et les défis de l'État albanais durant le XX^e siècle), organisée à Tirana le 27 novembre 2007, à l'occasion du 95^e anniversaire de la proclamation de l'Indépendance de l'Albanie.

la libération de la plus grande partie de l'Albanie et marqua le premier effort sérieux pour former un État national albanais sur tous ses propres territoires ethniques. Les événements de cette insurrection montrent que devant le Mouvement national albanais de 1912 il y avait, à l'époque, une autre alternative également (à part celle du 28 Novembre 1912). C'était l'alternative de la libération de l'Albanie dès juillet-août 1912, de la proclamation de l'autonomie ou de l'indépendance et de la levée du drapeau albanais à Prishtinë ou à Shkup, dans l'un des principaux centres de Kosovë, dont la Conférence de Londres de 1913, comme voulant défier l'histoire des Albanais, prendrait la décision absurde de la séparation de l'État indépendant albanais. Justement, parce que l'on s'attendait à une telle conséquence, Hasan Prishtina, le principal protagoniste de ces événements, écrirait plus tard (en 1921) qu'« à ce moment-là, il ne fut pas possible de hisser le drapeau de l'indépendance »².

Bien qu'elle ait libéré presque toutes les villes de l'Albanie, l'insurrection de 1912 ne réussit pas à donner tous ses fruits pour une série de raisons internes et externes et, en premier lieu, à cause des désaccords et de l'absence de coordination d'attitudes de la direction du mouvement national à cette période-là. Mettant l'accent sur ces désaccords, Luigj Gurakuqi écrivait de Kosovë, le 7 septembre 1912 : « Si la Patrie n'a pas tiré le profit attendu, par le sang versé (en 1912), la faute est à nous tous »³.

Pourtant, le 30 juillet 1912, juste après la démission du gouvernement jeune turc, il fut proclamé en Kosovë, au nom de tous les dirigeants de l'Insurrection de 1912, un appel adressé à tous les patriotes albanais, où l'on demandait la convocation d'une Assemblée générale albanaise, regroupant des représentants de toute l'Albanie, de tous ses quatre vilayets. L'Assemblée définirait un programme commun du Mouvement National Albanais, qui serait proposé à Istanbul, et qui visait résoudre définitivement la question albanaise, conformément aux vraies aspirations de la nation⁴. Mais cette initiative non plus ne fut réalisée.

² H. Prishtina, *Një shkurtim kujtimesh*, Shkodër, 1921, p. 38.

³ *Qeveria e Përkohshme e Vlorës dhe veprimtaria e saj*, Tiranë, 1963, doc. 1, p.24.

⁴ *Akte të Rilindjes Kombëtare Shqiptare 1878-1912*, doc.162, p. 247.

Aux efforts des dirigeants albanais pour fonder un État national, avant que les voisins balkaniques ne déclenchent la guerre qu'ils préparaient, s'ajoutent aussi les tentatives qu'Ismaïl Qemali fit auprès du gouvernement turc, à Istanbul, les premiers jours du septembre 1912, au cours desquels il demanda à la Sublime Porte que l'Albanie soit organisée comme une structure d'État autonome, ce qui ferait d'elle et des Albanais un facteur important dans la résistance contre une éventuelle invasion par l'Alliance Balkanique. Mais la Sublime Porte ne tint pas compte des propositions d'Ismaïl Qemali, en rejetant la possibilité que le politicien renommé albanais lui offrit pour organiser l'Albanie autour d'un État autonome, avant le déclenchement de la Guerre Balkanique. En de telles circonstances, la guerre trouva les Albanais, comme écrivait I. Qemali, non préparés, sans une organisation étatique capable de mobiliser le peuple, pour défendre les territoires albanais⁵.

Après le déclenchement de la Guerre Balkanique (octobre 1912), alors que la domination ottomane dans les Balkans prenait fin et que les armées balkaniques avaient envahi la majorité des territoires de l'Albanie, les dirigeants du mouvement national albanais posèrent, comme tâche émergeante, le détachement de l'Albanie de l'Empire Ottoman, la formulation à part de ses intérêts par rapports à ceux de l'Empire et la fondation de l'État albanais indépendant comme le seul moyen pour éviter le morcellement des territoires albanais après la défaite de la Turquie et pour la libération du pays de l'esclavage étranger.

La demande de l'Albanie pour se détacher de l'Empire Ottoman, devenue déjà générale, fut posée d'abord dans les décisions de la réunion tenue à Shkup, le 14 octobre, par les dirigeants kosovars, sur l'initiative de « Shoqëria e zezë për shpëtim » (La Société noire de sauvetage) de la Branche du Comité « Pështimi » (« Shpëtim ») (Le sauvetage) – Shkup, ainsi que dans la Proclamation en émanant. Ceci fut envoyée aux représentants des Grandes Puissances par la «La Société noire pour le sauvetage», le 16 octobre, et l'on y soulignait deux aspects pour la solution de la question albanaise : premièrement, l'on séparait les intérêts de l'Albanie de ceux de l'Empire ottoman, en soulignant que *« L'Albanie s'est emparé des armes non pas pour consolider la domination de la Turquie dans les Balkans, mais pour défendre*

⁵ *Qeveria e Përkohshme e Vlorës...*, doc. 1, p. 25.

l'intégrité territoriale et la liberté de l'Albanie » et deuxièmement, l'on définissait l'organisation future de l'Albanie. L'on y soulignait qu'indépendamment des résultats de la guerre « *les Albanais n'accepteront pour les quatre vilayets qu'une seule forme politique et une seule forme de domination* »⁶. Cette formulation exprimait, en essence, la demande de réunir les quatre vilayets albanais et d'unifier leur gouvernance, ce qui serait atteint par la formation d'un État national.

Pourtant, l'action politique, la plus importante, qui mènerait au détachement de l'Albanie de l'Empire ottoman et à la fondation d'un État indépendant, ce fut celle qu'entreprirent hors du pays, dans la réunion de Bucarest, le 5 novembre 1912, Ismaïl Qemali et Luigj Gurakuqi, ainsi que d'autres militants des sociétés patriotiques en Roumanie⁷. L'on y décida de convoquer une assemblée nationale générale avec des représentants de toute l'Albanie. Cependant I. Qemali et les patriotes qui opéraient à l'intérieur du pays décidèrent de proclamer, dans l'assemblée qui se tiendrait à Durrës ou à Vlorë, l'indépendance de l'Albanie comme la voie unique et la plus certaine pour sauver la patrie du danger de l'anéantissement et pour sa libération. A Vlorë s'était créée la Commission pour la proclamation de l'indépendance. Le 19 novembre, sur le chemin de retour dans sa patrie, I. Qemali déclara publiquement dans la presse (à Trieste) que « *dès qu'arrivé dans le pays l'on proclamerait l'indépendance de l'Albanie et l'on formerait le gouvernement provisoire pour mettre l'Europe face au fait accompli* »⁸. De cette manière la Proclamation de l'Albanie comme un État indépendant, et non pas son autonomie, comme en croyaient, à l'époque, les Grandes Puissances de l'Alliance tripartite (l'Autriche-Hongrie, l'Italie et l'Allemagne) qui avaient promis à I. Qemali un soutien diplomatique, se réalisa sur l'initiative des patriotes albanais et sans consentement préliminaire ni de ces puissances-là, ni de la Russie, de l'Angleterre et de la France, non plus.

Pendant qu'I. Qemali préparait la convocation de l'Assemblée de Vlorë et que les villes de l'Albanie centrale et méridionale déclaraient,

⁶ *Akte të Rilindjes Kombëtare Shqiptare*, préparé par S. Pollo dhe S. Pulaha, Tiranë, 1978, doc.169, p. 255-256.

⁷ *Qeveria e Përkohshme e Vlorës...*, doc.2, p.25-26.

⁸ *Idid.*, doc. 3, p. 26.

l'une après l'autre, l'indépendance de l'Albanie ; à une délégation sortie de la réunion de Shkup l'on attribua de pleines compétences pour décider l'union de la population de Kosovë à celle des autres régions septentrionales du pays, afin de sauver l'Albanie du danger d'une occupation nouvelle. En dépit des difficultés de la guerre, les patriotes kosovars nouèrent des liens, d'abord avec ceux de Plavë, de Guci et de Dibër, et ensuite ils envoyèrent leurs représentants dans les villes de l'Albanie centrale et méridionale afin de faire appuyer l'initiative de la convocation de l'Assemblée de Vlorë. Le 20 novembre, à l'approche de la Proclamation de l'Indépendance, à Elbasan était arrivé Sali Gjuka, accompagné d'un groupe de militants de Kosovë, et l'on attendait l'arrivée d'un autre groupe de délégués de Dibër, composés d'Isa Boletini, de Mehmet pasha Dërralla (Tetova), de Riza bey Gjakova, d'Ajdin bey Draga etc. qui ensuite poursuivraient le chemin vers Vlorë, où se réunirait l'Assemblée Générale⁹.

A la différence des rassemblements albanais antérieurs, l'Assemblée nationale de Vlorë, du 28 novembre 1912, ne posa pas seulement en principe l'organisation de l'Albanie comme un état indépendant, comme une demande ou un objectif du mouvement national, mais la mit en pratique, proclama l'État albanais, déjà formé, et jeta ses fondements. I. Qemali et les délégués dans l'Assemblée, parallèlement à l'Acte de l'Indépendance de l'Albanie, proclamèrent aussi la fondation de l'état albanais national et indépendant. Le symbole de la formation de l'État indépendant devint la proclamation, le 28 novembre même, de la formation du Gouvernement Provisoire, ayant pour président Ismaïl Qemali et vice-président Nikollë Kaçorri. La proclamation par l'Assemblée de Vlorë de l'Indépendance de l'Albanie, la formation du Gouvernement Provisoire, le Conseil des Notables et la désignation d'une commission pour défendre la question albanaise en Europe, étaient des actes qui témoignaient que cette Assemblée avait pratiquement fondé l'état national albanais¹⁰.

L'indépendance et la fondation de l'État national albanais ne furent proclamées ni au nom du restreint territoire albanais, resté encore

⁹ AQSH, Fonds - *Kuvendi i Vlorës*. Doss. nr. I-2, 1912. Un télégramme de Dibra, adressé à Mithat Frashëri et à Sali Gjuka à Elbasan, le 7 novembre 1928/ 20 novembre, 1912, p. 12.

¹⁰ *Qeveria...*, op.cit, doc. 16, p. 31-34.

libre et inoccupé par les armées des États balkaniques (lequel s'étendait entre Vlorë – Lushnjë – Berat – Gjirokastrë), ni au nom de cet État amputé que reconnaîtrait plus tard la Conférence de Londres, de 1913, l'État que les Albanais ont hérité aujourd'hui. Elles furent proclamées au nom de toutes les contrées et de toute la population albanaise, comprises dans les quatre vilayets albanais de l'époque. Aussi bien l'Assemblée de Vlorë, que le gouvernement provisoire qui en sortit, représentaient, par leur composition, presque toutes les régions albanaises, y comprises celles occupées par les armées des pays balkaniques, ce qui donna à cette assemblée le caractère d'une assemblée pan albanaise. Par les procès-verbaux de l'Assemblée de Vlorë, conservés dans les Archives Centrales d'État, l'on comprend clairement que, le 4 décembre 1912, lors de l'élection du Gouvernement Provisoire, et les deux ou trois jours suivants, parmi les 63 délégués il y en avait 16 venant de Kosovë, de son chef-lieu, Shkup, de Pejë, de Gjakovë, de Mitrovicë, de Dibër, de Tetovë, d'Ohrid, de Strugë et des autres villes, et 7 venant de Çamëri¹¹. Ce n'était pas un acte simple, mais un témoignage de la détermination de la population de ces contrées pour ne pas reconnaître l'occupation étrangère, pour ne permettre aucun morcellement de l'Albanie, pour jouir d'un seul et unique État albanais. Dans le Gouvernement de Vlorë, à part Isa Boletini, qui, bien que n'étant pas un fonctionnaire, était l'un des plus proches collaborateurs d'Ismaïl Qemali, faisaient partie également d'autres personnalités de Kosovë et des autres régions albanaises occupées, comme Vehbi Dibra (Agolli) comme président du Conseil des Notables, Mehmet pacha Dërralla, ministre de la Défense, et Hasan Prishtina, nommé plus tard ministre de l'Agriculture. Cependant, dans le Conseil des Notables de l'Assemblée de l'Albanie, à part Vahbi Agolli, de Kosovë et des autres contrées orientales de l'Albanie furent élus trois autres membres, Bedri Pejani, Sali Gjuka et Ajdin Draga¹².

Les actes et l'activité intérieure et extérieure du gouvernement d'I. Qemali ont été marqués par l'idée que l'État indépendant albanais et son gouvernement provisoire représentaient toute la population et tous les territoires albanais, indépendamment du fait que la majorité de ces territoires se trouvait sous le pouvoir étranger serbe, monténégrin ou grec. Ce n'était pas sans intention que dans les déclarations faites aux

¹¹ Ibid., doc. 16, p. 31-34; doc. 38, p. 45-46; doc. 50, p. 52.

¹² Ibid., doc. 62, p. 58-59; doc. 69, p. 62.

Grandes Puissances, les 28 et 29 novembre 1912, I. Qemali mettait l'accent sur cette réalité, déclarant que la proclamation de l'indépendance et la formation du gouvernement provisoire étaient l'œuvre de l'Assemblée nationale, à laquelle avaient participé des représentants de toutes les contrées de l'Albanie, sans distinction de confession ni de région¹³.

L'Assemblée et le gouvernement provisoire assumèrent la tâche historique de la solution intégrale de la question nationale, laquelle serait réalisée en réunissant toutes les contrées ethniques albanaise, comprises dans les quatre vilayets de l'époque, en un seul État, conformément au principe de la nationalité, selon lequel étaient créés également les autres États des Balkans et de l'Europe. C'était la mission dont s'étaient chargé I. Qemali et les autres patriotes lorsqu'ils avaient décidé de proclamer l'indépendance et de créer le gouvernement albanais¹⁴.

Dans les communiqués, envoyées les 28 et 29 novembre 1912 aux six Grandes Puissances et aux États balkaniques et à leurs commandements militaires en Albanie, I. Qemali leur demandait, parallèlement à la reconnaissance de l'État indépendant albanais et de son gouvernement, de « *protéger aux Albanais leur existence nationale de toute attaque et leur territoire de tout morcellement* ». Cependant qu'aux États balkaniques et à leurs commandements militaires il fut demandé de mettre fin aux hostilités de leurs armées dans les territoires albanais et de « *rendre à l'Albanie toutes les régions occupées injustement* »¹⁵. Le gouvernement albanais dénonça l'invasion du territoire albanais par les armées de l'Alliance balkanique comme un acte qui allait à l'encontre des droits de la nation albanaise, comme « *une agression contre un État indépendant et neutre* »¹⁶.

Le gouvernement provisoire de Vlorë et ses deux délégations (l'une envoyée en décembre 1912, sous la présidence de Rasih Dino et l'autre, en avril 1913, présidé par I. Qemali, en personne) se présentèrent comme les représentants de tout le peuple albanais même devant la conférence des ambassadeurs des Grandes Puissances, réunis à Londres. Soit dans le Mémorandum que la délégation albanaise présenta au

¹³ Ibid., doc. 23, 32, 33, 34, 35, 36, 37, p. 42-45.

¹⁴ *Arkivi Qendror i Shtetit*, (Par la suite: AQSH), Tiranë, Fonds: *Kryesia e Qeverisë së përkohëshme të Vlorës*, doss. II-3, 1913, Vlorë, le 21 octobre, 1913.

¹⁵ *Qeveria...*, op. cit., doc. 32-37, p. 42-98.

¹⁶ Ibid.

président de la Conférence de Londres, Sir Edward Grey, le 2 janvier 1913, soit dans les entretiens d'I. Qemali avec les personnalités des divers États, à Londres, le gouvernement provisoire défendit les revendications légitimes du peuple albanais pour avoir son État national uni. « *Le peuple albanais, était-il dit dans ce document, en tant que le groupement ethnique le plus compact, le plus homogène et le plus important dans la Péninsule Balkanique, a le droit d'avoir son État national uni* ». Le gouvernement de Vlorë demanda aux Grandes Puissances que, parallèlement à son entière indépendance, elles « *reconnaissent à l'Albanie son homogénéité extérieure, ses frontières naturelles, dictées tant par les circonstances ethniques du temps présent, que par les droits appartenant au peuple albanais comme ancien habitant de ces territoires* ». Elles devaient également rendre et laisser à l'Albanie tous les territoires albanais occupés par la Serbie, le Monténégro et la Grèce, comme c'étaient Kosovë, Dibër et les autres régions à l'est du pays et Çamëri au sud¹⁷.

En dépit de ses efforts, le gouvernement albanais, face à l'attitude indifférente des Grandes Puissances et aux convoitises des États voisins appuyés par ces puissances, ne réussit pas à résoudre intégralement la question nationale albanaise et à réunir tous les territoires albanais en un seul État, ni à empêcher le grave morcellement des territoires et de l'État albanais naissant de la Conférence des Ambassadeurs, à Londres. Par sa décision du 22 mars 1913, sur les frontières nord et nord-est, et celle du 11 août sur la frontière sud, la Conférence morcela gravement les territoires ethniques albanais, plus encore que le Congrès de Berlin (1878). À l'intérieur des frontières de l'État Indépendant Albanais fut laissé moins de la moitié des territoires et de la population albanaise, en tout 28 565 km², avec environ 750 000 âmes, alors qu'en-dehors de cet État était demeuré 60 % des territoires albanais avec une population de 1 200 000 habitants. Le vilayet de Kosovë, les territoires albanais du vilayet de Manastir (la partie nord-ouest de la Macédoine d'aujourd'hui) furent annexés à la Serbie, la terre au nord du vilayet de Shkodra fut donnée au Monténégro et Çamëri,

¹⁷ *Qeveria e Përkohshme e Vlorës...*, doc. 135, p. 98-100.

dans le vilayet d'Ioannina, avec sa population albanaise, musulmane et orthodoxe, fut annexée à la Grèce¹⁸.

Par ces décisions, les Grandes Puissances violèrent les principes universels qu'elles-mêmes avaient proclamés comme normes et lois qui allaient régler le nouveau règne en Europe. Elles ne tinrent compte ni des considérations ethniques, ni des principes démocratiques de la nationalité et de l'autodétermination, sur lesquels étaient créés les États nationaux dans les Balkans et en Europe, mais elles s'appuyèrent sur « *le droit de l'occupant* », « *du vainqueur dans les guerres agressives* » et, en même temps, sur l'intention d'établir « *l'équilibre* » entre elles, d'ajourner, aussi peu de temps soit-il, le conflit mondial armé, lequel éclaterait néanmoins un an après, en 1914.

Le gouvernement provisoire de Vlorë s'opposa aux décisions de la Conférence de Londres, parce qu'elles allaient à l'encontre des aspirations légitimes des Albanais, qui, comme il était souligné dans sa déclaration du 3 avril 1913, avaient le droit de former leur État national uni¹⁹. Le morcellement de l'Albanie se réalisa de telle manière qu'il ne fit aucun cas ni de l'histoire, ni du droit, ni du principe ethnique et de nationalité, ni des intérêts économiques des Albanais et de leur propre État. Les décisions de cette Conférence, sur le morcellement de l'Albanie, constituaient une intervention violente dans la vie de la nation albanaise, ce qui affecta les fondements d'un développement normal, alors que la formation de l'État albanais, comme il en était souligné dans le Mémoire que le Gouvernement de Vlorë envoya, le 3 avril, aux Grandes Puissances, « *devenait un mot vide* »²⁰.

Les déclarations que le gouvernement albanais adressa aux Grandes Puissances dans la Conférence de Londres, où la solution intégrale de la question albanaise était reconnue comme une condition indispensable pour assurer la paix dans les Balkans, gardent encore aujourd'hui leur importance et retentissent comme très actuelles. « *Nous, disait-on dans ce mémorandum, - ne pouvons pas imaginer l'apaisement total de la Péninsule Balkanique sans que les frontières définies pour*

¹⁸ *Shpërnguljet e shqiptarëve gjatë shekujve*, Prishtinë, 1992, p. 93-96. Voir aussi: A. Baldacci, *Statistikë turke e vitit 1910*, in: "L'Albania", Romë, 1929, p. 200-201.

¹⁹ AQSh, Fonds: *Kryesia e Qeverisë së Përkohshme*, doss. 19. Mémoire de la délégation albanaise, adressée à la Conférence de Londres, le 3.04.1913.

²⁰ Ibid.

toute entité politique ne soient pas inspirées des frontières géographiques et ethnographiques de chaque État. Mettre sous un joug étranger les territoires dans lesquels la population albanaise est majoritaire, serait semer pour toujours la graine de la querelle et du trouble »²¹.

A cause de ces décisions, l'État indépendant albanais, proclamé le 28 novembre 1912, ne réussit pas réunir à l'intérieur de ses frontières tous les territoires habités par les Albanais, - un droit légitime du peuple albanais, - ni résoudre de la sorte, la question de son union en un seul État. Bien que les Grandes Puissances reconnussent l'indépendance de l'état albanais (par la décision définitive de la Conférence de Londres, le 20 juillet 1913)²², elles ne lui reconnurent pas la souveraineté sur tous les territoires habités historiquement par les Albanais. C'étaient ces Puissances qui, par l'amputation du tronc ethnique albanais, lors de la Conférence de Londres, en 1913, après l'amputation faite dans le Congrès de Berlin (1878), laissèrent irrésolue la question albanaise, en général, et celle de la Kosovë, en particulier. A partir de ce temps-là la question de la Kosovë a accompagné l'histoire contemporaine du peuple albanais au cours de presque un siècle. Aujourd'hui, dans les nouvelles circonstances du démembrement total de la Yougoslavie et du développement des processus démocratiques en Europe, elle est devenue un problème, au sein de la famille européenne, qui nécessite une solution, une des plus épineuses questions du jour, une préoccupation pour la nation albanaise et une inquiétude pour la Communauté Européenne et les États-Unis d'Amérique.

Actuellement, après le changement de l'attitude du facteur international et, en premier lieu, des USA et des autres pays de l'Europe, en faveur de la question kosovare, lequel débuta avec leur intervention non seulement diplomatique mais aussi militaire (les forces de l'OTAN) aux années 1998-1999 en Kosovë et en Serbie, qui mena à la libération de la Kosovë du joug serbe, son problème est sur la voie de la solution définitive : la reconnaissance internationale de son indépendance.

Indépendamment des déclarations pour une Kosovë indépendante, mais multiethnique, que l'on entend de plus en plus fréquemment ces derniers temps, la communauté internationale est

²¹ Ibid.

²² Id., doc. 226, p. 160.

consciente que les Albanais constituent, dans ce pays, environ 95% de la population. Quelle que soit l'organisation étatique administrative, qui y sera établie ou le statut qui sera décidé sur son avenir, ils ne seraient pas efficaces et finiraient par échouer s'ils n'étaient pas projetés et implantés en collaboration avec les Albanais et s'ils ne satisfaisaient pas à leurs aspirations nationales, en respectant en même temps tous les droits nationaux et démocratiques des minorités.

La Serbie ne possède aujourd'hui aucun argument réel ou de caractère historique, ethnique ou juridique pour remettre la Kosovë sous son contrôle. A la Serbie il ne peut venir en aide ni les cartes de l'an 1300, qu'elle jette en circulation (quand la Kosovë était occupée par l'État serbe duquel elle a été détaché en 1389), ni la nostalgie pour les monuments historiques religieux, dont beaucoup ont été construits sur les fondements des anciennes églises chrétiennes albanaises, avant l'invasion serbe et dans leur style particulier, ni les autres « arguments », dits historiques, totalement infondés. Les invasions absolument temporaires et interrompues, ne donnent pas le droit à la Serbie de rétablir sa domination sur la Kosovë, car ce serait en contradiction avec les principes du droit et de l'humanisme, avec le droit universel des nations d'avoir chacune son propre État indépendant et avec la pratique internationale admise aux temps présents. Il n'existe aucune raison pour que les Albanais de Kosovë soient exclus de cette pratique internationale, pour qu'on ne leur reconnaisse pas l'indépendance ni le droit de l'autodétermination, lesquels ont été restitués aux peuples des anciens empires multinationaux et coloniaux, défaits après la Première et Deuxième Guerre Mondiale, bien qu'ayant subi leur occupation pendant 2-5 siècles, et aux peuples de l'ex-Fédération Yougoslave.

La Serbie ne possède aucune base réelle, ni juridique non plus, pour présenter la solution de la question de la Kosovë comme son problème interne, comme elle le prétend aujourd'hui. Du moment que l'on sait que, dès le démembrement de la Fédération de la Yougoslavie en 1991-1992 et la proclamation de la République de la Kosovë comme État indépendant et souverain, par la volonté plébiscitaire de son peuple, manifestée lors du Référendum du 26-27 septembre 1991 et des élections du 24 mai 1992 (du Parlement et du Président de la République), la question de la Kosovë a dépassé le cadre, non seulement de l'ex-Yougoslavie mais aussi de la Serbie.

Mais ces liens ont été définitivement coupés après la guerre non-déclarée que la Serbie a imposée à la Kosovë en 1998-1999, pour

résoudre sa question par l'épuration ethnique des Albanais et après l'intervention juste et légitime des forces de l'OTAN, qui ont donné fin à cette guerre politique de la Serbie, l'ont forcée à retirer ses forces militaires de Kosovë et ont libérée celle-ci de la Serbie.

L'Union Européenne et les USA ont unifié aujourd'hui leur attitude pour la solution de la question kosovare par un plan commun, le plan d'Ahtisaari (auquel seule la Russie s'oppose), un plan qui reconnaît à la Kosovë les attributs d'un État indépendant, offrant toutes les garanties sur les libertés démocratiques, sur les droits de la minorité serbe etc.

La reconnaissance internationale de l'indépendance de la Kosovë marquera un pas important et décisif pour la solution de la question nationale albanaise en général, parce qu'elle apportera la sécession définitive et officielle de la plus nombreuse population albanaise de l'ex-Yougoslavie, les quelque 2 millions d'Albanais de la Kosovë de la Serbie, l'instauration de leur pleine souveraineté sur leurs propres territoires maternels, la formation parallèlement à la République d'Albanie, d'un deuxième État, ethniquement le même, albanais. Ce sera, sans aucune hésitation, un acte à conséquences décisives sur l'avenir du peuple albanais et de son problème national dans les Balkans.

Kasem BIÇOKU

L'ÉTENDUE À L'EST DES POSSESSIONS DES KASTRIOTI

Dans les symposiums organisés à la fin du mois de novembre 2005 à Prishtinë et à Shkup, pour la commémoration du 600^e anniversaire de la naissance du Héro national albanais, Gjergj Kastrioti–Scanderbeg, nous avons présenté les communications «Katstriotët në Dardani (Les Kastrioti en Dardanie)» et «Kufiri lindor i shtetit të Skënderbeut (La frontière est de l'Etat de Scanderbeg)»¹.

Dans la Conférence Scientifique de Tirana nous avons présenté la communication intitulée «Shtrirja lindore e zotërimeve të Kastriotëve» (L'étendue est des possessions des Kastrioti), parce que le sujet est traité en apportant d'autres données et arguments concernant l'étendue est de l'État des Kastrioti.

Ces points de vue ont été exposés pour la première fois en 2002, dans le Premier volume de l'Histoire du peuple albanais². Nous avons abouti à ces conclusions grâce à l'analyse attentive des données provenant de sources historiques, en particulier des registres cadastraux ottomans du XV^e siècle.

Les voyages, également en Macédoine et en Kosovë, pour observer de près le relief ont raffermi nos conclusions sur l'étendue est des contrées libérées par Skanderbeg.

¹ La communication présentée au symposium de Shkup et la discussion sur certaines communications des historiens macédoniens tenues dans ce symposium n'ont pas été incluses dans la publication respective « Institutit për histori nacionale Gjergj Kastrioti-Skënderbeu (Matériaux du symposium scientifique, tenu à Shkup les 25 et 26 novembre 2005, à l'occasion du 600^e anniversaire de sa naissance), Shkup, 2006 ». Notre participation à ce symposium a été refusée à quelques reprises par ses organisateurs. Seulement sous l'insistance du directeur de l'Institut d'Histoire de Tirana, Prof. M. Verli, il nous a été permis de participer à ce symposium. Cette communication-ci est publiée dans « Studime historike », nr.1-2, Tiranë, 2006, p. 131-145.

² *Historia e Popullit Shqiptar*, I^{er} vol., Tiranë, 2002, p.313-321, 395-401, 410-412; K. Biçoku, *Skënderbeu dhe Shqipëria në kohën e tij*, Tiranë, 2005, p. 78-89, 95-104, 117-121; Id., *Për Skënderbeun*, Tiranë, 2005, p. 104-149.

Mais d'autres auteurs aussi comme Oliver Jens Schmitt et Boban Petrovski, directement ou indirectement, ont fourni d'autres preuves, renforçant les conclusions sur l'étendue est des possessions des Kastrioti.

O. J. Schmitt a publié des données nouvelles authentiques qui prouvent que, parallèlement à Sfetigrade, les Ottomans ont occupé Belkë aussi³. C'est un témoignage de première main renforçant l'idée que Sfetigrade se situe à Demir Hisar.

Concernant la présence du pouvoir de Gjon Kastrioti sur de larges contrées de la Macédoine actuelle, indirectement en témoigne aussi la communication de B. Petrovski « Vojsava Tribalda », présentée au Symposium scientifique international de Shkup. Il a démontré que la femme de Gjon Kastrioti, Vojsava, descendait d'une des importantes familles dominantes et il a affirmé avec certitude qu'elle était la fille de l'un des frères Gregur et Vuk Branković⁴. De larges contrées de Kosovë, de la région actuelle de Pollog, de Shkup etc., ont été sous leur domination jusqu'à la fin du XIV^e siècle. Le mariage de Gjon Kastrioti avec Vojsava a eu lieu au début des années '90 du XIV^e siècle⁵. Ce mariage témoigne de la haute position sociale de la famille des Kastrioti à cette époque-là. Après la mort de Vuk Branković et de Gregur, fin du XIV^e siècle, Gjon Kastrioti a été l'héritier naturel des possessions de son beau-père, parce que l'on ne mentionne pas d'autres héritiers renommés de Vuk Branković et de Gregur. L'un des deux a été, selon B. Petrovski, le père de Vojsava, la femme de Gjon Kastrioti. Le père de Vojsava était, selon lui, le maître de l'actuel Pollog⁶.

La localisation de la région de Pollog moyenâgeux est une question discutable et il est probable qu'au moyen âge il y ait eu plus d'un Pollog en Macédoine. Les registres cadastraux ottomans du XV^e siècle ne possèdent aucune donnée témoignant la dénomination Pollog

³ O. J. Schmitt, *Die venezianische Jahrbücher des Stefan Magno (ÖNB Codd. 6215-6217) als Quelle zur albanische und epirotischen Geschichte im späten Mittelalter (1433-1477)*, in: "Südosteuropa von vormoderner Vielfalt und nationalstaatlicher Vereinheitlichung Festschrift für Edgar Hösch Herausgegeben von Konrad Clewing und Oliver Jens Schmitt", 2005, R. Oldenbourg Verlag München, p. 144.

⁴ B. Petrovski, *Vojsava Tribalda*, in: "Gjergj Kastrioti-Skënderbeu", Shkup, 2006, p. 67-77.

⁵ Ibid., p. 75.

⁶ B. Petrovski, *op. cit.*, p. 68.

de la contrée portant ce nom actuellement. Dans ces registres l'on mentionne sous ce nom seulement un village dans le vilayet de Manastir⁷. Le nom de Pollog a été mentionné par deux auteurs byzantins : Ana Komnena et Gjergj Pahimeri. A. Komnena a écrit de «deux Pollog», deux régions se trouvant quelque part près de Shkup ou près d'Ohrid⁸. Dans l'ouvrage de Gj. Pahimeri, Pollog est mentionné comme une région se trouvant quelque part entre Berat, Kolonjë, Kastoria, Pelagonia et les autres régions de l'actuelle Macédoine du Sud⁹. Selon Marin Barleci, Pollog est limité par la ville de Shkup et par les montagnes de Mokër (Jakupicë)¹⁰.

Au moyen âge et à l'époque ottomane la région actuelle de Pollog faisait partie des montagnes de Sharri. Sur la plaine de l'actuel Pollog, au moyen âge, il n'y avait pas d'habitations et elle était à la possession des habitants de Sharri. C'est, donc, pour cette raison que la forteresse de Tetovë, inexistante à l'époque de Scanderbeg, a été construite par les envahisseurs ottomans au sommet d'une colline au sud de la région montagneuse de Sharri et non pas dans la plaine. Alors qu'à l'époque de Scanderbeg, sur une colline de Sharri, à l'est de Tetovë, il y avait la forteresse de Sobër¹¹, près du village d'Orashtë e Poshtme, de la région de Derven, dont les ruines¹² témoignent d'une forteresse importante. De là l'on contrôlait la route longeant le cours de Vardar et assurant le lien entre Shkup et sa contrée avec la région montagneuse de Sharri et l'actuel Pollog.

La contrée de Sharri a été très peuplée et riche. Parallèlement aux richesses de la contrée montagneuse et vallonnée de Sharri, où étaient établies les habitations, les habitants de Sharri possédaient et exploitaient aussi les plaines qui s'étendaient à son nord (la partie méridionale de Rrafshi i Dukagjinit) et au sud, l'actuel Pollog. C'est pourquoi, toute cette contrée de montagnes et de plaines a formé

⁷ M. Sokoloski, *Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod opshirni popisni defteri od XV vek*, "Documents tures sur l'histoire du peuple macédonien", tome II, Shkup, 1973, p.151.

⁸ K. Bozhori, F. Liço, *Burime tregimtare bizantine për historinë e Shqipërisë shek. X-XV*, Tiranë, 1975, p.103-104.

⁹ Ibid, p. 196.

¹⁰ M. Barleci, *Historia e jetës dhe e veprave të Skënderbeut*, Tiranë, 1964, p.302.

¹¹ K. Biçoku, *Për Skënderbeun*, p. 119, 123, 125-126.

¹² A. Krosi, *Gjurmët e të kaluarës shqiptare në Derven*, Shkup, 2005, p.71-74.

historiquement une seule unité administrative, politique et ecclésiastique. Son principal centre administratif a toujours été Prizren¹³. Au cours de la période ottomane, et bien plus tard, le sandjak de Prizren englobait les cazas de Prizren, de Lumë, de Tetovë et de Gostivar¹⁴. La forteresse médiévale de Prizren s'élève au sommet d'une colline septentrionale du massif de Sharri et elle a été utilisée même au cours de la période ottomane.

En possédant Prizren et sa très large région, il était indispensable pour Gjon Kastrioti d'avoir une sortie vers la mer pour dominer la voie liant Prizren à la côte, le commerce réalisé à travers cette voie et le ravitaillement des ses concitoyens en vivres, comme le sel etc. C'est pourquoi la sortie de Gjon Kastrioti vers le littoral était étroitement liée à la possession de la contrée, que cette voie parcourait, celle de Mirditë, une région de l'Évêché d'Arbën¹⁵. Dans ce but, il a profité du conflit entre l'Évêché d'Arbën et celui de Lezhë.

Selon un document du début de l'an 1407¹⁶, l'évêque de Lezhë s'était assuré l'autorité sur 12 églises de l'Évêché d'Arbën. Cela a dû se produire vers la fin du XIV^e siècle, lorsque la ville de Lezhë avait été passée entre les mains des Dukagjini. Pour assurer à leur pouvoir un appui social (surtout celui du clergé), dans la ville de Lezhë et dans sa région, les Dukagjini ont appuyé les ambitions de l'évêque de cette ville pour s'approprier de la juridiction des 12 églises de l'Évêché d'Arbën. Normalement elles appartenaient à la région dénommée plus tard « Dhimitër Jonima » qui s'étendait au nord du fleuve de Mat, de Lezhë jusqu'à Rubik, débouchant sur la mer.

Ayant la souveraineté de Lezhë, la République de Venise devait normalement appuyer les intérêts de l'évêque de cette ville pour s'assurer la direction des 12 églises d'Arbën. Mais il n'en a pas été ainsi, parce que les liens avec Gjon Kastrioti étaient très importants pour la République de Venise, dont le sénat le considérait, selon ce document-là, comme « *souverain très puissant dans les contrées de l'Albanie* ».

¹³ O. Marquet, *Pjetër Bogdani Letra dhe dokumente nga Arkivi i Kongregatës «de Propaganda Fidae» si dhe nga Arkivat Sekrete të Vatikanit*, Shkodër, 1997, p. 399. P. Bartl, *Myslimanët shqiptarë në lëvizjen për pavarësi kombëtare (1878-1912)*, Tiranë, 2006, p. 70-72.

¹⁴ P. Bartl, *op cit.* p. 70-72.

¹⁵ A. Meksi, *Peshkopata e Arbërit*, in "Hylli i Dritës", 1995, p. 30-43.

¹⁶ *AAV*, V, p. 21-22.

Au cours des siècles du moyen âge, de puissants souverains ont mis sous la domination du monastère de Hilandar des villages de la riche contrée de Sharri, ayant pour centre administratif la ville de Prizren¹⁷. Même le souverain suivant de cette contrée et de la ville de Prizren¹⁸, Gjon Kastrioti, a octroyé, lui aussi, à ce monastère les villages de Trebishtë et Rostushë (Rodostushë)¹⁹, qui se trouvent près du monastère de Bigorski de Reka, sur le côté nord.

La position géographique, comme un pont de liaison avec d'autres régions septentrionales, méridionales et occidentales libérées par Scanderbeg, ainsi que les considérables richesses naturelles de la région de Sharri ont fait que le Héros National Albanais veillât à s'en assurer la domination permanente²⁰. L'activité de Scanderbeg dans cette contrée a été intense et a été présentée également dans les ouvrages des anciens historiens ottomans, naturellement dans un esprit de malveillance, un style propre à leurs écrits sur le Héros albanais. Selon eux, Scanderbeg avait attaqué le mont de Kallkandelen (Tetovë) dans le but de piller, où il avait causé des dommages à beaucoup de gens.

Mehmet Neshri est le premier à mentionner l'épisode susmentionné. Sa narration concernant les événements sur les territoires albanais foisonne en imprécisions de contenu et de chronologie²¹. La chronologie de ces événements a été corrigée par les historiens ottomans ultérieurs, comme Kemal Pachazadé, Hoxha Sadeddin, Sollakzadé et Mynexhimbash, en les situant vers 1467, après la fondation d'Elbasan²². Cet épisode fait partie de la campagne militaire entreprise par Scanderbeg après le mois d'août 1467, pour reprendre les zones

¹⁷ *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia, Collegerunt et digesserunt dr. Ludovicus de Thallóczy, dr. Constantinus Jireček et Emilianus de Sufflay*. Volumen I, Vindobonae MCMXII, nr. 113, 545 ; Volumen II, Vindobonae MCMXVIII, nr.36, 108.

¹⁸ J. Radonić, *Durađ Kastriot Skanderbeg i Arbania u XV veku*, Beograd, 1942, nr. 2, p. 2.

¹⁹ Ibid., nr. 3, p. 2-3.

²⁰ La situation politique de la contrée de Pollog à l'époque de Scanderbeg a été présentée dans un article antérieur (K. Biçoku, *Për Skënderbeun*, Tiranë, 2005, p. 114-127).

²¹ *Lufta shqiptaro-turke në shek. XV*, « Burime osmane », préparé par S. Pulaha, Tiranë, 1968, p. 92. Par la suite : S. Pulaha, *Burime osmane*.

²² Ibid, p. 190 - 191, 262, 302-303, 315.

occupées par les troupes ottomanes pendant les IIe et IIIe encerclements de Krujë, en 1466-1467.

Durant les IIe et IIIe encerclements de Krujë (mai 1466 – avril 1467), au moment où Scanderbeg s'était rendu en Italie pour demander des aides (novembre 1466 – mars 1467), les troupes ottomanes avaient provisoirement réussi à mettre pied sur les territoires albanais, avaient redressé la forteresse de Valmi (ville d'Elbasan), et d'ailleurs ils avaient fait même un recensement cadastral de ces territoires²³. Après la défaite des troupes ottomanes en avril 1467, et après l'échec du IIIe encerclement de Krujë (mai - août 1467)²⁴, Scanderbeg avait entrepris des actions militaires énergiques pour expulser des territoires albanais les percepteurs des timars et les autres forces ottomanes. Les données des sources historiques témoignent que les troupes ottomanes, chargées de défendre Koxhaxhik, avaient été expulsées par les Albanais²⁵. Après avoir conquis les régions de Zhupë et de Rekë, les guerriers de Scanderbeg s'étaient lancés vers l'est pour libérer toute la contrée de Sharri (Dibër e Poshtme), comme l'ont démontré les anciens historiens ottomans.

La présence du pouvoir de Scanderbeg sur de larges contrées de la Macédoine actuelle est aussi liée étroitement à son héritage familial.

Le mariage de Gjon Kastrioti avec Vojsava Branković a influé sur l'accroissement de l'influence politique des Kastrioti sur les contrées actuelles de la Macédoine et de la Kosovë. Les liens des Kastrioti avec les contrées de la Kosovë actuelle²⁶ n'y seront pas traités de nouveau.

Avant que Gjon Kastrioti soit mentionné dans les documents vénitiens et ragusains, du début du XVe siècle, comme le souverain des contrées occidentales albanaises, son mariage avec Vojsava témoigne qu'au début des années '90, du XIVe siècle, Gjon Kastrioti avait été un souverain important dans les contrées orientales albanaises.

La croissance de l'influence de Gjon Kastrioti sur le milieu social de l'époque et l'élargissement de ses possessions avaient été favorisés également par ses liens familiaux avec les Balshaj et par l'affaiblissement de la puissance militaire de l'Empire ottoman à cause

196. ²³ K. Biçoku, *Skënderbeu dhe Shqipëria në kohën e tij*, Tiranë, 2005, p. 190-

²⁴ Ibid. p. 197-198.

²⁵ Ibid., p. 190-196.

²⁶ Ibid., p. 197-198.

de la défaite que les Mongols lui avaient fait subir à Ankara, en 1402. C'est à ce temps-là que les possessions de Gjon Kastrioti s'étendent sur les régions maritimes. A partir de 1406 son nom apparaît toujours dans les documents vénitiens et ragusains en tant que partenaire important dans les relations avec les États étrangers. Par les chancelleries étrangères il a été qualifié comme « *un souverain très puissant* » « *majestueux* » etc. Son pouvoir et son influence ont été puissants, c'est pourquoi, en 1408, Gjon Kastrioti est devenu un garant de la paix, signée dans les alentours de Durrës, entre Raguse et les Balshaj²⁷.

En 1411 Gjon Kastrioti a montré qu'il avait sur le pied de guerre « *deux milles chevaliers albanais et trois cents chevaliers turcs* »²⁸. Une armée de 2300 chevaliers pouvait être tenue prête à lutter seulement par un souverain de puissance économique et politique considérables et cette armée était beaucoup plus grande que celle d'un sandjak. La puissance et l'influence des Kastrioti faisaient peur même aux hauts fonctionnaires militaires ottomans. Dans une lettre de 1430 du sandjakkbey du sandjak albanais, Mustafa, il a été exprimé la peur que celui-ci avait de Scanderbeg. Contrairement à sa volonté, ce sandjakkbey avait approuvé, par peur, la demande de Scanderbeg de prendre le zeamet de Misje (Ishëm), mais dans cette même lettre Mustafa a cherché aux organes centraux de l'Empire de ne pas donner à Scanderbeg le zeamet qu'il avait demandé²⁹.

Concernant l'étendue des possessions de Gjon Kastrioti l'on peut parler de manière approximative. En 1430 les Ottomans avaient fait le recensement cadastral des territoires gouvernés par Gjon Kastrioti et avaient inscrit ces données dans un registre particulier. Ce registre est mentionné dans un document de 1438. Il avait été dénommé "*Juvan-ili*" (les terres de Gjon) et comme faisant partie de lui est mentionné « *le vilayet de Dhimitër Jonima* ».

Selon les registres cadastraux du XVe siècle, les vilayets avaient la dimension d'une ou de quelques régions. Dans le registre cadastral de 1455 les anciennes propriétés de Vuk Branković ont été dénommées "*Vilayet de Vuk*" (Defter-i Vilayet-i Vlk). Ce vilayet était composé de 8

²⁷ Ibid., p. 144.

²⁸ J. Valentini, *Acta Albaniae Veneta saeculorum XIV et XV*, t. 7, p. 175-176.

²⁹ S. Pulaha, *Burime osmane*, p. 321-322; K. Biçoku, *Për Skënderbeun*, p. 163, 159, 207.

régions (nahije)³⁰. Par rapport au « *Vilayet de Vuk* », l'État de Gjon Kastrioti, donc « *Juvan-ili* », avait, au début du XVe siècle, une étendue géographique bien plus grande que l'État de Vuk Branković, lequel, à la fin du XIVe siècle, après sa mort, s'était écroulé.

Les documents occidentaux et ottomans contiennent des données qui témoignent de la large étendue des possessions de Gjon Kastrioti, où il y avait six forteresses. En 1430, lorsque les troupes ottomanes ont pénétré dans ses possessions, quatre des forteresses de Gjon Kastrioti ont été détruites, et deux autres ont été gardées par les Ottomans à leur propre usage³¹.

Pour l'étendue des possessions de Gjon Kastrioti et de Scanderbeg l'on ne peut pas se servir du registre cadastral ottoman du mars 1467. Il n'y figure qu'une partie de l'État de Scanderbeg. Le registre a été dressé après la reconstruction et la transformation de la forteresse d'Elbasan en une puissante base militaire par les troupes ottomanes, ce qui leur avait rendu possible, pendant les mois de l'hiver 1466-1467, de maintenir le second encerclement de Krujë, et de rendre plus difficile la communication de Scanderbeg avec les contrées s'étendant au sud d'Elbasan. Peu de temps avant, les Ottomans avaient créé le sandjak d'Ohrid³² et avaient recensé sa partie sud où étaient comprises les régions de Mokër et de Pogradec également, comme en témoigne une annotation du registre cadastral du mars 1467³³. Même les anciens historiens ottomans, en mentionnant la fondation d'Elbasan, ont écrit qu'il a été rattaché au sandjak d'Ohrid³⁴. Ayant terminé le recensement du sandjak d'Ohrid (registre cadastral du mars 1467),

³⁰ O. Brankovica, *Opširni katastarski popis iz 1455*. Godine, Sarajevo, 1972, p. XI, XVIII etc.

³¹ N. Jorga, *Notes et extrait pour servir à l'histoire des croisades au Moyen âge*, II, Paris, 1899, p. 267, 272.

³² H. Inalcik, *Krahina e Krujës dhe e Dibrës rreth vitit 1467*, in : "Konferenca e Dytë e studimeve albanologjike me rastin e 500-vjetorit të vdekjes së Gjergj Kastriotit-Skënderbeut, Tiranë, 12-18 janar 1968", Tiranë, 1969, p. 186 ; S. Pulaha, *Burime osmane*, p. 16.

³³ "Timari i Haxhi Muhametit. Ky ka timar në Mokër" - Le timar de Haxhi Muhamet. Il possède un timar à Mokër. (M. Sokoloski, *Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod opshirni popisni defteri od XV vek Documents turcs sur l'histoire du peuple macédonien*, tome III, Shkup, 1976, p. 383). Dans le registre cadastral du mars de 1467 il possédait un timar dans le vilayet de Gollobordë, qui confinait au sud au vilayet (la région) de Mokër.

³⁴ S. Pulaha, *Burime osmane*, p.101.

l'administration ottomane avait entrepris l'inventaire des contrées limitrophes à l'est de ce sandjak et même davantage, en y comprenant la majeure partie de la Macédoine d'aujourd'hui³⁵. Donc, au cours des années 1467-1468, l'administration ottomane n'avait pas fait l'inventaire sur une étroite contrée, mais sur un vaste espace géographique.

La dénomination du registre cadastral du mars de 1467 selon le nom des vilayets inclus et non pas par le nom d'un souverain, comme il en a été le cas du registre des « *terres de Gjon* » aux années '30 et du « *vilayet de Vuk* » aux années '50 du XVe siècle, témoigne de ce que l'étendue géographique possédée par Gjon Kastrioti et son fils, Scanderbeg, ne concernait pas seulement le registre du mars de 1467. Elle a été beaucoup plus large. Les régions incluses dans le registre cadastral ottoman du mars de 1467 faisaient partie du Sandjak d'Ohrid³⁶. C'est pourquoi, dans le registre du mars de 1467 étaient notées aussi les hases que le sandjakbey a possédées dans les vilayets de Mat, d'Urakë, de Dhimitër Jonima, de Kurbin, de Krujë, de Bendë etc.³⁷. Au XVIe siècle aussi ces contrées faisaient partie du sandjak d'Ohrid, cependant que la région (nahije) d'Ohrid et l'épicentre même du sandjak, la ville d'Ohrid, constituaient la frontière orientale de ce sandjak³⁸.

Gjon Kastrioti a créé un grand État et c'est ce qui a été remarqué à l'époque par le pouvoir central de l'Empire ottoman. L'administration ottomane était bien informée sur l'extension de possessions des Kastrioti, parce qu'il avait accepté, pour un certain temps, la vassalité au sultan. Gjon Kastrioti « *possédait dans les territoires albanais... beaucoup de forteresses et de villes* ». C'est écrit dans la proclamation sur l'occupation de Salonique que le palais du sultan Murat II avait adressée en 1430 au souverain d'Égypte³⁹. Gjon Kastrioti a dominé

³⁵ M. Sokoloski, A. Stojanovski, *Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod opshiren popisen defter no. 4*, « Documents turcs sur l'histoire du peuple macédonien », Shkup, 1971.

³⁶ H. Inalçik, *op. cit.*, p. 186; S. Pulaha, *Burime osmane*, p. 16.

³⁷ S. Pulaha, *Burime osmane*, p. 326-346.

³⁸ *Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod opshiren popisen defter na Ohridski ot Sanxhak od 1583 godina*, tom VIII kniga I, II, Skopje, 2000.

³⁹ S. Pulaha, *Mbi gjendjen në vitet 20-30 të shekullit XV në tokat shqiptare dhe mbi qëndrimin e klasës feudale kundrejt pushtimit otoman*, in: "Studime historike", nr. 4, Tiranë, 1970, p. 117; republié dans: "Studime për epokën e Skënderbeut", II, Tiranë, 1989, p. 227.

« beaucoup de forteresses et de villes » parce que son État s'étendait sur une large étendue où étaient comprises beaucoup de contrées albanaises.

Gjon Kastrioti visait s'assurer les liens historiques interrégionaux et à veiller à la circulation et à l'échange des principales marchandises produites dans les contrées orientales, comme le maïs et les métaux, contre les marchandises fabriquées dans la zone côtière, comme le sel etc. Dans ce but, parallèlement à ses efforts pour s'assurer la voie d'accès à la mer, il s'était servi également des liens de mariage.

Par les mariages Gjon Kastrioti avait créé des liens politiques et économiques étroits avec les grandes familles dominantes albanaises qui avaient accès à la mer. Il contrôlait, en commun avec ces familles, les voies commerciales depuis le littoral jusqu'aux plaines fertiles des territoires albanais orientaux. Les liens de mariage des filles de Gjon Kastrioti témoignent que celui-ci avait étendu son pouvoir de la Dardanie (la Haute Albanie) vers le sud, sur les contrées de la Macédoine Occidentale d'aujourd'hui (l'Albanie Centrale). Sa fille aînée, Marë, il l'avait donnée en mariage au souverain de Gentë, Stefan Gjuraši (Branković), la seconde, Jellë, à Stres Balsha de Kurbin, la troisième, Angjelinë, à Vladan Arianiti et Villakë à Gjon Muzaka⁴⁰. Les deux derniers mariages montrent que la Voie Royale (Via Egnatia) était d'une importance particulière pour Gjon Kastrioti et que ses pouvoir et influence avaient gagné même ces contrées-là, à l'est, où le transport des marchandises était réalisé à travers la Voie Royale et ses ramifications.

Après la mort de Gjon Kastrioti, en 1437, ses fils ont été les souverains légaux des contrées de l'État de Gjon Kastrioti et des possessions familiales de leur mère. La déclaration de Scanderbeg, après la victoire de l'insurrection générale du novembre 1443, qu'« il était héritier de Balshaj et qu'il réclamait la possession du territoire lui appartenant »⁴¹, témoigne de ses visées pour avoir un État largement étendu.

⁴⁰ M. Barleci, *op. cit.*, p. 72.

⁴¹ K. Biçoku, *Mbi disa çështje lidhur me jetën dhe veprimtarinë e Skënderbeut para vitit 1443*, in: "Studime historike", nr. 2, Tiranë, 1970, p. 154; Id., *Për Skënderbeun*, p. 296; O. J. Schmitt, *Die venezianischen Jahrbücher des Stefano Magno (ÖNB Codd. 6215-6217) als Quelle zur albanischen und epirotischen Geschichte im späten Mittelalter (1433-1477)*, in: "Südosteuropa Von vormoderner Vielfalt und nationalstaatlicher Vereinheitlichung Festschrift für Edgar Hösch Herausgegeben von Konrad Clewing und Oliver Jens Schmitt", München, 2005, p. 137.

Marin Barleci est la source la plus importante pour connaître l'étendue des contrées orientales albanaises libérées par Scanderbeg, et les champs de batailles entre les guerriers albanais et les armées ottomanes.

Dans l'ouvrage « Historia e Skënderbeut » (L'histoire de Scanderbeg) M. Barleci a décrit des batailles que le Héros National albanais a conquises à proximité de la ville de Shkup et dans la plaine de Pollog⁴² laquelle, selon lui, « était limitée d'un côté par la montagne de Mokër et de l'autre par la ville des Turcs que l'on appelle Shkup »⁴³. Pour que l'armée albanaise arrivât jusqu'aux alentours de cette ville, il avait été indispensable que Scanderbeg possède toutes les zones par où passaient les voies médiévales, reliant Shkup avec les régions à son ouest et, généralement, elles étaient très montagneuses. A part l'ouvrage de M. Barleci, la domination de ces contrées par Scanderbeg est témoignée aussi par les données des registres cadastraux ottomans du XVe siècle, dont nous avons écrit de façon détaillée⁴⁴.

À propos de la région de Mokër qui se trouvait à proximité de Shkup, M. Barleci a raconté qu'elle avait été libérée par Scanderbeg et qu'avant elle n'avait pas été sous la possession de Gjon Kastrioti⁴⁵. La région de Mokër, décrite par M. Barleci, aujourd'hui porte le nom de Jakupicë et n'a pas de lien avec la région de Mokër de Pogradec. Scanderbeg ne pouvait pas libérer et mettre sous sa possession la région de Mokër de Pogradec, parce qu'il en était séparé par les possessions de Muzak Topia et de Gjergj Arianiti.

Pour connaître l'étendue à l'est des contrées libérées par Scanderbeg une importance particulière revient à la localisation de Sfetigrade.

Le nom de la forteresse de Sfetigrade e était devenu connu à l'époque de Scanderbeg par les événements héroïques et dramatiques liés à sa domination par le héros albanais et par les armées ottomanes. L'engagement de tout le potentiel militaire de l'Empire ottoman, commandé par le sultan Murat II en personne, pour sa conquête, témoigne au mieux que la forteresse de Sfetigrade occupait une position

⁴² M. Barleci, *op. cit.*, p. 302, 315, 382, 421.

⁴³ Id., p. 302, 421.

⁴⁴ K. Biçoku, *Dibra dhe Koxhaxhiku në kohën e Skënderbeut*, in: "Studime historike" nr. 1-2, Tiranë, 2003, p. 7-29; Id., *Për Skënderbeun*, p. 104-133.

⁴⁵ M. Barleci, *op. cit.*, p. 90, 302.

stratégique toute particulière. Elle empêchait l'avancement des armées ottomanes visant l'occupation des contrées s'étendant à son ouest. C'est pourquoi, le nom de Sfetigrade est marqué dans les documents de l'époque de Scanderbeg, dans la chronique de Stefan Magne (rédigée en l'alternant avec des fragments de documents vénitiens), dans l'ouvrage de Laonik Halkokondil (sous le nom de Sveta) et, surtout, dans l'histoire de Marin Barleci sur Scanderbeg. Lors de l'occupation de Sfetigrade, les Turcs prirent également à Scanderbeg, selon Stefan Magne, il luogo di Belca et la ville de Getia, selon Laonik Halkokondil⁴⁶. Getia est localisé dans le village actuel de Belçë, où se trouve également la forteresse de Graishtë. Les chroniqueurs ottomans ont écrit qu'après avoir conquis Sfetigrade, le sultan Murat II occupa deux autres forteresses, mais ils ne citent pas leurs noms⁴⁷.

La principale source de ces événements, Marin Barleci, a défini Sfetigrade comme une forteresse qui se trouvait à l'est des possessions de Scanderbeg, limitrophe aux terres occupées par les Ottomans⁴⁸.

⁴⁶ O. J. Schmitt, *Die venezianische Jahrbücher des Stefan Magno...*, p. 144; *Lufta shqiptaro-turke në shekullin XV*, "Burime Bizantine", préparé par K. Bozhori, Tiranë, 1967, p. 52-53; J. Ph. Fallmerayer, *Elementi shqiptar në Greqi*, Tiranë 2003, p. 245, note 91.

⁴⁷ S. Pulaha, *Burime osmane*, p.55.

⁴⁸ M. Barleci, *op. cit.*,: "A Dibër e Sipërme... à part Sfetigrade juste à la frontière, à l'entrée de la Macédoine, il n'y a pas d'autre ville, ni de petite ville. Les habitants, dispersés dans des vallées et des montagnes, non ceinturées de murs, ne jouissent que de la protection naturelle du pays (p. 66)... Avant de poursuivre la libération de l'autre partie de son royaume, Scanderbeg installa dans les frontières, non loin de la ville de Sfetigrade et de la montagne de Mokër, plus de deux milles hommes parmi les plus braves, pour que ceux-ci barrent les voies de fuite aux ennemis installés à l'intérieur du pays, et bloquer les voies d'accès, si Murat envoyait entre-temps des troupes, parce que la voie par là, du côté de la Macédoine et de la Thrace vers l'Épire, était très favorable et très fréquenté (p. 71)... Sfetigrade se trouve à Dibër e Sipërme près de la frontière du royaume, comme un nid d'aigle sur une haute montagne, tout comme nous venons de dire pour les autres, visible de tous les côtés et presque égal à Stelush (p. 77-78) ... A part Sfetigrade, comme l'on dit, du barbare il n'est connu ni le nom, ni l'odeur chez nous (p. 81)... Les restes des Turcs, qui s'échappèrent des mains des nôtres, en particulier les gardes de Petrelë, de Stelush et de Gur i Bardhë, se réunirent, après la mauvaise chance qu'ils eurent à Alhira, une ville des Ottomans en Macédoine. S'apercevant que Scanderbeg, après avoir laissé libre l'armée, se retira à Krujë pour passer l'hiver et qu'il reposa, comme par harcèlement... ils partirent vers Sfetigrade avec d'autres foules qu'ils avaient mises sur pieds, lorsqu'ils apprirent que Moisi avec la garde y avaient été laissés pour surveiller la frontière et assiéger la ville (p. 83) ... Kastrioti ... à l'approche du printemps ... mobilisa Hamza avec quelques chevaliers et partirent pour recruter des soldats. Devenue une armée de six mille

Les historiens actuels, qui sont influencés en général par les anciens auteurs ottomans, ont identifié Sfetigrade à Koxhaxhik. Il y en a d'autres historiens qui, après avoir vu Koxhaxhik se sont exprimés que ce ne pourrait pas être Sfetigrade et l'ont localisé à l'ouest de Koxhaxhik, à Rahovnik (Dibër actuelle) et à Mali i Shenjtë de Mirditë⁴⁹. Ceux-ci ne s'appuient ni sur les sources historiques ni sur une observation sur le terrain (témoignages matériels). A Rahovnik et à Mali

hommes, elle se dirigea vers Sfetigrade... L'on dit que certains laboureurs du pays avaient été venus voir Scanderbeg à la dérobee, surtout de ceux qui habitaient dans les environs de la ville, et l'avaient prié, tout en lui rappelant les services rendus autrefois à son père Gjon, de ne pas les faire ruiner ... et de ne pas dévaster la plaine ... Ce ne serait pas loin le jour où l'on ne manquerait pas de la meilleure voie pour pouvoir se venger contre le garde-corps du tiran et lui arracher des mains la citadelle; eux-mêmes trouveraient le moment opportun et contribueraient fort à cela, si un rayon d'espoir éclairait quelque part... C'est pourquoi, il se leva avec son armée et se rendit crier sa rage ailleurs. Face aux tribaux il y avait un lieu très beau de cette région, très peuplé et plein de villages denses. Les habitants voisins l'appellent Mokër. C'est dans sa direction qu'il se dirigea avec son armée et ainsi il étendit et élargit les frontières de son royaume plus que son père, Gjon. Des ennemis, il n'en trouva nulle part, parce que soit les Turcs avaient été déjà liquidés avant, soit, ils s'étaient enfuis (p. 88-89)... Mokër n'avait jamais éprouvé le gouvernement des hommes des Kastrioti (p. 90)... Moïsi, avec son armée munie d'équipement léger, revenait de Sfetigrade, une ville qui se trouve près des frontières des barbares et suscitait beaucoup de difficultés à Scanderbeg (p. 179)... Sfetigrade se trouvait à presque 480 stades de Krujë (p. 184)... L'adversaire avait dressées ses tentes au pied des murs et dominait partiellement les champs en dessous, partiellement les montagnes (p. 185)... La ville était montagneuse et établie au sommet d'un rocher très haut, sans aucune source d'eau à son intérieur, ni même avec un cours d'eau à sa proximité pour s'en servir. Elle n'avait qu'un puits, creusé et construit juste au plein centre de la ville par les soins anciens du peuple pour profiter lui-même et en particulier pour les besoins de guerre, si cela arrivait (f. 220)... Où se trouve Sfetigrade ? Où est la plaine très vaste de cette ville-là ? (274)... À une égale distance d'ici et, peut-être, inférieure, à Sfetigrade, se trouve la ville de Berat (p. 296)... Tandis que Sinan avec l'autre armée était dirigé vers la plaine de Pollog, en direction de Mokër. De là il avait alors la voie ouverte vers Dibër e Sipërme et vers Modrishë, parce que Alhira, qui était dans les mains de Hamur, a en face Dibër e Poshtme et la ville même de Sfetigrade (p. 382).

⁴⁹ T. Tomski, *Pitanje Kodžadžika (prilog istoriji Debra i susednih predala u doba Skenderbega)*, dans : "Simpozium për Skënderbeun, Simpozijum o Skenderbegu (9-12 maj 1968)", Prishtinë, 1969 ; Id., *Sveti Grad e fitorë ime za sredno vekovniot grad Debar*, in : "Istorija", nr. 1, Skopje, 1972, p. 110-114 ; S. Antoljak, *Kade bil Svetigrad ?*, in : "Glasnik na INI", Skopje, nr. 2-3, 1977, p. 67-92 ; Id., *Ku gjendej Sfetigradi ?*, in : "Gjurmime albanologjike, seria e shkencave historike", VIII-1978, Prishtinë, 1979 ; A. Stojanovski, *Obid da se ofrili predpostavkata deka Svetigrad e Kodžadžik*, in : "Glasnik na INI", nr. 1-2, Skopje, 1978, p. 225-237.

Shenjtë de Mirdita il n'y a pas eu de forteresses à l'époque de Scanderbeg.

Au cours de 30 ans l'historiographie albanaise s'est tue sur cette question et a soutenu l'ancien point de vue, selon lequel Sfetigrade se situait dans le village de Koxhaxhik de la région de Zhupë. D'ailleurs il existe encore des gens cultivés, comme Haziz Ndreu, Muzafer Bislimi et Adem Bunguri, qui continuent d'insister que Sfetigrade se trouve à Koxhaxhik, parce qu'ils ne connaissent pas les sources historiques. Les contrées de Drin i Zi n'ont pas été occupées par les Ottomans et étaient sous la possession de Scanderbeg, comme l'a clairement démontré le Pape Pi II dans sa lettre du 11 août 1459 : « *Et, c'est de la malchance, si les Turcs susmentionnés se lancent et envahissent les villes et les contrées de Drin i Zi* »⁵⁰.

Les prétentions de Haziz Ndreu⁵¹, d'Adem Bunguri⁵² et de Muzafer Bislimi⁵³ concernant l'existence des murs d'une forteresse à Koxhaxhik et des tombes des soldats de Scanderbeg ne sont que des désirs.

Dans les sources historiques médiévales les appellations ville et forteresse ont été employées généralement comme synonymes. Les centres habités qui possédaient des forteresses étaient appelés villes même s'ils manquaient de marché, et même s'ils comptaient certaines fois moins d'habitants que les grands villages ayant même des marchés.

Les anciens historiens ottomans, en parlant de la campagne militaire de 1448 entreprise par sultan Murat II pour la reprise de Sfetigrade, ont appelé la forteresse par le nom de Koxhaxhik. À partir de leurs ouvrages et jusqu'à la fin des années '60 du XXe siècle les chercheurs ont considéré certaine la localisation de la forteresse de Sfetigrade dans le village de Koxhaxhik de la région de Zhupë, qui s'étend sur les hauteurs du versant ouest de la montagne de Stogovë.

⁵⁰ J. Радонић, *Ђурађ Кастриот Скандербег*, p. 112.

⁵¹ H. Ndreu, *Kastriotët dhe Skënderbeu në trojet arbnore*, Tiranë, 1997, p. 75

⁵² Interview / L'archéologue A. Bunguri parle : *Si i zbuluam varret e ushtarëve të Skënderbeut* (Comment avons-nous découvert les tombes des soldats de Scanderbeg), dans le journal "Tirana observer", 6 mai 2006, p. 21.

⁵³ M. Bislimi, *Svetigradi, lokalizimi, kronologjia dhe pushtimi nga ana e osmanlinjve*, in "Gjergj Kastrioti-Skënderbeu (1405-1468) (Matériaux du symposium scientifique, organisé à l'occasion du 600e anniversaire de sa naissance, tenu à Skopje les 25 et 26 novembre, 2005), Skopje, 2006 », p. 44-45

Koxhaxhik est un village isolé, le plus haut de la région de Zhupë et son terrain est très très montagneux. Il se trouve loin des voies interrégionales de Drin i Zi et Grykë e Radikës. De Koxhaxhik la voie piétonne va, à travers un sentier de montagne, vers les pâturages d'été. Près de ce village l'on aperçoit au nord un haut rocher (lorsqu'on regarde du côté ouest), et que, vu de l'est, l'on aperçoit le sommet aigu d'une colline que seulement les alpinistes peuvent grimper et qui aurait pu servir de lieu de surveillance. H. Ndreu, M. Bislimi et A. Bunguri prétendent que c'est là que se trouvait la « forteresse ». Depuis le village et le rocher la vue est limitée : au nord l'on voit la ville actuelle de Dibër, à l'ouest les montagnes du présent État albanais et au sud-ouest la gorge de Modricë de Gollobordë. Du côté est et sud, la vue est interrompue par de hautes montagnes. De Koxhaxhik l'on ne peut pas contrôler la partie sud de la voie de Drin i Zi. A Koxhaxhik la forteresse était en bois⁵⁴, construite sur un lieu isolé, sur le plus élevé et dernier centre urbain d'une rue très montagneuse. La forteresse en bois n'a pas eu de fonctions militaires pour protéger la région de quelque attaque armée. Koxhaxhik était surveillé par une douzaine de spahi et pouvait être conquis par quelques dizaines de fantassins. Koxhaxhik et sa forteresse ont eu une fonction administrative et économique surtout pour la gestion des pâturages estivaux et pour la collecte des rentes. Le registre cadastral ottoman, du mars 1467, n'a recensé de Koxhaxhik que 51 familles, toutes chrétiennes⁵⁵. Alors que dans le registre cadastral de 1583 du sandjak d'Ohrîd ce centre urbain porte le nom de Janborija (ce fut le nom pré-ottoman (chrétien) de Koxhaxhik⁵⁶ et comptait 88 familles dont 8 seulement étaient musulmanes et les autres chrétiennes⁵⁷.

Concernant l'impossibilité de l'existence de Sfetigrade à Koxhaxhik, à part la lettre d'août 1459 du Pape Pi II, révélant que les contrées de Drin i Zi étaient entre les mains de Scanderbeg⁵⁸, nous y ajoutons également la position géographique. La forteresse de Modricë

⁵⁴ K. Biçoku, *Për Skënderbeun*, p. 129, 132-133.

⁵⁵ M. Sokoloski, *Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod opshirni popisni defteri od XV vek*, tom II, « Documents turcs sur l'histoire du peuple macédonien », Skopje, 1973, p. 315-316.

⁵⁶ T. Tomski, *Pitanje Kodžadžika*, p. 200.

⁵⁷ *Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod opshiren popisen defter na Ohridskiot Sanxhak od 1583 godina*, tom VIII kniga 1, II, Skopje, 2000, p. 594-595.

⁵⁸ J. Радонић, *Ђурађ Кастриот Скандербег*, p. 112.

se trouve au sud de Koxhaxhik et sur la rive gauche du fleuve de Drin. À Modricë prend racine une voie, très montagneuse, qui passe par le plateau de Steblevë, haut de 1300 m, où l'hiver et l'été durent 6 mois chacun. Elle mène à Librazhd, et là elle rejoint la Voie Royale. Ce n'est pas par hasard que les régions sur les deux rives de Drin i Zi ont été comprises dans la même unité administrative, le sandjak d'Ohrid. Cela a été déterminé par la rue longeant le cours de Drin i Zi. Cette voie était bien meilleure que la voie qui reliait la vallée de Drin i Zi à celle de Vardar. Si Koxhaxhik était entre les mains des Ottomans, Scanderbeg n'aurait pas pu construire une forteresse à Modricë. Les commis ottomans et les troupes ottomanes du sandjak d'Ohrid de même que les troupes de l'Empire ottoman se déplaceraient par la voie de Drin i Zi pour se rendre à Koxhaxhik. Ils auraient détruit la forteresse de Modricë ou bien ils auraient quitté Koxhaxhik. Si les troupes ottomanes se trouvaient à Koxhaxhik, elles ne passeraient pas par la forteresse de Modricë pour se verser vers les contrées occidentales de Scanderbeg, parce qu'il existait d'autres voies, plus courtes et plus préférables, reliant Koxhaxhik à Krujë, à Lezhë, à Shkodër et à Prizren.

La localisation de Sfetigrade et Modrishë également, doit être cherchée à l'est de la vallée de Drin i Zi.

Modrishë (Modrisa) est mentionné par M. Barleci comme une montagne, où après la défaite de Sfetigrade et pour compenser le rôle de cette forteresse, Scanderbeg construisit une autre forteresse limitrophe afin de défendre les contrées albanaises libres. La montagne de Modrishë, raconte Barleci, était accidentée et escarpée et, à cause de son hauteur, elle offrait la vue sur un vaste espace des contrées sous l'occupation ottomane, bien qu'à une distance de 20 km environ⁵⁹. La distance entre la montagne de Modrishë et Sfetigrade était de plus de 30 mille pas (45 km environ)⁶⁰. La moitié de cette distance se trouve entre Koxhaxhik de Zhupë et la forteresse de Modricë de Gollobordë, laquelle s'étend au sud-ouest de la première et à proximité de la rive gauche de Drin i Zi. La position géographique et le terrain de Koxhaxhik et de la

⁵⁹ M. Barleci, *op. cit.* p. 293, 294.

⁶⁰ Id, p. 382. Concernant l'unité de mesure pas, voir : *Ilirët dhe Iliria tek autorët antikë*, Tiranë, 1965, p. 508 et A. Stojanovski, *Odin da se ofrli pre postavsata deka se Svetigrad e Koxhaxhik*, in : "Glasnik Revue", nr. 1-2, Skopje, 1978, p. 227.

forteresse de Modricë conduisent à ne pas les identifier à Sfetigrade ni à la Modrishë mentionnés par Barleci.

En consultant les données des registres cadastraux ottomans et dans les cartes de la Macédoine d'aujourd'hui, nous avons écrit en 2002 que Sfetigrade se localisait dans la région de Demir Hisar⁶¹. En septembre 2005 Sfetigrade a été localisé sur la crête nord du mont de Dervenik⁶². Dans les registres cadastraux ottomans le village de Svetë⁶³, qui aujourd'hui s'étend sur une plaine, est marqué au nord de la forteresse d'où il est visible à l'œil nu. Dans la chronique de Stefan Magne il est noté qu'après avoir envahi Sfetigrade, les Ottomans conquièrent aussi il luogo di Belca⁶⁴, mentionné dans les registres du XVe siècle⁶⁵ et qui se trouve à moins de 10 km à l'ouest de Sfetigrade et à proximité de Demir Hisar. Dans le village de Belçë se trouve la forteresse de Gradishtë. Au nord de Modrishë, laquelle se trouve dans la vallée de la rivière de Treskë, aujourd'hui se trouve Belçë e Epërme et une forteresse également. Peut-être la région entre ces deux centres habités a porté, au moyen âge, le nom de Belçë. Modrishë de la rivière de Treskë, selon les registres ottomans, portait aussi le nom de Pirg⁶⁶. Ces informations rendent plus certaine la localisation de Sfetigrade à Dervenik, laquelle correspond aussi à la description de M. Barleci.

Selon M. Barleci, « *Sfetigrade se trouve à Dibër e Sipërme, près des frontières du royaume, comme un nid d'aigle sur une haute montagne ... visible à l'œil nu de tous les côtés et presque aussi grand que Stelush* »⁶⁷, et que selon les recherches de Skënder Anamali, "il l'a décrit de manière admirable et exacte"⁶⁸.

⁶¹ *Historia e Popullit Shqiptar*, I^{er} vol., p. 410.

⁶² K. Biçoku, *Në Sfetigradin e Skënderbeut*, in: "K. Biçoku, Për Skënderbeun...", p.134-139.

⁶³ M. Sokoloski, *op.cit.* Tome II, p. 190.

⁶⁴ O. J. Schmitt, *op. cit.*, p. 144.

⁶⁵ M. Sokoloski, *op. cit.*, tome II, p. 213.

⁶⁶ M. Sokoloski, *Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod opshirni popisni defteri od XV vek*, « Documents turcs sur l'histoire du peuple macédonien », tome III, Skopje, 1976, p. 60.

⁶⁷ M. Barleci, *op. cit.*, p. 77-78.

⁶⁸ S. Anamali, *Kalaja e Varoshit në Mat - Stelushi, një hallkë e sistemit mbrojtës të Skënderbeut*, in: "Konferenca e Dytë e Studimeve Albanologjike me rastin e 500-vjetorit të vdekjes së Gjergj Kastriotit-Skënderbeut, Tiranë, 12-18 janar 1968", Tiranë, 1969, p. 249.

Les versants de la crête rocheuse du mont de Dervenik, où s'élevait la forteresse de Sfetigrade, dont sont conservés aujourd'hui les fondements, sont raides de trois côtés et inaccessibles par les armées. A son côté sud il y avait la porte et à 200 m vers le sud-ouest de celle-ci il y a une source d'eau. Le périmètre des fondements de la forteresse est de 280 m, à une longueur (est-ouest) de 98 m et une largeur de 82 m (nord-sud).

Depuis la forteresse de Sfetigrade l'on voit aujourd'hui au nord le village de Svetë, qui porte jusqu'à nos jours le nom médiéval de la forteresse. Svetë est mentionné par ce nom même dans les registres cadastraux ottomans du XVe siècle et aujourd'hui il est le centre habité le plus proche de la forteresse. Du côté sud-ouest de la forteresse se trouve la petite ville de Demir Hisar. A l'ouest de Sfetigrade et sur de moindres hauteurs se trouvent deux autres forteresses munies de réservoirs d'eau potable. Accolé au mont de Dervenik, sur son côté sud-ouest, se trouve la forteresse de Xhagori, alors que, plus loin, à l'ouest, sur une petite colline du village de Belçë se trouve la forteresse de Gradishtë.

Depuis la forteresse de Sfetigrade l'on voit la plus grande partie de la plaine de Pélagonie et l'on contrôle les voies reliant Përlep et Manastir avec les contrées à leur ouest. La position stratégique de Sfetigrade et des deux autres forteresses à sa proximité, ainsi que la protection naturelle de la région où elle s'élève, comme en témoignent les registres cadastraux ottomans du XVe sc., ont amenés les Ottomans à la dénommer Forteresse de Fer (Demir Hisar) ensemble avec le lieu autour d'elles. Tandis que la montagne sur laquelle se dresse la forteresse de Sfetigrade, ils l'ont appelée Dervenik, un nom qui montre que les habitants de ses villages avaient la tâche d'entretenir les voies et de garantir la circulation à travers elles. L'appellation près-ottomane de la région de Demir Hisar a été Sopotnicë.

Ce n'est pas par hasard que la libération de Sfetigrade a été le dernier maillon de la chaîne des actions militaires que Scanderbeg avait entreprises en novembre 1443 pour la libération des territoires albanais. Sfetigrade, selon M. Barleci, a été libéré au printemps 1444.

En dominant Sfetigrade, Scanderbeg a entrepris, à travers la voie Egnatia, selon ce qu'a écrit Martin Segoni, des actions militaires à l'intérieur des contrées ottomanes, comme à Strumë, à Thrace etc.⁶⁹.

A la fin de 1443, la lutte de libération des Albanais prit un nouvel essor, suite au déroulement des événements dans les Balkans. En octobre de 1443 les troupes hongroises commandées par Janosh Huniadi, après avoir franchi Danube, avaient pénétré dans les Balkans et entrepris la « *Longue Campagne* » qui dura jusqu'en 1444. Dans la bataille de Niš les troupes ottomanes avaient été vaincues et avaient battu la retraite. L'armée de J. Huniadi poursuivant sa marche vers l'intérieur des possessions ottomanes pendant un hiver froid, pénétra en Bulgarie en descendant jusqu'au sud-est de Sofia. Le 5 et le 6 décembre 1433, l'armée de J. Huniadi avait subi une défaite à Vasilicit et s'était retiré. Un mois après, le 5 janvier 1444, elle subit une deuxième défaite à Pirot (au sud-est de Niš).

De retour de Niš, Scanderbeg arrive en Kosovë actuelle, profitant du retrait des forces ottomanes de là. Cette contrée albanaise servit de point de départ à Scanderbeg pour la libération des autres contrées albanaises. Ces actions se poursuivirent jusqu'au printemps 1444, date de la libération de Sfetigrade.

Les contrées albanaises libérées en novembre 1443, du point de vue géographique, s'étendaient approximativement sur le même espace qu'avait conquis l'État des Balshaj pendant les années '70 - '80, du XIV^e sc. L'activité politique et militaire des Balshaj a eu pour but de créer un État albanais uni surtout par la force des armes. Tandis que Scanderbeg créa l'État albanais uni par des moyens pacifiques, et son pas décisif dans ce but a été l'Assemblée des nobles albanaï, tenue à Lezhë, le 2 mars 1444, laquelle fonda l'Alliance Albanaise.

La libération des larges contrées en Albanie Centrale et en Haute Albanie, en 1443, fut l'événement le plus important de la longue guerre dure que les Albanais avaient menée jusqu'à ce temps-là contre l'Empire ottoman.

Pour la protection des régions albanaïses libres il a été particulièrement important de dominer les voies terrestres, surtout leurs segments montagneux et les forteresses construites près des gorges de

⁶⁹ A. Pertusi, *Martino Segono di Novo Berdo, vescovo di Dulcigno un umanista serbo-dalmata del tardo Quattrocento*, Roma, 1981, p.108.

passage. A la fin des années 1443 les Albanais dominaient les principaux passages et les forteresses près d'elles qui empêchaient le déplacement des forces ottomanes vers les zones libres. Trois d'entre eux : le col de Kaçanik, celui de Derven et celui de la vallée de la rivière de Treskë liaient respectivement Shkup à la Plaine de Dardani, à Dibër e Poshtme et à Dibër e Epërme.

Les voies de déplacement pour les armées ottomanes de Përlep et Manastir vers les contrées occidentales et jusqu'à la mer Adriatique ont été les plus courtes, les mieux entretenues et qui avaient moins de passages montagneux que les voies qui partaient de Shkup. Elles constituaient des embranchements de la Voie Royale et étaient bien surveillées et contrôlées par les forces militaires qui dominaient Sfetigrade. C'est pourquoi, la libération de Sfetigrade par Scanderbeg marqua la fin de l'insurrection libératrice du novembre 1443. La forteresse de Sfetigrade était devenue la principale base militaire de la partie sud du cordon frontalier est des territoires albanais.

L'analyse attentive des sources documentaires et l'observation sur place du terrain témoignent qu'au cours des siècles du moyen âge les armées d'invasion byzantine, ottomane etc. ont suivi uniquement la Voie Royale pour se déplacer de la Macédoine au bord de l'Adriatique et inversement. La voie Durrës - Qafë e Tujanit - Guri i Bardhë - Klos - Bulqizë - Rahonik (la région actuelle de Dibër) était très montagneuse. Pareilles étaient ses ramifications dans la direction de la Macédoine : Rahonik - vallée de Drin i Zi - Strugë - Macédoine, Rahonik - Gryka e Radikës - Gostivar - Tetovë - Skopje, ainsi que le passage de Qafë e Radikës - Kërçovë - vallée de Treskë - Skopje. Quiconque a vu le terrain s'est aperçu que le passage par-là était autodestructeur pour les armées étrangères. Même plus tard, quand l'autorité du pouvoir central ottoman s'étendait sur presque toutes les contrées albanaises, les caravanes des chevaux chargés de céréales et d'autres produits se déplaçaient de Macédoine et de Strugë en direction de Durrës et de Lezhë seulement par la Voie Royale. A certains segments montagneux de cette voie, l'on enlevait la charge aux chevaux et elle était portée par des hommes. Un ambassadeur vénitien a noté dans son journal, tenu au cours de 1591, tout son parcours vers la Macédoine. Après être arrivé à Kotorr, il avait débarqué à Shëngjin et avait suivi son chemin terrestre

Lezhë - Prezë - Petrelë - Elbasan - Udha Mbretërore (Voie Royale) - Strugë⁷⁰.

La Voie Royale qui liait l'Albanie à la Macédoine, était bien meilleure et plus courte que l'autre voie à son nord. La Voie Royale était pavée ; sur les torrents et les rivières qu'elle traversait il y avait des ponts tellement larges que même les charrues pouvaient y passer. Pourtant ses segments montagneux étaient très dangereux en temps de guerre pour le déplacement des armées. Martin Ségoni raconte que, lors du premier encerclement de Krujë, en 1450, les armées du sultan Murat II subirent une véritable catastrophe par les guerriers de Scanderbeg, perdant la plus grande partie de leurs soldats non pas près des murs de Krujë, mais pendant leur retrait à travers les cols montagneux de la Voie Royale⁷¹. C'est dans ces cols-mêmes que les armées ottomanes avaient été défaites plusieurs fois par les forces de Gjergj Arianiti au cours des années '30 du XVe siècle.

La connaissance de la voie qui liait la Macédoine aux régions littorales à son ouest et dont les armées ottomanes s'étaient servies, a une importance particulière pour la localisation des champs de batailles de Scanderbeg. Ainsi, ce n'est pas par hasard qu'on en trouve beaucoup dans les alentours d'Ohrid, tels que Livadh, Oronik, Lugina e Kuajve (Valkali) etc.

En décrivant Valkal, M. Barleci raconte que c'était une vallée à proximité de la montagne de Furkë⁷². Ce toponyme se trouve au sud de Malësi e Strugës, près de Drin i Zi et sa branche, Lumi i Madh⁷³. Valkal se trouvait, selon M. Barleci, quelque part à proximité d'Ohrid, Oronik et Sfetigrade⁷⁴. Selon Dhimitër Frangu la vallée de Valkal se trouve

⁷⁰ I. Zamputi, *Dokumente të shekujve XVI-XVII për historinë e Shqipërisë (1507-1592)*, vëll. I, Tiranë, 1989, p. 386-402. Dans son journal, l'ambassadeur vénitien, L. Bernardo, a mentionné des cas où en remontant la Voie Royale, les chevaux de son voyage ont été libérés de leur charge car ils ne pouvaient pas poursuivre la montée.

⁷¹ A. Pertusi, *Martino Segono di Novo Bordo, vescovo di Dulcigno un umanista serbo-dalmato del tardo Quattrocento*, Roma, 1981, p.130.

⁷² M. Barleci, *op. cit.*, p. 450, 451, 456, 458, 459, 464. Chez M. Barleci le nom est écrit Falkales, ce qui doit être une erreur dactylographique (M. Barletius, *Historia de Vita et Gestis Scanderbegi Epirotarum Principis*, Romae, [1508-1510], feuil. CXLIIIv, CXLVIr, CLr).

⁷³ Б. Русић, *Малесија*, in : "Годишен Зборник", Скопје, p.1-64, carte 1.

⁷⁴ M. Barleci, *op. cit.*, p. 450-464.

« non pas très loin de la ville d'Ohrid »⁷⁵. Dans un rapport de 1650 il est écrit que l'activité d'une mission religieuse serait étendue même dans « la vallée de Sopot après avoir franchi le Valkal de Scanderbeg »⁷⁶.

Dans un document de 1464 il est mentionné le camp de Scanderbeg sous le nom de « Vale Carda »⁷⁷. Le premier composant du toponyme se traduit en albanais par « vallée », ce qui est en accord avec M. Barleci qui l'a latinisé. Ainsi pour le toponyme Guri i Bardhë il a donné Petralba, pour Ujë i Bardhë - Albulenë⁷⁸ etc. M. Barleci même a raconté que Valkal était une vallée, c'est pourquoi ce toponyme latinisé est composé de deux mots (Val et Kal), dont le premier se traduit en albanais « luginë » (vallée) et le deuxième « kalë » (cheval). Donc *Lugina e kuajve* (Vallée des chevaux). Dans cette vallée (Valkal, Vale Kardia) s'était établi le camp militaire de Scanderbeg⁷⁹, dans lequel campaient pendant des mois entiers (du printemps à l'automne) des troupes militaires contre les armées ottomanes. Le camp se dressait sur un lieu prospère, où il y avait de la nourriture pour les hommes et pour les animaux, où il y avait de l'eau abondante potable et autre, et aussi des passages pour l'armée. La Vallée des chevaux (Valkal) se localise au nord du lac d'Ohrid, à proximité du cours de Drin i Zi. Le contrôle de la voie suivant le cours de ce fleuve a été très important pour Scanderbeg, c'est pourquoi le Pape Pi II a écrit avec inquiétude, en 1459, à propos de la pénétration des troupes ottomanes dans les contrées de Drin i Zi⁸⁰. Cette voie a assuré le déplacement rapide de l'armée de Scanderbeg pour empêcher le passage des armées ottomanes à son ouest ainsi que pour maintenir sous contrôle les contrées frontalières de l'est. En trois jours les chevaliers de Scanderbeg partis des alentours de Senicë (Sanxhak)

⁷⁵ *Gli illustri et gloriosi gesti, et vittoriose imprese fatte contra turchi, dal sign, D. Giorgio Castriotto, detto Scanderbeg...* In Venezia ... 1584, p. 64v.

⁷⁶ *Relacione mbi gjendjen e Shqipërisë Veriore e të Mesme në shek.XVII.* Texte original préparé par I. Zamputi, II^e vol., 1634-1650, Tiranë, 1965, p.396-397.

⁷⁷ F. Pall, *I rapporti italo-albanesi intorno alla metà del secolo XV* (*Documenti inediti con introduzione e note storico-critiche*), in : "Archivio storico per le provincie napolitane", IV, Napoli, 1965, p. 202-204.

⁷⁸ Sh. Gjeçovi, *Vepra*, 3, Prishtinë, 1985, p. 14.

⁷⁹ F. Pall, *op. cit.*, p. 202-204 ; O. J. Schmitt, *Skanderbegs letzte Jahre – West-östliches Wechselspiel von Diplomatie und Krieg im Zeitalter der osmanischen Eroberung Albaniens (1464-1468)*, in : "Südost-Forschungen"... Band 63/64, München, 2004/2005, p. 121-122.

⁸⁰ J. Радонић, *op. cit.*, p.112.

étaient arrivés au bord du lac d'Ohrid. C'est ce qu'ont écrit du camp de Scanderbeg, en septembre 1464, le provéditeur et le commandant des troupes vénitiennes, participants de cette incursion guerrière⁸¹.

La plupart des batailles de Scanderbeg avec les armées ottomanes a été déroulée aux alentours d'Ohrid et ce n'est pas par hasard qu'elles ont été représentées dans les chansons, les contes et les toponymes nombreux sur Scanderbeg dans cette région, aujourd'hui encore non collectés entièrement⁸². A l'époque ottomane la ville d'Ohrid et ses environs constituaient la frontière orientale du sandjak d'Ohrid. Cette frontière était établie pour des raisons économiques et du relief montagneux. Pendant les siècles du moyen âge la principale activité économique d'Ohrid a été la pêche et la vente du poisson séché, dont le traitement nécessitait le sel qui était produit au littoral albanais. Onze fois plus élevés étaient les revenus obtenus de la vente du poisson dans la ville d'Ohrid par rapport aux revenus assurés dans toutes les autres branches de l'activité économique⁸³. C'est pourquoi, comme les sources historiques le témoignent Ohrid a été gouverné par des nobles albanais qui avaient en possessions les régions côtières.

⁸¹ F. Pall, *op. cit.*, p. 202-204 ; O.J. Schmitt, *Skanderbegs...* p. 121-122.

⁸² *Skënderbeu në liqen të Ohrit*, in : "Kopshti letrar", Elbasan, 1918, nr. 1, p. 25-26; [M. Çoku], *Nji gojdhënë që e shënjtëron Skenderbeun përpara popullsis s'atij vendi*, in: "Drita", Tiranë, 18 korrik 1937, p. 4; Sh. Pllana, *Skënderbeu në krijimtarinë popullore të Kosovës dhe të Maqedonisë*, dans: "Simposium për Skënderbeun", Prishtinë, 1969, p. 289, 293, 296, 297; O. Jašar - Nasteva, *Scanderbeg nella letteratura macedona*, in : "V Convegno internazionale di studi albanesi" Mbledhje ndërkombëtare studimesh shqiptare", IX, 1968 Atti - Aktet, Palermo, 1969, p. 261, 262, 264; Th. Kacorri, *Një këngë për Skënderbeun*, in: "Drita", Tiranë, 24 septembre 1989, p. 12.

⁸³ *Turski dokumenti za istorijata na makedonskiot narod opshiren popisen defter na Ohridski ot Sanxhak od 1583 godina*, tom VIII kniga 1,II, Skopje, 2000, p.39-59.

Seit MANSAKU

LA LINGUISTIQUE BALKANIQUE ET LA COOPÉRATION BALKANIQUE

L'idée de la linguistique balkanique est ancienne. Il y a déjà presque deux siècles depuis que les chercheurs, linguistes et historiens, ont bien remarqué que les langues des Balkans, bien que d'origines diverses, présentent des traits communs non seulement dans le domaine du lexique mais aussi dans celui de la phonétique, de la phonologie et de la structure grammaticale. Ces traits communs, cette affinité entre les langues de cette région ne tirent pas leur origine du fait que toutes, à part le turc, appartiennent à la famille des langues indo-européennes, mais du fait qu'elles sont toutes des langues voisines, parlées dans un territoire restreint, par des peuples qui, au cours des siècles, ont eu des destins historiques et culturels communs ou semblables, dans des conditions de contacts permanents et parfois de symbiose même.

Ce n'est pas dans mon attention de faire ici l'histoire de la linguistique balkanique ; il y a déjà maintes synthèses sur ce sujet. Pourtant, je ne peux pas ne pas mentionner certains moments qui servent de points de repère concernant la fondation et le développement de cette branche d'études philologiques.

Le premier linguiste qui a signalé l'existence des concordances ou des affinités entre les langues balkaniques a été le slaviste slovène B. Kopitar, qui en 1829, dans «Jahrbücher der Literatur», Wien, 46 Band, pp 59-106, soulignait par une expression figurée le fait que sur le territoire des Balkans l'on a « *nur eine Sprachform herrscht, aber mit dreierlei Sprachmaterie* ». B. Kopitar était arrivé à cette conclusion en analysant l'origine pronominale de l'article défini postposé dans trois langues : en albanais, en roumain et en bulgare. Presque 20 ans plus tard, en 1850, August Schleicher dans son œuvre «Die Sprachen Europas», selon la traduction française de Hermann Ewerbleck «Les langues de l'Europe moderne», Paris 1852, en exposant la situation linguistique dans la Péninsule Balkanique, remarquerait que toutes les trois langues

(il s'agissait de l'albanais, du roumain et du bulgare), si différentes entre elles, ont l'habitude d'attacher l'article à la fin du mot (p. 191)¹.

À la deuxième moitié du XIX^e siècle, quand la linguistique historique comparée avait fait un progrès considérable, le linguiste slovène Franz Miklosich, dans son ouvrage «Die slavischen Elemente in Rumunischen», publié par l'Académie des Sciences de Vienne, a fait des recherches plus larges et plus profondes sur les traits communs des langues balkaniques tels que le roumain, le bulgare, le grec et l'albanais. Dans son ouvrage, F. Miklosich élargirait le nombre des particularités communes signalées par les prédécesseurs en ajoutant aussi des traits phonétiques et syntaxiques. L'auteur pensait que ces traits communs des langues balkaniques tirent leur origine de l'influence d'un ancien substrat (illyrien ou thrace), qu'il identifiait aux ancêtres des Albanais. Sa théorie du substrat a trouvé plus tard des successeurs et des adversaires. Elle a prédominé plutôt à la phase préliminaire des recherches de la linguistique balkanique qui a continué jusqu'aux années '30 du XX^e siècle.

Une nouvelle étape des études sur les traits communs des langues balkaniques est marquée par la parution, en 1930, de l'œuvre du linguiste danois Kristian Sandfeld, intitulée «La linguistique balkanique, problèmes et résultats» (Paris, 1930), dans laquelle l'auteur fait une synthèse scientifique des résultats obtenus jusqu'alors, pendant presque un siècle, dans ce domaine de recherches. Elle a servi et sert encore comme une œuvre de référence pour chaque étude dans le domaine de la linguistique balkanique. Kr. Sandfeld a mis en évidence les concordances bilatérales entre diverses langues balkaniques et puis, dans un chapitre récapitulatif, il énumère douze traits communs de toutes ces langues dans le domaine des emprunts lexicaux et de la structure morphosyntaxique. En ce qui concerne les causes des balkanismes, Kr. Sandfeld a lancé et soutenu la thèse de l'influence d'une langue de haut prestige historique et culturel, attribuant ce rôle au grec. Tout le monde reconnaît que le grec a joué un rôle important comme une langue de grand prestige culturel dans toute la Méditerranée et il a exercé son influence sur toutes les langues de cette région. Pourtant, il y a des traits

¹ Concernant l'histoire de la linguistique balkanique, voir l'article remarquable de P. Asenova, *Aperçu historique des études dans le domaine de la linguistique balkanique* in «Linguistique balkanique» 1979, nr. 1, p. 5-42.

communs dans les langues balkaniques tels que la postposition de l'article défini en albanais, en roumain et en bulgare, qui ne peuvent pas être expliqués par l'influence grecque, pour la simple raison que le grec lui-même ne possède pas d'article défini postposé, par contre, le grec a un article défini préposé. De toute façon, presque tous les chercheurs tombent d'accord sur le fait qu'avec l'œuvre de Kr. Sandfeld, la linguistique balkanique s'est constituée une discipline à part de la philologie ou de la linguistique générale.

Pendant leurs recherches dans la voie de la constitution de la linguistique balkanique, les linguistes ont été engagés dans une discussion théorique sur le concept et le terme de l'union linguistique. L'un des membres connus du Cercle linguistique de Prague, N. S. Troubetzkoy a proposé au Premier Congrès International des Linguistes à la Haye, en 1928, de distinguer nettement tout d'abord les termes «*groupe linguistique* » (Sprachgruppe) et «*famille linguistique* » (Sprachfamilie). Au sein des groupes linguistiques N. S. Troubetzkoy distingue deux types – l'union linguistique (Sprachbund) et la famille linguistique (Sprachfamilie). Selon ce concept, l'union linguistique embrasse un groupe de langues qui possèdent des similitudes syntaxiques, des similitudes dans la base de la construction morphologique et également un grand nombre de mots communs de type culturel (Kulturwörter).

La thèse de Troubetzkoy a été reprise par R. Jakobson, d'abord dans une conférence phonologique à Prague, en 1930, et puis au Quatrième Congrès International des Linguistes, à Copenhague, en 1936. R. Jakobson fait la distinction entre, d'une part l'unité linguistique héritée de la même origine, qui permet la restitution d'une forme primitive commune et, d'autre part, les ressemblances acquises dans les structures des langues limitrophes qui mènent aux réorganisations uniformes des systèmes linguistiques indépendants. Ce sont ces dernières qui marquent l'union linguistique². R. Jakobson explique les facteurs et les tendances qui comptent dans le processus de la convergence linguistique.

Après ces définitions de Troubetzkoy et de Jakobson il y a eu bon nombre de linguistes qui ont contesté le concept et le terme de l'union linguistique par des arguments de natures différentes. Pourtant,

² Voir à ce propos P. Asenova, *op. cit.*, p. 8.

peu à peu, pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle ils sont devenus prédominants dans les études linguistiques de ce domaine. L'existence des traits communs entre les langues balkaniques est une réalité évidente qui ne peut être niée même pas par les adversaires de la notion de l'union linguistique.

La fondation de l'Association Internationale des Études du Sud-est Européen (1963), par les Congrès, les symposiums et les colloques périodiques organisés dans les capitales des divers pays des Balkans, par la publication des actes de ces activités scientifiques, ainsi que par les organes spécialisés, a donné une grande impulsion aux recherches dans le domaine de la balkanologie en général et dans le domaine de la linguistique balkanique, en particulier. C'est à juste titre que l'éminent linguiste bulgare V. Georgiev³ a affirmé que « *Le premier Congrès international des études balkaniques et du Sud-est Européen qui a eu lieu à Sofia jalonne une nouvelle étape en ce qui concerne les études de la linguistique balkanique* ». Le rapport de ce congrès intitulé : « Les problèmes fondamentaux de la linguistique balkanique », publié en 1966, et le VI^e volume de ses actes publié en 1968, contenant environ 80 communications et plus de 120 interventions tenues par des spécialistes, ayant traité les différentes questions considérées sur divers aspects appartenant à ce domaine, ont donné un grand essor à ces recherches.

Dans les congrès suivants aussi les problèmes de la linguistique balkanique, de la théorie de l'union linguistique, des méthodes et de la méthodologie des recherches dans ce domaine, ainsi que la mise en évidence des concordances ou des parallélismes dans les structures grammaticales, phonétiques et lexicales des langues balkaniques ont occupé une place centrale. Grâce à ces recherches, la notion de l'union linguistique a été mieux définie et précisée ; les traits communs des langues balkaniques ont été identifiés selon des méthodes scientifiques plus rigoureuses, en appliquant les théories nouvelles de la linguistique structurale et de la typologie linguistique⁴ ; les causes de la formation de ces traits communs ont été expliquées d'une manière plus réaliste en considérant l'existence de plusieurs facteurs historiques, culturels et linguistiques. Il y a un quart de siècle depuis que l'archéologue bien

³ V. Georgiev, *L'union linguistique balkanique. L'état actuel des recherches*, in «Linguistique balkanique», 1-2, 1979, pp. 5-15.

⁴ V. Georgiev, *op. cit.*

connu Alojz Benac écrivait : « *Le principe fondamental dans les recherches balkanologiques doit, sûrement, être basé sur le fait que chaque étude des événements et de phénomènes dans le passé doit être placée dans le cadre d'une situation historique déterminée et d'un état social correspondant* »

Après maintes discussions, la notion de l'union linguistique et sa définition en tant que langues voisines dans lesquelles il y a toute une série de traits communs aux divers niveaux de leur structure, qui n'ont pas été hérités dans chacune d'elles d'une époque antérieure mais sont apparus à la suite de leurs interrelations pendant des siècles, formulée trente ans auparavant par Vladimir Georgiev, est communément acceptée par les balkanologues.

En ce qui concerne les causes ou l'origine des traits communs dans les langues balkaniques, les thèses de la monogenèse, soit par un substrat ancien, prédominant à la phase préliminaire des recherches, soit par l'influence d'une langue de grand prestige culturel, du grec ou du latin balkanique, se sont avérées insuffisantes pour expliquer la totalité des similitudes entre les langues de cette région. La thèse de la polygenèse, laquelle prend en considération plusieurs facteurs de la vie des peuples des Balkans au cours des siècles, les substrats anciens, les territoires géographiques restreints des pays de cette région, les dominations étrangères communes (domination romaine, byzantine, slave et ottomane) les rapports linguistiques et culturels dans les conditions du substrat, du superstrat et de l'adstrat etc., est devenue prédominante dans les recherches actuelles de la linguistique balkanique. Ces résultats théoriques, méthodologiques et matériels, obtenus par les recherches particulières dans le domaine de la linguistique balkanique, ont préparé la voie pour rédiger des ouvrages et manuels synthétiques tels que ceux de H. Schaller, R. Soltas, J. Feuillet, Sh. Demiraj, P. Asenova, E. Bamfi etc.

En Albanie il n'a pas existé un Institut de balkanologie, mais les autres institutions de recherches et d'enseignement supérieur ont attaché une attention particulière aux problèmes de la linguistique balkanique en les intégrant dans des projets de recherches des instituts philologiques de l'Académie des Sciences et dans les programmes des facultés philologiques des universités albanaises. Dans nos universités ils ont été préparés de temps en temps des groupes de spécialistes des langues balkaniques pour être professeurs ou chercheurs en matière de la linguistique balkanique. Ce vif intérêt de la philologie albanaise pour la

linguistique balkanique a été conditionné par deux facteurs principaux : premièrement parce que les problèmes fondamentaux de l'histoire du peuple albanais et de la langue albanaise, tels que les problèmes de l'ethnogenèse et de l'origine du peuple et de la langue, sont étroitement liés à l'histoire et aux langues des autres peuples des Balkans. Deuxièmement, étant donné que la langue albanaise possède des textes écrits tardifs, à partir du XV^e siècle seulement, les rapports pluriséculaires avec d'autres langues balkaniques, les emprunts et les influences réciproques sont très importants pour jeter de la lumière sur les périodes anciennes de l'histoire de la langue albanaise. C'est justement pour cela que les chercheurs albanais se sont engagés dans les problèmes de la linguistique balkanique depuis que celle-ci est constituée comme une discipline à part. Il en suffit de mentionner que le célèbre linguiste albanais E. Çabej, seulement 6 ans après la parution de l'ouvrage de K. Sandfeld, publierait dans la « Revue internationale des études balkaniques », II, de Belgrade, en 1936, un article sur « Rumänisch-albanische Lehnbeziehungen ». On sait que les rapports culturels et linguistiques des ancêtres des Albanais avec les Roumains sont très importants pour le problème de l'ethnogenèse du peuple albanais et de l'origine de sa langue. C'est pour cette raison que ce sujet a été repris plusieurs fois dans les études linguistiques albanaises et roumaines aussi. On a mis en évidence les concordances de l'albanais avec le roumain dans la structure grammaticale, dans le système phonétique et dans le lexique, dans le lexique autochtone et dans ce d'origine latine. De même, les relations bilatérales avec chacune des langues balkaniques, avec le grec ancien, le grec byzantin et le grec moderne ; avec les langues slaves du Sud, avec le latin balkanique et avec le turc ont été largement traitées dans des études et des articles particuliers publiés dans nos revues scientifiques, dans des ouvrages synthétiques et dans des textes universitaires sur l'histoire de la langue albanaise et la linguistique balkanique. A côté des rapports bilatéraux il ne manque pas les études qui donnent une vue d'ensemble des relations de l'albanais avec toutes les langues balkaniques en examinant les balkanismes dans les domaines de la phonétique, de la grammaire et du lexique, tirant des conclusions sur la place de la langue albanaise dans l'union linguistique balkanique. Ce n'est pas l'occasion d'énumérer ces travaux, mais nous voudrions mentionner certains ouvrages importants parus ces dernières années, qui concernent directement la linguistique balkanique.

Notamment, un groupe de chercheurs composés de Jani Thomai, Xhevat Lloshi (albanais), Kosta Qiriazati (de la minorité grecque en Albanie), Rosana Bejleri (Sofia), Ana Melonashi (d'origine roumaine), sur la base d'un projet commun, ont rédigé et publié un dictionnaire phraséologique en albanais, en grec, en bulgare, en roumain et en serbo-croate. Ce dictionnaire ne revêt pas seulement des valeurs linguistiques mais aussi des valeurs culturelles. Il contribue à mieux connaître la mentalité des peuples balkaniques, les points de contact dans leur mode de penser. Il y a une douzaine d'années, Shaban Demiraj a publié un ouvrage synthétique intitulé «Linguistique balkanique» dans lequel l'auteur fait un bref aperçu sur l'histoire de la linguistique balkanique et des langues balkaniques en analysant plus en détails les traits communs de ces langues. L'auteur a fait non seulement l'inventaire de ces traits, mais aussi il s'est efforcé d'expliquer leur origine. L'ouvrage peut servir comme texte universitaire dans les facultés philologiques ayant inséré dans leur programme cette matière. L'ouvrage est traduit aussi en macédonien.

La publication par l'Institut de la Linguistique et de la Littérature de l'Académie des Sciences d'Albanie de l'œuvre d'Eqrem Çabej, «L'étude de l'étymologie albanaise», en 7 volumes, constitue une contribution réelle non seulement pour l'histoire de la langue albanaise mais aussi pour la linguistique balkanique. Dans cette œuvre le chercheur ne trouve pas seulement l'origine des mots, mais aussi leur histoire, l'étendue géographique à l'intérieur de l'albanais et dans les autres langues balkaniques en faisant ce qu'on appelle l'émigration des mots d'une langue à l'autre sans négliger les changements de la forme et du sens. C'est pourquoi l'œuvre prend une valeur d'envergure balkanique ; d'autant plus qu'elle fait l'histoire non seulement des mots autochtones, mais aussi celle des emprunts aux autres langues : grecque, latino-romane, slave, turque etc.

Une autre œuvre d'importance balkanique publiée récemment en Albanie c'est «Le dictionnaire des orientalismes dans la langue albanaise», Tiranë 2005, rédigé par l'orientaliste Tahir Dizdari. L'auteur, à côté de l'étymologie orientale des mots, donne aussi, pour la plupart d'eux, les formes correspondantes dans les langues balkaniques. Les rapports de la langue albanaise avec les langues slaves ont été traités largement par des chercheurs albanais de la Kosovë et de la Macédoine.

Un intérêt balkanique présente aussi l'ouvrage du linguiste connu de la Kosovë Besim Bokshi, intitulé «La postposition de l'article dans

les langues balkaniques», dans lequel l'auteur s'occupe de l'un des principaux balkanismes dans la structure grammaticale des langues balkaniques.

Ces dernières années le slavisant albanais Xhelal Ylli a publié en allemand des monographies sur les emprunts slaves en albanais et sur les toponymes slaves en Albanie. Il travaille actuellement sur les parlers slaves en territoire albanais

Dans le cadre des études universitaires, la linguistique balkanique fait partie des programmes des facultés philologiques comme matière à part. La Faculté des Langues Étrangères de l'Université de Tirana a constitué une chaire des langues balkaniques qui est responsable pour l'enseignement des langues de cette région. De jeunes spécialistes dans le cadre des études post-universitaires préparent des thèses de doctorat dans le domaine de la linguistique contrastive en comparant la structure grammaticale de la langue albanaise avec la structure des autres langues balkaniques, avec le grec moderne, avec l'aroumain etc. Il ne manque pas les initiatives pour étudier les parlers des minorités linguistiques en Albanie.

Malgré ces activités multiples que nous venons de mentionner, il y a toujours lieu d'élargir et d'intensifier la collaboration entre les institutions scientifiques des pays des Balkans, entre les chercheurs particuliers dans le domaine des études balkanologiques. Les changements politiques qui ont eu lieu dans l'espace de l'Europe de l'Est et du Sud-Est ces dernières décennies, ont créé de nouvelles possibilités pour une collaboration plus étroite et plus efficace dans le domaine des sciences. Les recherches effectuées dans un cadre national seulement ne sont pas suffisantes pour mener à une vue d'ensemble et synthétique des traits communs linguistiques et culturels.

A côté des activités périodiques de l'AIIESEE, l'on peut organiser de temps en temps des colloques ou des tables rondes avec des spécialistes de la linguistique balkanique pour discuter sur des problèmes théoriques et pratiques controversés qui n'ont pas encore trouvés de solution satisfaisante, et pour assurer une information plus directe sur les activités et les travaux déroulés dans les divers centres d'études balkaniques et par des chercheurs particuliers. Les domaines de collaboration sont multiples. L'entreprise de projets communs avec l'engagement des groupes de spécialistes des divers pays du Sud-Est de l'Europe pour rédiger et publier des œuvres de synthèse concernant la linguistique balkanique en est un. Nous en avons déjà un bon exemple

qui est récent. Il s'agit de l'ouvrage «Pour une grande histoire des Balkans des origines aux guerres balkaniques, unité culturelle et particularisme, identités culturelles et dialogues interculturels», rédigé par un comité international de rédaction et de coordination, dirigé par Hélène Antoniadis – Bibicou et André Guillou, Paris 2004.

Sur cet exemple il est possible d'entreprendre la rédaction d'une œuvre balkanique collective et synthétique sur la linguistique balkanique qui contiendrait un inventaire complet des traits communs des langues balkaniques identifiés jusqu'à maintenant par des méthodes scientifiques ainsi que des thèses plus certaines qui expliquent leur origine. Dans cet ouvrage pourraient trouver une explication plus large la notion de la linguistique balkanique, les langues qui font partie de l'union balkanique, les critères scientifiques qui servent à identifier les balkanismes etc.

Pour les balkanismes lexicaux l'on peut rédiger un dictionnaire étymologique dans lequel l'on pourrait identifier et expliquer l'origine primaire des mots communs, leur étendue géographique dans les langues balkaniques, les voies de leur émigration d'une langue à l'autre, les formes et les sens qu'ils ont gagnés dans les langues respectives.

Nous croyons qu'il est temps de prendre au sérieux l'idée de la rédaction de l'Atlas linguistique balkanique proposé plus d'une fois par les balkanologues dans les congrès de l'AIESEE et ailleurs⁵. L'Atlas linguistique balkanique serait très utile aux indo-européistes, aux hellénistes, aux romanistes, aux slavistes, aux albanologues et aux turcologues pour mieux connaître la carte linguistique de notre région et les isoglosses qui réunissent les langues balkaniques.

Il serait aussi très nécessaire un projet pour un atlas historique ou un dictionnaire des toponymes historiques de la péninsule balkanique qui constituerait une source importante pour l'histoire ancienne et médiévale des langues balkaniques, pour l'interférence dans ce domaine et même pour l'histoire des peuples de cette région. Une telle idée a été proposée par V. Georgiev au Deuxième Congrès de l'AIESEE et soutenue par les participants albanais A. Kostallari et A. Dodi⁶.

⁵ Voir : I. Petkanov, *Atlas linguistique balkanique*, in «Linguistique balkanique», XX, nr. 1-2, 1977, pp. 73 – 78 ; Voir aussi, P. Asenova, *op. cit.*, p. 41.

⁶ P. Asenova, *op. cit.*, p. 42.

Les institutions qui s'occupent des études balkaniques, en vue de stimuler l'intérêt des jeunes chercheurs pour les études de l'Europe du Sud-Est, peuvent organiser régulièrement des séminaires dans les différents pays des Balkans. De cette façon, les jeunes chercheurs de cette région auraient la possibilité de connaître les langues et les cultures de l'un et de l'autre pays ainsi que les résultats de la balkanologie. Les conditions pour que les chercheurs de différents pays des Balkans puissent faire des expéditions linguistiques communes, explorer et étudier les minorités linguistiques de cette région, sont créées déjà.

Enfin nous voudrions souligner que les études de l'Europe du Sud-Est auront certainement un meilleur avenir si les chercheurs qui s'en occupent sont d'abord débarrassés des préjugés et si leurs intérêts ne vont pas au-delà de la science. Leur intention doit être le progrès continu des études et la bonne volonté pour créer un climat de paix et de bonne entente.

Cătălina VĂTĂȘESCU

UN GROUPE DE NOMS COLLECTIFS ALBANAIS
TERMINÉS EN -*í*

Sur les valeurs, la productivité et l'origine du suffixe albanais -*í* (avec les variantes élargies -(*ë*)*ní* / -(*ë*)*rí*, -(*ë*)*sí*, -*arí*) il y a une bibliographie assez riche. Ajouté aux substantifs, aux adjectifs, aux verbes et aux adverbes, ce suffixe, ayant une étymologie probablement multiple, indo-européenne (-*í**ǵa*) et latine (-*ia*), serve à former des noms abstraits et collectifs¹. Nous nous proposons en ce qui suit d'attirer l'attention sur la haute fréquence de son emploi dans la formation des noms collectifs qui ont un sens spécial. Il s'agit des termes collectifs qui désignent la *totalité* des individus, des éléments nommés par les mots de base. Nous sommes d'avis qu'on n'a pas assez insisté sur cette caractéristique intéressante des noms collectifs formés en albanais par l'adjonction du suffixe -*í*.

On est frappé de la série bien riche que ces dérivés collectifs faisant partie du vocabulaire social forment dans le texte de la collection de droit coutumier régissant les communautés du nord de l'Albanie, qu'on connaît sous le nom de *Kanuni i Lekë Dukagjinit*². Les termes de base - sur lesquels sont formés par dérivation les collectifs qui nous intéressent - désignent : a) les individus selon l'âge et le sexe et selon

¹ Voir surtout N. Jokl, *Studien zur albanesischen Etymologie und Wortbildung*, Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-Historische Klasse, 168. Band, 1. Abhandlung, Wien, 1911, p. 100 et suiv.; N. Jokl, *Linguistisch-kulturbistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin, Leipzig, 1923; N. Jokl, « Albanologische Beiträge zur Kenntnis des Balkanlateins », *Vox romanica*, 6. Band, 1941-42, p. 218 et suiv.; A. Xhuvani, E. Çabej, *Prapashtesat e gjuhës shqipe*, in A. Xhuvani, *Veptra*, I, Tiranë, 1980, no. 24, 67, 71, 75, 78 (avec la bibliographie du problème); B. Demiraj, *Albanische Etymologien (Untersuchungen zum albanischen Erbwortschatz)*, Amsterdam - Atlanta GA, 1997, s. v. *bari*, *bërsi*, *qipi*; E. Çabej, *Studime etimologjike në fushë të shqipes*, Tiranë, II, 1976, s. *bari*, *bërsi*, III, 1987, s. v. *dorbëri*; O. Buchholz, W. Fiedler, *Albanische Grammatik*, Leipzig, 1987, p. 246 et suite.

² *Kanuni i Lekë Dukagjinit, pëmbledhur dhe kodifikuar nga Shtjefën Gjeçovi* (texte recueilli et organisé par Sh. Gjeçovi), 1933; nous l'avons consulté dans l'édition de S. Pupovci, Prishtina, 1972.

l'appartenance à une couche sociale et b) les personnes unies par des liens familiaux du sang ou par alliance. Il nous semble utile d'en adresser une liste (forcément incomplète)³ :

a) *Burrëri* n.f., *burrni* « la totalité des hommes d'une famille, d'un endroit » (< *burrë* n.m. « homme », FS, 1980 ; en *Kanun* § 775, 866 : *burrnim*⁴) et *mashkulli* (< *mashkull* « homme », FS, 1980; en *Kanun* § 896 : *mashkullim*, voir la note 4; *mashkullim i shpis* « tous les hommes de la famille, de la maison »), *çupëri* n.f. < *çupë* « jeune fille » (FS, 1980), *vajzëri* n.f., *vajzni* « la totalité des jeunes filles » < *vajzë* n.f. « jeune fille » (Xhuvani, Çabej, *Prapashtesat* no. 67), *vashëri* n.f. « idem » < *vashë* « fille » (Xhuvani, Çabej, l.c.), *djalëri* n.f. « la totalité des garçons d'un endroit, tous les jeunes gens du village » (< *djalë* n.m. « garçon », FS, 1980) ; la variante *djelmni* du *Kanun*, § 875, 885, 1111 est issue du pluriel *dje(l)m*, *rini* n.f. « tous les jeunes gens ensemble » < *riu* « jeune homme » (FS, 1980), *foshnjëri* n.f. « la totalité des petits enfants » < *foshnjë* « nourrisson » (FS, 1980), *fëmijëri* n.f. < *fëmijë* « enfant » (FS, 1980), *femëri* n.f. « la totalité des femmes et des jeunes filles » < *femër* « femme » (FS, 1980), *granë* n.f., *grarë* « toutes les femmes d'une famille, d'un endroit » < *gra* « femme » (*Kanun*, § 25, 79, 561, 866, 897 ; le terme est associé à *burrnim* et à *mashkullim*; bien qu'elle existe, la variante *granim* (voir la note 4) n'est pas utilisée en *Kanun*), *pleqëri* n.f. « la totalité des gens âgés ; - tous les vieillards d'un village, d'une famille » < *plak* n.m. « vieillard », pl. *pleq*)⁵, *robë* n. f. (reg.) « la totalité des membres d'une famille », expr. *me rob e robë* (*Kanun* § 16, 17, FS, 1980) < *rob* « esclave ; membre de la famille », *vogjli* n.f. « *i vog(ë)/i* » est très fréquent en *Kanun*, parfois synonyme de *djelmni* (§

³Dans ce but, nous avons employé le texte de *Kanun* en consultant aussi les deux dictionnaires explicatifs de l'albanais : *Fjalor i gjuhës shqipe*, Tiranë, 1954 (en ce qui suit FS, 1954) et *Fjalor i gjuhës së sotme shqipe*, Tiranë, 1980 (en ce qui suit FS, 1980).

⁴ Sur l'utilisation sporadique dans le dialecte guègue du suffixe *-im* dans la dérivation des collectifs voir A. Xhuvani, E. Çabej, *Prapashtesat*, no. 85, la note 3. L'origine est controversée : lat. *-imen* (roum. *-ime* : *bărbătime*, rare, *Dict. de l'Acad.*), i.e. (: gr. *-mos*, arm. *-im*), ou résultat d'une évolution interne albanaise.

⁵ Les diverses variantes élargies du suffixe *-i* ajoutées à *plak* servent à former des dérivés ayant des sens spécialisés : *pleq(ë)ni* « jugement, verdict d'un jugement, accord » (: roum. *judecie*) (c'est le seul dérivé utilisé dans *Kanun*, qui, pour la totalité des vieillards emploie le pluriel articulé *pleqt*), *pleqësi* « le conseil des vieillards » (FS, 1980; Voir aussi *Kanuni*, § 1213). Il n'y a pas le dérivé collectif en *-i* du synonyme d'origine latine *i vjetri* n.m. « vieillard ».

1106, 1111, 1170), probablement a cause du sens « jeune » du mot de base. Dans d'autres contextes il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'une différence sociale : les membres de la *vogjlí* ne font pas partie du conseil des vieillards, mais ils sont consultés.

Argatëri n.f. « la totalité des *argat-s* » (< *argat* « ouvrier agricole ») (FS, 1980), *bari* n.f. « la totalité des *bari-s* (*bari* n.m. « berger, pâtre » ; sur les explications concernant les rapports entre le nom collectif et le terme nommant l'individu, ainsi que sur la relative ancienneté du nom du berger voir B. Demiraj, *Alb. Et.*, s.v. *bari*), *bujqëri* n.f. (< *bujk* n.m. « agriculteur », pl. *bujq*, FS, 1980), *famulli* n.f. « paroisse » (< *famull* n.m. « filleul »), *kalori* n.f. « la totalité des cavaliers » (< *kaluar* « (celui qui est) à cheval », Xhuvani, Çabej, *Prapashtesat*, no. 78), *kusari* n.f. < *kusar* « voleur, brigand », *miqsi* n.f. « la totalité des hôtes » (aux funérailles de quelqu'un par exemple), *Kanuni*, § 1243) < *mik* « ami ; hôte », *shoqni* n.f. < *shok* « compagnon, ami » (*Kanun*, § 365, 366, 572), *ushtri* n. f. « armée » < *ushtar* « soldat » (pour l'explication de la dérivation, voir Xhuvani, Çabej, *Prapashtesat*, no. 78).

b) *Bijëri* n.f. « la totalité des fils et des filles d'une famille, tous les garçons et les filles de quelqu'un » (< *bijë* ; n.f. « fille », FS, 1980 ; il faut observer que le mot de base n'est pas *bir* n.m. « fils »), *dhëndëri* n.f., *dhëndri* « tous les jeunes hommes mariés d'une famille, tous les gendres d'une maison » (B. Demiraj, *Alb. Et.*, 159), *nusëri* n.f. « toutes les (jeunes) mariées d'un endroit » ; *nusëria e fshatit* « les jeunes mariées du village » < *nuse* « (jeune) mariée ; bru, belle fille » (FS, 1980), *krushki* n.f. < *krushk* « père du gendre (de la bru) par rapport aux parents de la femme (du mari) », pl. *krushq* ; en albanais on désigne par *krushk* aussi un membre du groupe des hommes (âgés) qui accompagnent le jour des noces la jeune mariée » (FS, 1980, *Kanun*, § 47 et suiv.), *kumbari* n.f. < *kumbar* « parrain », *kumbarë* « marraine » (FS, 1980), *kumetri* (Jokl, *Alb. Beitr.*, 220), *kumtëri* n.f. < *kumtër* « parrain » (FS, 1980), *kuneti* « la totalité des beaux-frères (et des belles sœurs) d'une famille » (*Kanun*, § 61, Xhuvani, Çabej, no. 78), *kunetëri* n.f. « idem » (FS, 1980) < *kunat* « beau-frère », *kushrini* n. f. « parenté » ; « tous les parents, la famille entière » (extrêmement fréquent en *Kanun*) ; *kushëri* (FS, 1980) < *kushëri* n.m. (la forme articulée *kushërirí* « cousin », *kushërinj* pl. « parents »), *motëri* n.f. < *motër* n.f. « sœur » (FS, 1980), *ndrikulli* < *ndrikullë* « marraine » (FS, 1980), *nipni* (*Kanun*, § 91) < *nip* « neveu », *njerëzi* n.f. « tous les parents de quelqu'un », *njerëza e nuses* « les

parents de la jeune mariée », *njerëzia e dhëndërit* « les parents du jeune mariée, du gendre » (« < *njeri* n.m. « homme », *njerëz* pl., FS, 1980) (dans la langue actuelle, *njerëzi* « humanité »), *prindi* n.f. « le père et la mère ensemble » (*Kanun*, § 44, 91, 1222, 1227), « le père, la mère et les fils » (titre d'un chapitre en *Kanun*, § 61. et suiv.) < *prind* n.m. « père ». Le mot est très fréquent en *Kanun*, souvent synonyme de *kushriní*, et dans les dictionnaires fait défaut, *vëllazëri* n.f. < *vëlla* n.m. pl. *vëllezër* « frère » (FS, 1980), *vllazni* (fréquent en *Kanun*, § 464, 472, 992, 993), *vëllamëri* n.f. « tous les frères d'élection ensemble » < *vëllam* n.m. « frère d'élection » (FS, 1980).

En examinant la liste il faut préciser que la plupart des mots de base auxquels le suffixe *-i* a été ajouté font partie du lexique fondamental et sont d'origine autochtone (*burrë, djallë, grua, vajzë, plak, i vogli, i riu; bijë, dhëndër (?)*, *motër, nip (?)*, *njeri, vëlla*) et d'origine latine (*mashkull, fëmijë, femër; bujk, famull, kaluar, mik, shok, ushtar; nuse (?)*, *krushk, kumtër, kunat, kushëri, ndrikull, prind*).

Les dérivés albanais en *-i* ont dans les langues romanes des correspondants formés à l'aide du suffixe *-ia* hérité du latin⁶.

En roumain, le suffixe *-ie*, d'origine multiple (latine, slave, néogrecque⁷, donne des formations semblables à celles de l'albanais ayant pourtant rarement un sens collectif. La majorité des dérivés roumains identiques du point de vue de la structure à ceux de l'albanais sont abstraits⁸. Les termes albanais ont à leur tour le sens abstrait, mais ce qui les différencie c'est leur sens collectif. Dans sa monographie sur les termes de la parenté en roumain, Vasile Scurtu⁹ donne des exemples ayant surtout des sens abstraits : *băieție* « enfance », *bărbăție* « virilitas, fortitudo », *bătrânie* « coutume ancestrale » (voir le *Dictionnaire de l'Académie*), *copilărie, pruncie, feciorie* « l'âge de la jeunesse », *fetie, flăcăie, tinerie; cumetrie* « lien de parenté spirituelle », *cuscrie* « lien de

⁶W. Meyer Lübke, *Grammaire des langues romanes*, tome IIème, Morphologie, Paris. 1895.497 et suiv.

⁷E. Contrás, M. Popescu Marin, *La suffixation dans le roumain des XVI^e-XVIII^e siècles*, « Revue Roumaine de Linguistique » 12 (1967), 402. Voir aussi G. Pascu, *Sufixe româneşti*, Bucureşti, 1918, p. 180 et suiv.

⁸Dans la langue des XVI^e-XVIII^e siècles les dérivés roumains en *-ie* sont des noms abstraits, indiquent la qualité, l'état, ou désignent l'endroit où on fabrique un objet, où il se trouve en grande quantité (E. Contrás, Popescu M., 402, 409, 410).

⁹V. Scurtu, *Termeni de înrudire în limba română*, Bucureşti, 1967 ; voir l'index des mots.

parenté par alliance », *finie* « la parenté entre le filleul et le parrain », *cumnăție* « parenté entre les beaux frères », *ginerie* « qualité de gendre », *nepoție* « qualité de neveu », *nevestie* « état de l'épouse », *părinție* « lignée, famille, parents », *surăție* « lien de parenté entre les deux sœurs d'élection », *miresie* « qualité de jeune mariée » (*Gl. Munt.*, 294).

Presque toutes ces formations roumaines sont rares ou peu fréquentes¹⁰. Il y a très peu d'exemples où le suffixe *-ie* forme en roumain des collectifs indiquant parfois même la totalité des individus¹¹: *socie* « la mère et le père d'un des deux mariés ensemble », (*Scurtu*, 202, *Gl. Munt.*, 416), *copilărie* « grand nombre d'enfants » (*Gl. Munt.*, 98), *frățenie* « la totalité des frères et des sœurs dans une famille » (*Gl. Munt.*, 147), *frăție* « idem » (*Gl. Munt.*, 148), dans la langue ancienne avec le sens « (proche) parent » (*Coreși*, apud *Dictionnaire de l'Académie*), *omenie* « grande quantité des gens » (*Gl. Munt.*, 322), *tâlbărie* « grand nombre de brigands » (*Gl. Munt.*, 447).

Aux exemples si peu nombreux du domaine social on peut ajouter des termes spécifiques pour d'autres domaines. Dans la terminologie de la construction d'une maison, par exemple, on rencontre dans le sous-dialecte de Muntenia: *consolărie* « la totalité des consoles d'une maison », *drugărie*, *furcărie*, *grindărie* (*Gl. Munt.*, 168, 190, 211); dans la même région, les collectifs : *pomărie* « multitude d'arbres fruitiers », *semințarie* « grande quantité des grains » (*Gl. Munt.*, 364, 410), *stârpărie* « la totalité des moutons stériles » (*G. Brancuș*, *Concordanțe lingvistice româno-albaneze*, București, 1999, 160); *lupărie* « grand nombre de loups » < *lup*, *ursărie* < *urs*, *văcărie* < *vavă*, *câinăraie* < *câine* (*Gl. Munt.*, 196, 273, 481, 485); au dernier exemple, en albanais correspond *qenëri* < *qen* (*FS*, 1980). Ces exemples servent seulement comme preuve que le procédé de dérivation des collectifs à l'aide du suffixe *-ie* n'est pas inconnu en roumain¹².

¹⁰ Voir les mentions de V. Scurtu *l. c.* (*passim*) et les indications en *Dict. de l'Acad. et dans le Dictionnaire de la langue roumaine*.

¹¹ Nous avons puisé les exemples surtout dans *Glosar dialectal Muntenia*, București, 1999, édité par M. Marin et I. Mărgărit.

¹² 12 Pourtant, les suffixes plus productifs en roumain que *-ie* dans la dérivation des noms collectifs sont : *-ătate*, *-ime* (ar. *-ame*), *-et*, *-iș* (Voir : M. Popescu Marin dans *Studii și materiale privitoare la formarea cuvintelor în limba română*, vol. VI, p. 66 et suiv., E. Contrás, M. Popescu Marin, *l. c.*, 410, B. P. Hasdeu, *Studii de lingvistică și filologie*, édition soignée par G. Brincuş, qui signe aussi l'étude

Revenant au domaine de la vie sociale, nous signalons un terme intéressant en albanais : *kujrí* n.f. « propriété foncière commune d'un village ou d'une communauté, forêts, pâturages etc., qu'on possède en commun et qu'on ne peut pas diviser entre les héritiers ». C'est une notion importante du droit coutumier albanais (*Kanun*, § 232 et suiv.).

Le mot a été expliqué par N. Jokl¹³ comme un collectif formé à l'aide du suffixe -i ajouté à la base d'origine latine *coheres* « cohéritier », que l'albanais n'a pas conservé. N. Jokl mentionne quelques dérivés collectifs semblables (*kushriní, kunetí, kumetrí, krushqí*) et des correspondants roumains (*cumnăție, cuscrie*) à l'appui de son étymologie, mais il ne tient pas compte du fait que tous ces collectifs expriment en albanais la totalité des éléments constitutifs, pas une simple multitude et que les mots roumains (qu'il traduit correctement) ne sont pas de dérivés collectifs. L'explication de *kujrí* proposée par Jokl est soutenue encore mieux, à notre avis, par le fait qu'il s'agit d'un bien foncier dont *tous* héritent également. Il faut observer la relative ancienneté du procédé de dérivation par l'adjonction de -i, étant donné que le dérivé s'est conservé, tandis que le mot de base n'existe plus. Ce fait prouve aussi la vitalité de ce type de collectifs en albanais. Il semble dans ce cas que le mot albanais a un correspondant en roumain avec structure et sens identiques. Nous supposons que roum. *moșie* « le domaine d'un village ; le territoire d'un village » s'est formé d'une manière semblable en partant du pluriel *moși* du nom *moș* « propriété héritée, parcelle de terre »¹⁴. *Moșie* semble être à l'origine un nom collectif ayant le sens rare en roumain pour les dérivés en -ie : « la totalité des parcelles de terre héritées »¹⁵.

Avant de conclure, on pourrait faire quelques observations en marge des listes que nous avons présentées.

introduitive, București, 1988, vol. II, p. 335 et suiv.). La fréquence de ces formations est assez réduite et il est rare qu'elles désignent la totalité, l'ensemble des éléments.

¹³ N. Jokl., *Alb. Beitr.*, p. 219 et suiv.

¹⁴ Pour le sens de « propriété foncière » du nom *moș*, voir G. Brancuș, *Istoria cuvintelor*, București, 1991, 69 ; A. Ionescu, *Lexicul românesc de proveniență autohtonă în textele din sec. al XVI-lea - al XVII-lea*, București, 1985, 139 et suiv.

¹⁵ Sur la constitution du domaine nommé *moșie* (= ensemble des lots nommés *moși*) voir H. H. Stahl, *Contribuții la studiul satelor devălmașe românești*, vol. II, 285 et suiv., C. Conachi expliquait déjà *moșie* comme dérivé de *moși* (« cuvântul *moșie*, ce vine din cuvântul *moși* » apud H. H. Stahl, l. c.).

La plupart des collectifs sont dérivés en albanais de la forme de pluriel du mot de base. Dans les explications données par les dictionnaires, les équivalents des termes collectifs dérivés sont leurs noms de base au pluriel avec article défini. La définition du mot a une structure fixe : «la totalité de... » (Il s'agit du mot de base au pluriel); «tous les... ensemble ».

En albanais, le suffixe -i, à l'encontre de son correspondant lat. -ia, (avec ses descendants romans) a gagné une haute productivité se spécialisant dans la formation des noms qui désignent des groupes, des catégories. Important n'est pas d'indiquer qu'il s'agit d'une grande quantité, d'une foule, d'une multitude d'éléments semblables, comme dans le cas de la majorité des collectifs dans les langues romanes, mais de préciser qu'il est question de la totalité des éléments constitutifs¹⁶. Dans la société traditionnelle albanaise organisée dans des tribus, chaque catégorie, nommée par un dérivé collectif a une place¹⁷, des droits et des devoirs que les individus seuls ne peuvent pas transgresser. L'individu n'agit pas en dehors de son groupe. Ce n'est pas l'individu qui compte, mais la catégorie dont il fait partie.

¹⁶ M. Gr. Brâncuș nous a fait remarquer qu'en albanais, au syntagme roum. *treabă de femeie* (construit avec le singulier) correspond en albanais une construction avec le pluriel : *punë grash*; *treabă de bërbat* : *punë burrash*, *purtare de femeie* : *sjellje grash* ; *baină de femeie*: *rrobë grash*.

¹⁷ Sur les coutumes organisant et régissant les sociétés tribales dans le Sud-Est de l'Europe, spécialement sur les tribus albanaises, voir P. H. Stahl, *Tributi și sate din sud-estul Europei. Structuri sociale, structuri magice și religioase*, București, 2000.

Kolec TOPALLI**NOUVELLE THÈSE POUR LA FORMATION DES ARTICLES
DE LA LANGUE ALBANAISE**

La langue indoeuropéenne, d'où provient l'albanais, n'avait pas d'articles. Ils se sont constitués en tant que processus d'évolution internes dans certaines langues de cette famille, notamment dans les langues romanes et germaniques, dans la langue grecque, dans l'arménien etc. Or, alors que la plupart des langues ayant créé des articles, n'ont que des articles préposés, dans certaines langues balkaniques, en l'occurrence l'albanais, le roumain, le bulgare et le macédonien, se constituent deux sortes d'articles, préposés et postposés. C'est pour cette raison que leur étude a attiré l'intérêt des balkanologues également.

Au cours des temps, les linguistes ont présenté certaines thèses relatives à la formation des articles de l'albanais. Ces thèses peuvent être résumées en deux : l'une soutient l'idée que l'article préposé est plus ancien et c'est de lui que provient l'article postposé ; tandis que l'autre soutient le point de vue suivant lequel c'est l'article postposé qui est plus ancien et que l'article préposé tire son origine de sa répétition. Le premier point de vue a été soutenu par Pedersen, Graur, Riza, Bokshi etc., le second par La Piana, Çabej, Ajeti, Demiraj etc.

Concernant le premier point de vue, Pedersen¹ est de l'avis qu'un nom déterminé d'un attribut successif sollicite deux articles, un postposé au nom et un autre préposé à l'adjectif, mais il ne s'agit pas d'un état originaire, puisque l'article postposé originairement relevait de l'attribut lui succédant ; d'où, par exemple, à partir de *pus i thellë* l'abstraction *pus i ...*, qui s'est introduite dans sa formule d'origine.

Cette thèse, formulée il y a plus d'un siècle par le linguiste danois, est difficile à admettre, étant donné que le pronom démonstratif transformé en article pouvait se placer seulement devant un nom.

¹ Voir H. Pedersen, *Bidrag til den albanesiske sproghistorie*. "Festskrift til Vilhelm Thomsen". København, 1894, p. 248 sqq.

Marco La Piana² a présenté une autre thèse concernant la constitution des articles postposés. Considérant que les articles de l'albanais sont très anciens, le linguiste arbëresh remonte leur constitution à la période préhistorique, lorsque l'ordre des mots était plus libre. En ce temps-là le pronom démonstratif se colla derrière le nom créant ainsi l'article.

Cette thèse non plus ne réussit pas à expliquer la constitution des articles de l'albanais, puisque en tant que constitutions internes, ils ne sauraient être créés à la période indoeuropéenne, lorsque l'ordre des mots était libre. Certainement, les articles sont anciens, mais ils ne peuvent pas remonter jusqu'à la période préhistorique, parce que dans ce cas ils auraient été soumis à la loi de la réduction et de la chute des voyelles non accentuées.

D'autres linguistes comme Selman Riza³, Eqrem Çabej⁴, Besim Bokshi⁵, Shaban Demiraj⁶ etc., se sont efforcés également d'expliquer la constitution des articles. Toutefois ce problème n'a pas encore trouvé une réponse satisfaisante.

En étudiant sous tous ses aspects ce phénomène sur la base des données de l'albanais et des autres langues dotées d'articles, nous avons depuis longtemps abouti à la conclusion que les articles de l'albanais se sont constitués dans une voie particulière que nous allons présenter brièvement dans cette intervention.

Les articles postposés sont des outils grammaticaux à l'aide desquels est exprimée la catégorie grammaticale de la détermination, qui est une caractéristique des noms ; c'est pourquoi les noms munis d'un article défini postposé sont non seulement grammaticalement définis,

² Voir M. La Piana, *Studi linguistici albanesi*, v. I. "Prolegomeni allo studio della linguistica albanese", Palermo, 1939, p.139 sqq.

³ Voir S. Riza, *Nyjat e shqipes*, dans "Buletini i Universitetit Shtetëror të Tiranës. Seria Shkencat Shoqërore"; Tiranë, 4, 1958, p.3 sqq.; *Probleme të nyjave të shqipes*, dans "Studime filologjike". Akademia e Shkencave e RPSSH. Instituti i Gjuhësisë dhe i Letërsisë. Tiranë, 1, 1982, p.121 sqq.

⁴ Voir E. Çabej, *Rreth disa çështjeve të historisë së gjuhës shqipe*; dans "Buletini i Universitetit Shtetëror të Tiranës. Seria Shkencat Shoqërore"; Tiranë, 3, 1963, p.78 sqq.

⁵ Voir B. Bokshi, *Prapavendosja e nyjës në gjuhët ballkanike*. Prishtinë, 1984, p.84.

⁶ Voir Sh. Demiraj, *"Gramatikë historike e gjuhës shqipe"*. Tiranë, 1986, p.297 sqq.

mais aussi sémantiquement déterminés ou individualisés, par rapport aux noms grammaticalement indéfinis, qui sont de même sémantiquement indéterminés ou non individualisés. Mais la détermination dans la langue albanaise peut être exprimée non seulement au moyen de l'article postposé, mais également par des syntagmes constitués d'un pronom démonstratif et d'un nom à la forme indéfinie. Ainsi, dans les syntagmes *ky mish*, *ai mish*, bien que le nom n'ait pas d'article postposé, il est sémantiquement défini par le pronom démonstratif, parce qu'il ne peut pas se détacher du syntagme dont il fait partie. Le pronom joue dans ce cas le même rôle que l'article défini. Ce qui signifie que, d'une part, *mishi*, et d'autre part, *ky mish* ou *ai mish*, sont pareillement déterminés, où la détermination est exprimée par les mêmes moyens, mais de manières différentes : dans le premier cas, de manière synthétique, à l'aide de l'union du nom et d'un pronom démonstratif transformé en article, tandis que dans le deuxième cas, de manière analytique, à travers un pronom démonstratif, préposé au nom respectif. Les éléments déterminatifs proviennent de la même source, seule leur position change.

En concevant de cette manière le rapport de la détermination et de l'individualisation des noms, l'on peut éclairer un autre schéma constitué de noms définis, le syntagme génitif, où l'article du nom au génitif apparaît lorsqu'il répète l'article postposé du nom précédent, p.ex. *mishi i dashit*. Les deux membres de ce syntagme sont à la forme définie et sémantiquement déterminés. Sinon, si le nom n'est pas à la forme définie, le second nom non plus ne peut avoir d'article préposé, p.ex. dans le syntagme *mish dashi*⁷. Ce qui signifie que la détermination du premier membre impose de même la détermination du second membre ; par conséquent, si le premier membre est défini, le second membre sera lui aussi nécessairement défini ; à l'inverse, si le premier membre est à la forme indéfinie, le second membre aura lui aussi la même forme. La détermination dans ces cas-là peut s'effectuer soit par des moyens synthétiques, c'est-à-dire à l'aide de l'article postposé, comme dans le syntagme *mishi i dashit*, soit par des moyens analytiques à l'aide de pronoms démonstratifs, comme dans le syntagme *ky mish i këtij dashi*. Tout cela conduit à la conclusion qu'au sein des syntagmes génitifs il y a des syntagmes définis et des syntagmes indéfinis, et

⁷ Voir E. Çabej, *art. cit.*, p. 80.

cette formule reste interchangeable, quel que soit le sens indéterminé du déterminatif, qui peut s'exprimer aussi par un numéral transformé en article, ou par un pronom indéfini ; p.ex. : *mishi i një dashi, mishi i çdo dashi, mishi i ndonjë dashi* etc. Dans tous ces cas il s'agit du même schéma et la détermination est effectuée à l'aide d'un déterminant quelconque et d'un nom indéfini.

Sur la base de cette conception de la détermination des noms, les matériaux de l'albanais d'aujourd'hui nous permettent de supposer que dans l'albanais ancien également, avant qu'il ne soit formé les articles, il y a eu des syntagmes indéfinis et des syntagmes définis, où la détermination était exprimée de manière analytique, à l'aide d'un pronom démonstratif situé avant le nom, tout comme dans l'albanais actuel et dans toutes les langues de la famille indoeuropéenne. Étant donné que c'est la forme plus simple *i* qui a été utilisée comme pronom à la place des formes *ai* et *ky*, il s'ensuit que, avant la constitution des articles actuels, la détermination des noms aussi dans l'ancien albanais a été effectuée à l'aide du syntagme **i mish*, qui signifie "*mishi*" (la viande) ou "*ai mish, ky mish*" (cette viande-là, cette viande-ci), ce qui correspond aux syntagmes des autres langues dotées d'articles, p.ex. en français *le fils, la fille* ; en italien *il figlio, la figlia*, en allemand *der Sohn, die Tochter*, en anglais *the son* etc. Dans un syntagme génitif, où les deux noms sont déterminés de la même manière analytique, la détermination des noms du syntagme est exprimée par le schéma **i mish i dash*, où chacun des noms est précédé du pronom démonstratif qui sert à le définir. Ce schéma correspond également aux autres langues analytiques dotées d'articles provenant des pronoms démonstratifs. La seule différence que présente l'albanais pour ce qui est de ces syntagmes, est que, tandis que dans les autres langues le génitif est exprimé généralement à l'aide d'une préposition et d'articles situés devant le nom, p.ex. : en français *la porte de la maison*, en anglais *the door of the house*, en italien *il libro della ragazza*, la langue albanaise n'utilise pas de prépositions, mais seulement le pronom démonstratif. Dans ce cas, la nature génitive du second nom est indiquée par sa position derrière le nom auquel il est attaché.

Le syntagme **i mish i dash*, qui a été signalé pour l'ancien albanais, avait le sens "*mishi i dashit*" de l'albanais d'aujourd'hui. Dans ce cas, le pronom démonstratif devant le second nom est identique à celui du premier nom, tout comme dans les langues dont on a donné ci-dessus des exemples, p.ex. en français : *la porte de la maison*, en anglais

the door of the house. Dans ce syntagme, le pronom démonstratif appartenant au second nom, dans le langage courant s'est collé derrière le premier nom, par conséquent, de **i mish i dash* est sorti **i mish-i...*, où le pronom démonstratif préposé est tombé, puisqu'il est sorti de sa fonction, lorsque c'est le pronom postposé au nom qui a commencé à jouer le rôle de la détermination. La chute du démonstratif préposé, du point de vue morphologique, se justifiait du fait qu'après l'agglutination du pronom démonstratif avec le nom, la détermination du premier nom du syntagme était exprimée deux fois, à l'aide de pronom préposé et postposé. C'est pourquoi, à cause de la chute du pronom démonstratif préposé, le syntagme est revenu à l'ancienne formule *démonstratif + nom*, mais d'une manière synthétique et en ordre inverse des éléments du syntagme (*nom + démonstratif*). Tandis que, du point de vue phonétique, la chute du pronom démonstratif préposé, par rapport à sa préservation en position postposée, est justifiée du fait que le pronom démonstratif préposé, dans le discours, créait une voyelle initiale non accentuée avec le nom qui suivait derrière, alors que le pronom postposé créait avec le même nom une voyelle finale non accentuée. Et dans ces deux positions les voyelles n'ont pas eu la même évolution : alors que les voyelles initiales sont toutes tombées, les voyelles finales ont été partiellement préservées, quand bien même dans un état réduit, c'est pourquoi leur prononciation pour les Albanais était plus facile et plus commode que les voyelles initiales. Suite à ce processus, ce qui s'est produit avec le nom au nominatif, s'est étendu à tous les autres cas, c'est-à-dire conforme à ce modèle le mécanisme analogique s'est mis à l'œuvre, en créant des formes définies de manière synthétique à l'aide de la postposition du pronom démonstratif, transformé en article.

Avec l'agglutination du pronom démonstratif derrière le nom, le pronom démonstratif postposé a cessé d'être un pronom, puisqu'il a perdu son autonomie, en jouant uniquement une fonction grammaticale ponctuelle, individualiser un nom, fonction qui auparavant était jouée par le pronom démonstratif préposé. Il en résulte que le schéma qui est à l'origine de la constitution de l'article, est le syntagme génitif, composé de deux noms à la forme définie, l'un au nominatif et l'autre au génitif. Ainsi, il apparaît clairement que des deux articles, c'est l'article postposé qui est plus ancien.

A partir de cette démonstration de la voie de la constitution des articles postposés on peut déterminer 4 étapes à travers lesquelles est passée sa création :

1. Les pronoms démonstratifs, qui étaient préposés aux noms comme dans l'albanais d'aujourd'hui, jouaient la fonction déterminative de manière analytique (*i mish* "ai mish") ;

2. Dans le syntagme génital à la forme définie, le pronom démonstratif devant le second nom qui jouait la fonction déterminative, s'est collé derrière le nom qui se trouvait devant lui ;

3. Après l'agglutination entre le nom et le pronom démonstratif, lorsque c'est le pronom démonstratif postposé qui se mit à jouer la fonction déterminative, le pronom démonstratif préposé est sorti hors fonction, par conséquent, il est tombé. Ce processus détermine également la constitution de l'article en tant que servitude grammaticale.

4. Le nouveau modèle qui a été créé, où la détermination était réalisée à l'aide d'un article postposé, s'est étendu par voie analogique sur le second membre du syntagme également, revenant sur la première formule, dans le syntagme déterminé, d'où était initié le processus de la constitution de l'article défini.

Comme on peut le constater, l'article postposé au nom provenant du pronom démonstratif s'est constitué par voie syntaxique dans le sand'hi, où l'agglutination des mots dans le discours a joué le rôle principal, ce qui est un trait distinctif de l'albanais, caractérisé par un accent dynamique puissant. Il va sans dire que, dans cette voie de constitution, l'article fut créé en un temps lorsque les anciennes désinences, qui déterminent les catégories grammaticales, étaient tombées. Et, plus ce processus s'accélérait, plus la tendance à l'ancrage de la position des membres de la phrase ne se développait, comme un support syntaxique qui déterminait les fonctions des mots dans les conditions de la chute des désinences casuelles. Ce qui signifie que les adjectifs et les noms du génitif avaient fixé leur position derrière le nom qu'ils déterminaient avant même la formation des articles. Le même phénomène s'est produit également dans les autres langues indoeuropéennes où se sont constitués des articles, dans lesquelles l'ordre libre des membres de la phrase a été remplacé par un ordre fixe.

L'extension ultérieure de cet article est plus évidente. Ce qui s'est produit au nominatif, s'est étendu à tout le système nominal, c'est-à-dire dans les autres cas et dans les noms des autres genres. Par la suite, en suivant la voie inverse à celle dans laquelle ils s'étaient constitués, l'article postposé du nom à la forme définie s'est répété à l'adjectif dans le syntagme *nom + adjectif*, en réapparaissant devant lui, c'est-à-dire de *mishi majm* est sorti *mishi i majm* et ensuite un tel phénomène s'est

produit également au nom au génitif dans le syntagme *nom + nom*, où de *mishi dashit* est sorti *mishi i dashit*. A travers cette voie de constitution on voit que des deux articles de l'albanais le plus ancien c'est l'article postposé des noms définis. C'est à partir de lui qu'a été formé l'article préposé des adjectifs et finalement l'article préposé des noms au génitif.

Karin KIRCHHAINER

DIE MALEREIEN IN DEN GEWÖLBEZONEN DER KUPPELBASILIKEN VON VOSKOPOJE (MOSCHOPOLIS)

Unter den nachbyzantinischen Sakralbauten auf der Balkanhalbinsel nehmen die vier Kuppelbasiliken in der ehemaligen Handelsstadt Voskopoje in Südalbanien eine besondere Stellung ein¹. Gemeint sind die Marienkirche², die Erzengelkirche³, die Nikolauskirche⁴ und die Athanasioskirche⁵. Diese Bauwerke sind gekennzeichnet von einer beachtlichen Größe, einer einheitlichen

¹ Zur kulturellen Stellung der Stadt Voskopoje im 18. Jahrhundert siehe A. Buda, *Stellung und Bedeutung der Stadt Voskopoja in der albanischen Kulturgeschichte des 18. Jahrhunderts*, in: *Structure sociale et développement culturel des villes sud-est européennes et adriatiques aux XVII^e - XVIII^e siècles*, Actes du Colloque interdisciplinaire [...] tenu à Venise, 27.-30. Mai 1971 avec le concours moral et financier de l'UNESCO. Bukarest 1975, S. 287-293. – Einen kurzen Überblick über die Geschichte der Stadt Voskopoje und ihrer Kulturdenkmäler gibt G. Koch, *Albanien. Kunst und Kultur im Land der Skipetaren*, Köln 1989, S. 194-197; vgl. dazu auch R. Sörries, *Byzantinisches Albanien*, Die Karawane 26,1-2 (1985) S. 157-160. – Der Geschichte der Stadt Voskopoje sowie ihrer Bildungseinrichtungen und Kirchen widmet sich M. D. Peyfuss, *Die Druckerei von Moschopolis, 1731-1769. Buchdruck und Heiligenverehrung im Erzbistum Achrida*, Wien² 1996 (mit zahlreichen Verweisen auf die Schriftquellen und die ältere Literatur zur Stadt).

² Die Marienkirche ist die älteste Kirche der Stadt, sie diente als Bischofskirche, wurde um 1700 errichtet und 1712 ausgemalt. Zu dem Monument siehe S. Adhami, *Katedralja « Fjetja e Shën Mërisë » në Voskopojë*, Monumentet 15-16 (1978) S. 89-100 sowie jüngst K. Kirchhainer, *Die Bildausstattungen von Voskopoje und ihre Stellung in der nachbyzantinischen Wandmalerei des 18. Jahrhunderts*, in: *Patrimoine des Balkans, Voskopojë sans frontières* 2004, Paris 2005, S. 54-69 (mit Verweisen auf die ältere Literatur).

³ Die Erzengelkirche (Michael und Gabriel geweiht) wurde 1722 errichtet und bis 1725 ausgemalt, siehe S. Adhami, *Tri bazilika të ndëtuara në Voskopojë brënda katër vjetëve*, Monumentet 14 (1977) S. 155-158 und jüngst Kirchhainer, *op. cit.*, S. 54-69 (mit Verweisen auf die weitere Literatur).

⁴ Der Bau der Nikolauskirche wurde 1722 abgeschlossen und bis 1726 ausgemalt, zu dem Monument siehe Adhami, *op. cit.* S. 147-154 und jüngst Kirchhainer, *op. cit.*, S. 56-69 (mit Verweisen auf die ältere Literatur).

⁵ Die Athanasioskirche wurde 1724 fertig gestellt und ihre Bemalung 1744 abgeschlossen, zu der Kirche siehe Adhami, *op. cit.*, S. 159-164 und jüngst Kirchhainer, *op. cit.*, S. 56-69 (mit Verweisen auf die ältere Literatur).

Konzeption und einer relativ aufwändigen Außengestaltung (*Abb. 1*). Sie bestehen in ihrem Kern jeweils aus einer dreischiffigen Basilika, deren mittleres Schiff im Osten in eine vorspringende halbrunde Apsis mündet (*Abb. 2-5*). Die Mittelschiffe werden nach Norden und Süden durch vier gemauerte Säulen und einem Pfeiler von den Seitenschiffen abgetrennt. Im Westen wurde den Basiliken ein geräumiger Narthex vorgelagert und an der Südseite eine offene Vorhalle angegliedert⁶. Diese Annexbauten sind aber nicht bei allen Kirchen vollständig bewahrt.

Im Inneren der Basiliken entfalten sich umfangreiche Freskenzyklen, die sämtliche Wand- und Gewölbeflächen bedecken⁷. Errichtet und ausgemalt wurden die vier Bauten ausnahmslos in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts, in der die christlich-orthodoxe Handelsstadt Voskopojë ihre große Blütezeit erlebte. Als Stifter der Kirchen traten ortsansässige Handwerker und Kaufleute hervor, die die kostspieligen Gebäudekomplexe in ihren jeweiligen Stadtvierteln erbauen ließen⁸.

⁶ Zur Architektur der Kuppelbasiliken von Voskopojë und ihrer Charakteristika siehe grundlegend A. Meksi – P. Thomo, *Arkitektura pasbizantine në Shqipëri (bazilikat)*, Monumentet 21,1 (1981) S. 99-148. Der Architektur und Baugeschichte der Kirchen widmet sich P. Thomo, *Kishat Pasbizantine në Shqipërinë e Jugut*, Tirana 1998, S. 61-64 (Marienkirche), S. 65-69 (Nikolauskirche), S. 70-73 (Erzengelkirche), S. 73-76 (Athanasioskirche). Siehe außerdem die folgenden Überblicksaufsätze: P. Thomo, *Οι εκκλησίες της Μοσχόπολης (Αρχιτεκτονική ανασκόπηση)*, in: Διεθνές Συμπόσιο Μοσχόπολης, Θεσσαλονίκη 31 Οκτωβρίου-1 Νοεμβρίου 1996, Thessaloniki 1999, S. 49-55; E. Konstantinou – Tegou-Stergiadou, *Οι ναοί και το μοναστήρι της Μοσχόπολης*, in: Διεθνές Συμπόσιο Μοσχόπολης, Θεσσαλονίκη 31 Οκτωβρίου-1 Νοεμβρίου 1996, Thessaloniki 1999, S. 123-137.

⁷ Zu den Wandmalereien der Kirchen von Voskopojë siehe zuletzt Kirchhainer, *op. cit.*, S. 53-74 und I. Rousseva, *Iconographic Characteristics of the Churches in Moschopolis and Vithkuqi (Albania)*, Μακεδονικά 35 (2005/06) S. 163-181 (in beiden Aufsätzen Verweise auf die ältere Literatur); siehe außerdem K. Kallamata, *Rreth tipareve të reja të programit ikonografik në pikturën murale të shek. 18*, in: Patrimoine des Balkans. Voskopojë sans frontières 2004, Paris 2005, S. 75-79.

⁸ Die Geschäftsleute waren in verschiedenen Berufszünften organisiert, die sich auf mehrere Stadtviertel verteilten. Diese Stadtviertel verfügten über eine oder mehrere Kirchen, die mit den jeweiligen Gilden in Verbindung standen und deren Mitglieder sie als Räume für den Gottesdienst dienten, siehe dazu Kirchhainer, *op. cit.*, S. 53. – Einen Überblick über die urbane Struktur der Stadt und der Lage der Kirchen

Überfangen werden die geräumigen Basiliken von aufwändigen Gewölbekonstruktionen, die von den eingestellten Säulen und Pfeilern gestützt werden. Alle Bauten sind mit Gewölbesystemen versehen, die sich aus Hängekuppeln und verschieden ausgeformten Wölbungen zusammensetzen (Abb. 2-5). Als Zentrum des Gewölbeverbundes kann jeweils die große Hängekuppel des Mittelschiffes vor dem Altarraum angesehen werden. Ihr schließt sich nach Westen ein schmales, rechteckiges Gewölbe an, dem wiederum eine große Hängekuppel angegliedert ist. Nach Osten folgen in den Mittelschiffen jeweils zwei, und nach Westen ein Tonnengewölbe. In den Seitenschiffen sind vorwiegend kleine Hängekuppeln mit quadratischem oder rechteckigem Grundriss anzutreffen. Diese tiefer gezogenen Gewölbejoche wechseln sich mit höheren und breiteren Gewölbesegmenten ab, die außergewöhnlich konstruiert sind. Dabei kann in der Ausformung der Gewölbeformationen in den Seitenschiffen kein einheitlicher Entwurf zwischen den vier Basiliken erkannt werden.

Die Kuppelbasiliken von Voskopojë stehen in der Tradition der epirotischen Architektur. In dieser Region griffen die Baumeister – wie generell seit dem 17. Jahrhundert – wieder verstärkt auf den Typus der dreischiffigen Basilika zurück⁹. Dabei begegnen unterschiedliche lokale Ausprägungen, je nach kultureller Bautradition und finanziellem Spielraum. In der prosperierenden Handelsstadt Voskopojë wurden groß proportionierte Basiliken aus behauenen Steinquadern errichtet, deren Außenmaße ohne Annexbauten etwa 22 x 11 m betragen¹⁰. Ihr äußeres

gibt St. Adhami, *Të dhëna rreth fizionomisë urbanistike dhe arkitektonike të qytetit mesjetar të Voskopojës*, Monumentet 3 (1972) S. 95-118 (mit franz. Resümee).

⁹ Zu den verschiedenen Ausprägungen der Kuppelbasiliken in der nachbyzantinischen Zeit siehe A. K. Orlandos, *Ein spätbyzantinischer Hallenkirchen-Typus Nordgriechenlands*, in: *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 21 (1972) S. 209-222. Ch. Bouras, *The Byzantine Tradition in the Church Architecture of the Balkans in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, in: J. J. Yiannias (Hrsg.), *The Byzantine Tradition After the Fall of Constantinople*. Charlottesville und London 1991, S. 107-150. Ch. Bouras, *Byzantine & Post-Byzantine Architecture in Greece*. Athen 2006, S. 235-288. A. K. Orlandos, *L'architecture religieuse en Grèce, pendant la domination Turque*, in: *L'Hellénisme Contemporain* 7 (1953) S. 179-191.

¹⁰ Einstmals verfügte das heutige Dorf Voskopojë über mehr als 20 Kirchen und Kapellen. Es ist aber davon auszugehen, dass die vier erhaltenen Kuppelbasiliken und die mit einem hölzernen Dachstuhl versehene Basilika des Propheten Elias (1751 errichtet) aufgrund ihrer beachtlichen Größe die bedeutendsten Kirchen der Stadt waren. So zeigt zum Beispiel die kürzlich bei einer Kampagne ausgegrabene

Erscheinungsbild ist im Vergleich zu den meisten nachbyzantinischen Kirchen eindrucksvoll. Blendarkaden schmückten die Ostfassaden und verschiedene ornamentale Ziegelsetzungen begegnen an den Außenwänden der offenen südlichen Vorhallen, in die ehemals auch Keramiken eingemauert waren. Die Kirchen wurden von geschulten Baumeistern konstruiert, denen es schließlich auch gelang, die komplizierten Kuppel- und Gewölbesysteme hervorzubringen¹¹.

Bei den eingezogenen Kuppeln handelt es sich ausnahmslos um Hängekuppeln; sie verfügen über keinen Tambour und ihre Wölbungen werden ohne aufgemauertes Kuppelrund direkt in die Pendentifs überführt. Daher sind die Kuppeln nur im Inneren der Kirchen auszumachen und setzen sich nicht am Außenbau ab. Das äußere Erscheinungsbild wird dagegen durch die mit Schieferplatten eingedeckten Krüppelwalmdächer geprägt, die den Gewölbeverbund überfangen. Maßgebend für diese bauliche Lösung könnte eine Direktive gewesen sein, die es den Christen im Osmanischen Reich untersagte, innerhalb der Städte Kirchen zu errichten, die das äußere Erscheinungsbild der Moscheen übertrafen¹². Während der Turkokratie hatte innerhalb der Ortschaften das Minarett das Stadtbild zu dominieren und nicht die aufragende Kuppel einer christlichen Kirche. Entsprechend griffen die Erbauer der Kirchen auf die praktikable Lösung der Basilika

Petruskirche deutlich bescheidenere Dimensionen, siehe G. Hoxha – E. Hobdari, *Rapport préliminaire sur les fouilles archéologiques dans l'église Saint-Pierre (Shën Pjetri) à Voskopojë*, in: Patrimoine des Balkans. Voskopojë sans frontières 2004, Paris 2005, S. 121-129. Auch die jüngst freigelegten Mauerreste der Paraskevikirche bezeugen wesentlich kleinere Ausmaße als die der vier Kuppelbasiliken.

¹¹ Lediglich von den Bauleuten, die die Athanasioskirche errichtet haben, wissen wir durch eine in ein Kreuz eingemeißelte Inschrift an der Südfassade, dass sie aus dem Dorf Krime bei dem in der Nähe gelegenen Kastoria stammten. Zur Inschrift siehe: Th. Popa, *Mbishkrime të kishave të Shqipërisë*, Tirana 1998, S. 172 Nr. 340. Die Baumeister der anderen drei Kirchen sind unbekannt.

¹² Sörries, *op. cit.*, 158f.; Bouras (1991) S. 109f.; Bouras (2006) S. 238f.; vgl. auch S. Petković, *Art and Patronage in Serbia During the Early Period of Ottoman Rule (1450-1600)*, in: Byzantinische Forschungen XVI. Amsterdam 1991, S. 408. – Erst mit Beendigung des Russisch-Türkischen Krieges und dem Frieden von Kütschük Kainardscha im Juli 1774 sollten sich die restriktiven Baubestimmungen für die Christen ändern, indem der Schutz von christlichen Kirchen im Osmanischen Reich beschlossen wurde, siehe dazu ausführlich: Bouras, (2006) S. 263.

mit Hängekuppeln zurück, die ihnen zumindest im Inneren das Erscheinungsbild einer beeindruckenden Kuppelkirche gewährleistete¹³.

Wie bereits erwähnt, sind alle Gewölbeeinheiten der vier Hauptkirchenräume mit Fresken versehen. Es stellt sich die Frage, welche Darstellungsthemen diesen Flächen eingeräumt worden sind und welche Ideen bei der Konzeption der Gewölbeprogramme zugrunde lagen. Gibt es eine Einheitlichkeit in der Ausgestaltung, und auf welche Dekorationsmodelle griffen die Maler bei der Ausmalung der Gewölbeflächen zurück?

Die Kirchen wurden von mehreren Künstlern aus unterschiedlichen Regionen ausgemalt. In der Marienkirche waren drei Maler aus dem Bezirk Agrapha in Zentralgriechenland tätig¹⁴; die in der Erzengelkirche arbeitenden Maler bleiben anonym; die Nikolauskirche wurde von David aus Selenica (bei Vlora) und seinen Gehilfen Konstantin und Christos ausgemalt¹⁵; und das Freskenprogramm der Athanasioskirche besorgten die Maler Konstantin und Athanasios, ein Brüderpaar, das aus einem Dorf in der Nähe von Korça (Korytza) stammte¹⁶. Die Qualität der Wandmalereien in den vier Kuppelbasiliken

¹³ Die häufige Verwendung von Hängekuppeln spricht nach : Bouras, *op. cit.*, S. 118, für Anlehnungen an die islamische Architektur, in der auf Pendentifs ruhende Hängekuppeln verbreitet sind. Bouras weist darauf hin, dass während der Turkokratie dieselben Bauleute sowohl an der Errichtung von Kirchen wie an der von Moscheen beteiligt gewesen sein konnten.

¹⁴ Es handelt sich um drei Maler mit den Vornamen Theodoros, Anagnostis und Sterianos, die bislang nur durch ihre Tätigkeit in der Marienkirche bezeugt sind, siehe : M. Chatzidakis – E. Drakopoulou, *Ἑλληνες Ζωγράφοι μετὰ τὴν Ἀλωσὴν (1450-1830)*, Bd. 2, Athen 1997, S. 378.

¹⁵ Einen Überblick über das Werk des David Selenica gibt M. Chatzidakis, *Ἑλληνες Ζωγράφοι μετὰ τὴν Ἀλωσὴν (1450-1830)*, Bd. 1, Athen 1987, S. 235-237 (mit der älteren Literatur). Zu den Fresken des Malers in den Nea Panagia in Thessaloniki siehe : E. N. Tsigaridas, *Οἱ τοιχογραφίες τοῦ ναοῦ τῆς Νέας Παναγίας Θεσσαλονίκης καὶ τῆς Κίνημα Ἐπιστροφῆς τοῦ 18ου αἰῶνα στὴν παράδοση τῆς τέχνης τῆς «Μακεδονικῆς Σχολῆς», ΣΤ' Ἐπιστημονικὸ Σymπόσιο Χριστιανικὴ Θεσσαλονίκη, Ὀθωμανικὴ Περίοδος 1430-1912, Β', Thessaloniki 1994, S. 315-368.*

¹⁶ Einen Überblick über das Werk der beiden Maler liefern: Chatzidakis, *op. cit.*, S. 157. (Athanasios); Chatzidakis – Drakopoulou, *op. cit.*, S. 135f. (Konstantin) ; siehe auch : T. Vinjau Caca, *Some Data about the Activity of Kostandin and Athanas Zografi from Korça and the Characteristics of their Art in the 18th Century*, in: E. Drakopoulou (Hrsg.), *Topics in Post-Byzantine Painting in Memory of Manolis Chatzidakis. Conference Proceedings 28-29 May 1999, Athen (2002)* S. 203-216 (ohne Angaben zur verwendeten Literatur).

ist unterschiedlich ausgeprägt. Während in der Marien- und Erzengelkirche Künstler tätig waren, die als weniger bedeutend eingestuft werden können, lässt sich für die Maler der Nikolaus- und Athanasioskirche konstatieren, dass sie im 18. Jahrhundert zu den prominentesten Künstlern der Region Epirus zählten, die auch mit der Freskierung von Kirchen auf dem Heiligen Berg betraut wurden¹⁷.

Gemeinsamkeiten zwischen den Bildprogrammen ergeben sich in erster Linie hinsichtlich der Ausmalung der Gewölbeformationen in den Mittelschiffen. Allen Kirchen ist gemeinsam, dass der Scheitel der großen Hängekuppel vor dem Altarraum mit dem Brustbild von Christus Pantokrator in einem Medaillon besetzt wurde (*Abb. 2-7*). Um Christus herum schließen sich im Kuppelrund in radialer Anordnung mehrere stehende Erzengel an¹⁸. Die Anzahl der Erzengel divergiert in den Denkmälern zwischen acht und zwölf, und in ihre Reihe sind die Gottesmutter und Johannes der Täufer einbezogen, die einander gegenüber gestellt wurden. In den Pendentifs der Kuppeln folgen die Bildnisse der vier Evangelisten, die wie üblich sitzend an ihren Schreibpulten gezeigt werden.

Unzweifelhaft wurde bei der bildnerischen Ausstattung der Hängekuppeln vor dem Altarraum auf das Dekorationssystem von Kreuzkuppelkirchen zurückgegriffen, in denen seit dem Ende des 11. Jahrhunderts die Darstellung von Christus Pantokrator als Sinnbild des Allerhöchsten den Zenit der Hauptkuppeln einnimmt¹⁹. Ihn umgeben in

¹⁷ Von David Selenica (zwischen 1715 und 1727 bezeugt) ist bekannt, dass er seine künstlerische Ausbildung auf dem Berg Athos erhielt und Zeitgenosse des berühmten Malermönches Dionysios von Phourna war, siehe dazu: Kirchhainer, *op. cit.* (Anm. 2), S. 68f. (mit Literaturverweisen). Konstantin und Athanasios waren zwischen 1736 und 1783 in Südalbanien und auf dem Athos tätig. Zu ihren Malereien auf dem Heiligen Berg siehe: G. C. Tsigaras, *Οι ζωγράφοι Κωνσταντίνος και Αθανάσιος: Τὸ ἔργο τους στὸ Ἅγιον Ὄρος (1752-1783)*, Thessaloniki 2003. Den Fresken von Konstantin und Athanasios im Ossuarium des Petrus- und Paulus-Kloster in Vithkuq widmet sich K. Kirchhainer, *Das Ossuarium des Petrus- und Paulus-Klosters in Vithkuq (Südalbanien) und seine Freskendekoration (1750)*, *Μακεδονικά* 34 (2003/04) S. 149-208.

¹⁸ In der Nikolauskirche ist in den Chor der Erzengel ein Seraph einbezogen, in der Athanasioskirche wurden ein Seraph und ein Cherub in die Reihe eingebunden.

¹⁹ Allgemein zu den byzantinischen und nachbyzantinischen Kuppelprogrammen siehe: S. Dufrenne, *Les programmes iconographiques des coupôles dans les églises du monde byzantin et postbyzantin*, in: *L'information d'histoire de l'art* 10/5 (1965) S. 185-199; O. Demus, *Probleme byzantinischer Kuppel-Darstellungen*,

der Regel ebenfalls Erzengel, und auch Maria und Johannes Prodromos können als erste Zeugen der Göttlichkeit Christi anwesend sein. Hinzu treten die vier Evangelisten in den Pendentifs, die das Wirken Christi auf Erden festgehalten haben und bevorzugt an diesen Plätzen im Kirchenraum gezeigt werden. Zum Bildprogramm der Hauptkuppeln von Kreuzkuppelkirchen zählen seit dieser Zeit allerdings auch die Propheten. Sie haben Christus vor langer Zeit angekündigt, und ihre Position in der Kuppel ist üblicherweise der Tambour, in dem sie stehend in unterschiedlicher Anzahl anzutreffen sind. Ihre Präsenz ist in den Hängekuppeln der Kirchen von Voskopoje allerdings nicht gegeben, was auf fehlenden Platz zurückgeführt werden kann, denn in Ermangelung eines Kuppeltambours musste ihre Abbildung ausgelassen werden. Folglich wurden nur die Themen aus der Tambourkuppel von Kreuzkuppelkirchen übernommen und übertragen, für die adäquate Darstellungsflächen in den Hängekuppeln vorhanden waren.

Als zweites konstantes Programmelement im Gewölbeverbund der Kuppelbasiliken Voskopojes kann die Darstellung von Christus als Altam der Tage angesehen werden. Diesem Christusbild wurde in allen vier Kirchen das schmale rechteckige Gewölbe eingeräumt, das sich westlich der Pantokratorkuppel anschließt. Wiedergegeben ist der betagte weißhaarige Christus nach der Gottesvision des Daniel (7, 9) (Abb. 2-5, 8 und 9). Er wird ebenfalls als Halbfigur in einem Medaillon gezeigt, ist inschriftlich als Alter der Tage ausgewiesen und trägt zusätzlich den Beinamen Zebaoth (Herr der Heerscharen). In radialer Anordnung schließen sich ihm nach Jesaja (6, 1-7) Angehörige der ersten Engelhierarchie, nämlich Seraphim, Cherubim und Thronoi an, sie umrunden in unterschiedlicher Anzahl die Christusbüste und werden

Cahiers Archéologiques 25 (1976) S. 101-108. – Zur Entwicklung der byzantinischen Kuppelprogramme von der Mitte des 6. Jahrhunderts bis zum Ende der mittelbyzantinischen Epoche siehe: N. Gkioles, *Ὁ βυζαντινὸς τροῦλλοῦς καὶ τὸ εἰκονογραφικὸν τοῦ προγράμματος (μέσα βον αἰ.-1204)*, Athen 1990. – Den spätbyzantinischen Kuppelprogrammen auf der Balkanhalbinsel und auf Zypern widmet sich T. Papamastorakis, *Ὁ Διάκοσμος τοῦ τροῦλου τῶν ναῶν τῆς παλαιολόγειας περιόδου στὴ Βαλκανικὴ Χερσονήσο καὶ τὴν Κύπρο*, Athen 2001. – Einen chronologischen Überblick über die Kuppelbilder von der frühchristlichen bis zur spätbyzantinischen Epoche gibt B. Schellewald, *Kuppelbilder*, in: Reallexikon zur byzantinischen Kunst, Band V (1995) Sp. 573-620 (mit zahlreichen Hinweisen auf die weitere Literatur).

von fliegenden Engeln getragen oder begleitet²⁰. Die Christusdarstellung im Zenit dieses Gewölbes beruht also in ihren Grundzügen auf den Prophetischen Visionen des Daniel und Jesaja.

Die Abbildung des weißhaarigen greisen Christus nach Daniel 7, 9 ist in der ostkirchlichen Kunst seit der mittelbyzantinischen Periode geläufig²¹. In der Monumentalmalerei begegnet seine Darstellung gelegentlich, wobei er in Kreuzkuppelkirchen bevorzugt in einer der Nebenkuppeln untergebracht ist. Dort erscheint das Brustbild des Alten der Tage bisweilen im Scheitelpunkt dieser kleinen Kuppeln²². Neben anderen Christusbildern ergänzt er dabei den Pantokrator der Hauptkuppel²³. Jedoch tritt der Alte der Tage in den Gewölbebereichen nie als autonomes Kuppelbild auf, sondern ist stets dem Pantokrator der Hauptkuppel beigeordnet. Das gleiche gilt für seine Abbildung in einschiffigen Richtungsbauten, in denen er im Scheitel des Naosgewölbes begegnet, wo er als Halbfigur neben dem Pantokrator und anderen Christusbildern in einer Medaillon-Reihe auftreten kann²⁴.

²⁰ Eine Ausnahme bildet die Komposition in der Marienkirche, in der auf Wolken stehende Engelchöre das Christusbild umkreisen, und in der Nikolauskirche wurde die Wiedergabe von Seraphim, Cherubim und Thronoi um den Alten der Tage ausgelassen.

²¹ Zu diesem Christustypus siehe : K. Wessel, *Christusbild*, in: Reallexikon zur byzantinischen Kunst 1 (1966) Sp. 1028f.; E. Lucchesi Palli, *Christus-Sondertypen*, in: Lexikon der christlichen Ikonographie, Band 1 (1968) Sp. 394-396 und jüngst I. Sinkević, *The Church of St. Panteleimon at Nerezi*, in: Architecture, Programme, Patronage, Wiesbaden 2000, S. 40f. (mit weiteren Literaturverweisen).

²² Als Beispiel aus der mittelbyzantinischen Periode sei auf die Panteleimonkirche in Nerezi (1164) verwiesen, in der der Alte der Tage in der Nebenkuppel über dem Diakonikon dargestellt ist, siehe Sinkević, *op. cit.*, S. 40-42 mit Fig. XXII und XXIX. In der spätbyzantinischen Gottesmutterkirche in Prizren befindet sich das Brustbild von dem Alten der Tage ebenfalls in der Südostkuppel, siehe : R. Hamann-Mac Lean, *Grundlegung zu einer Geschichte der mittelalterlichen Monumentalmalerei in : Serbien und Makedonien*. Gießen 1976, S. 48. In der Apostelkirche in Thessaloniki (Beginn 14. Jh.) ist der Alte der Tage dagegen in der Nordwestkuppel anzutreffen, siehe : Ch. Stephan, *Ein byzantinisches Bildensemble*, in: Die Mosaiken und Fresken der Apostelkirche zu Thessaloniki. Worms 1986, S. 102f. mit Abb. 68.

²³ Schellewald, *op. cit.* (Anm. 19), Sp. 590.

²⁴ Vgl. : Hamann-Mac Lean, *op. cit.*, S. 48. – Ein mittelalterliches Beispiel für eine derartige Anordnung bieten die Wandmalereien der Kirche des heiligen Georg in Ubisi in Georgien (2. Hälfte 14. Jh.), die im Gewölbescheitel drei Medaillons zeigen, in denen von Ost nach West der Alte der Tage, Christus Pantokrator und die Taube des Hl. Geistes ausgehend von der Himmelspforte abgebildet sind, womit die Trinität veranschaulicht wird, siehe : Š. Amiranašvili, *ФРЕСКИ ВЕИЧИ*. Tbilisi 1987, Abb.

In den Freskenausstattungen dieser Longitudinalbauten wird das Programm von Kreuzkuppelkirchen mit mehreren Kuppeln adaptiert und modifiziert, indem das Brustbild des Alten der Tage von einer der Nebenkuppeln in den Scheitel des Gewölbes übertragen wird.

Ein entsprechendes Konzept verfolgten die Maler bei der Ausgestaltung der Kuppelbasiliken von Voskopoje. Sie stellten dem Pantokrator, dem Sinnbild des Allerhöchsten, den Alten der Tage zur Seite, um mit dieser Binität die herausragenden Gestaltformen Christi in den beiden Gewölbeeinheiten zu koppeln. Denn im Drehpunkt des Gewölbeverbundes werden seine zwei bestimmenden Eigenschaften dargelegt. Er erscheint in seiner Rolle als allumfassender Herrscher der Welt und in seiner Eigenschaft als Zeichen der Ewigkeit Gottes²⁵. Genau genommen zielt die Kombination beider Brustbilder aber ebenso auf die Veranschaulichung der Wesensgleichheit zwischen Gottvater und Sohn, die Homousie, ab, denn der Alte der Tage gilt als der präexistente Logos und der Pantokrator symbolisiert das inkarnierte Wort²⁶. Schließlich versinnbildlichen die Abbildungen des jüngeren und älteren Typus auch die ewig andauernde Herrschaft Gottes, wie es schon gegen Ende des 5. Jahrhunderts von Pseudo-Dionysios Areiopagites formuliert wurde²⁷.

Neben den Brustbildern des Pantokrators und dem Alten der Tage ist in einigen byzantinischen Kirchen in einem dritten Medaillon Christus Emmanuel im Gewölbescheitel oder in einer der Nebenkuppeln wiedergegeben²⁸. In diesen Bildprogrammen sollte mit der dreifachen Abbildung Christi über der Visualisierung der Wesensgleichheit zwischen Gottvater und Sohn hinausgehend auch auf die Tatsache der Inkarnation verwiesen werden²⁹. Bei der bildnerischen Ausstattung der Mittelschiff-Gewölbe der Kirchen von Voskopoje stand dieser Gedanke aber nicht im Vordergrund, denn im Scheitelpunkt der westlichen

34-36. -Ein postbyzantinisches Beispiel bietet das Bildprogramm der Eliaskirche in Boboschevo in Bulgarien (Mitte 17. Jh.), in der drei Medaillons im Gewölbescheitel angebracht sind, in denen Christus als Pantokrator, Alter der Tage und Emmanuel erscheint, siehe: A. Tschilingirov, *Die Kunst des christlichen Mittelalters in Bulgarien, 4. bis 18. Jahrhundert*, München 1979, S. 365, Abb. 198-200.

²⁵ Vgl. K. Weitzmann, *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai*, in: *The Icons*, Princeton, New Jersey, 1976, S. 41; Sinkevič, *op. cit.*, S. 41.

²⁶ Siehe dazu ausführlich Gkioles, *op. cit.* (Anm. 19), S. 72-78.

²⁷ Pseudo-Dionysios Areiopagites, *Περὶ θεϊῶν ὀνομάτων* 10, PG 3, Sp. 937 B.

²⁸ Gkioles, *op. cit.* (Anm. 19), S. 72f. gibt diverse Beispiele.

²⁹ Gkioles, *op. cit.* (Anm. 19), S. 73.

Hängekuppeln sind andere Darstellungen angebracht. Dabei verfahren die Maler nicht einheitlich. In der Nikolaus- und Athanasioskirche ist im Zenit der Kuppel eine Darstellung der Gottesmutter in einem Medaillon anzutreffen (Abb. 2, 4 und 10). Maria wird als Halbfigur gezeigt und hält vor ihrer Brust das Christuskind, das den Segensgestus ausübt³⁰. Um das Marienbild schließen sich im Kuppelrund mehrere stehende Propheten an, die in bewegter Haltung wiedergegeben sind und teilweise auf die Gottesmutter zeigen³¹. Ihrer Gestik entsprechen die eingetragenen Texte auf ihren geöffneten Schriftrollen, denn diese widmen sich der Lobpreisung der Gottesmutter und betonen ihre Rolle für die Menschwerdung Jesu. Die Texte umschreiben alttestamentliche Marienallegerien³², und einige der Propheten halten zusätzlich symbolische Gegenstände, die als Präfiguration der unbefleckten Empfängnis gemeint sind³³. Entsprechend wird nicht nur mit dem Marienbild selbst, sondern auch mit den Propheten und ihren Schriftrollen die heilsgeschichtliche Bedeutung der Gottesmutter für die Menschwerdung Jesu hervorgehoben. Hinzu treten die Hymnenschreiber in den Pendentifs, welche die marianische Lobpreisung der Propheten unterstützen. Dargestellt sind die vier griechischen Meloden Johannes von Damaskus, Kosmas von Majuma (der Melode), Theophan Graptos und Joseph von Konstantinopel. Diese Poeten gelten als die prominentesten Vertreter unter den Hymnographen³⁴, und sie haben die

³⁰ Zu den in der Ostkirche verbreiteten Marienbildern siehe G. M. Lechner, *Maria*, in: Reallexikon zur Byzantinischen Kunst VI (2005) Sp. 17-114 (mit zahlreichen Literaturverweisen).

³¹ In der Athanasioskirche sind zwölf Propheten wiedergegeben, während es in der Nikolauskirche 13 sind. Die Auswahl der Propheten zeigt in den meisten Fällen Überschneidungen, ist aber nicht identisch.

³² Ausgiebig Stellung zu den marienbezogenen Texten der Propheten in den Kuppelprogrammen am Beispiel der Peribleptoskirche in Mistra nimmt D. Mouriki, *Αἱ Βιβλικά προεικονίσαις τῆς Παναγίας εἰς τὸν τροῦλλον τῆς Περιβλέπτου τοῦ Μυστρᾶ, Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Αρχαιολογικῆς Εταιρείας* 25 (1970) S. 217-251.

³³ So hält beispielsweise der Aaron in der Athanasioskirche den blühenden Stab, und über dem Ezechiel in der Nikolauskirche ist eine geschlossene Pforte wiedergegeben.

³⁴ Zur Bedeutung und Ikonographie der Hymnographen in der ostkirchlichen Kunst siehe: G. Kaster, *Meloden (Dichter, Hymnographen)*, in: Lexikon der christlichen Ikonographie, Band 8 (1968) Sp. 1-3; vgl. auch ausführlich G. Babić, *Les moines-poètes dans l'église de la Mère de Dieu à Studenica*, in: V. Korać (Hrsg.), *Studenica et l'art Byzantin autour de l'année 1200*. Belgrad 1988, S. 205-217; R. Fabritius, *Aussenmalerei und Liturgie*, in: Die streitbare Orthodoxie im Bildprogramm

gleiche Haltung und Gestik eingenommen, die traditionell den Evangelisten in den Pendentifs der Hauptkuppel zukommt, genauso wie die Autoren der Evangelien werden sie beim Verfassen ihrer Dichtungen sitzend an ihren Schreibpulten gezeigt³⁵. Die auf den Schriftbändern eingetragenen Worte geben Auszüge aus ihren Hymnen wieder, in denen die Gottesmutter zum bevorzugten Gegenstand erhoben wird³⁶. Die auf den Rollen festgehaltenen Verse sind allerdings standardisiert und gehören zum konstanten Textrepertoire der Hymnographen³⁷.

Zusammenfassend lässt sich für die westlichen Kuppeln der Nikolaus- und Athanasioskirche festhalten, das bei ihrer bildnerischen Ausschmückung die Huldigung Mariens und die Betonung ihrer Bedeutung für die Inkarnation Christi die maßgebende Rolle spielte. Dagegen stand bei der Ausschmückung dieses Gewölbebezirkes in der Marien- und Erzengelkirche ein anderer Gedanke im Vordergrund. In diesen beiden Monumenten erscheint im Zenit der westlichen Hängekuppel des Mittelschiffes ein Brustbild von Christus als Erzpriester, umgeben von mehreren Erzengeln (*Abb. 3, 5 und 11*); in der Marienkirche sind zusätzlich Seraphim, Cherubim und Thronoi anzutreffen. In den Pendentifs beider Kirchen folgen wieder die vier Hymnographen, deren Texte sich hier allerdings auf Christus und die Wirkung des Heiligen Geistes beziehen und damit auf die Christus-Erzpriester-Darstellung im Kuppelzenit rekurrieren.

der Moldaukirchen. Düsseldorf 1999, S. 253-259 und jüngst Sinkević, *op. cit.*, S. 61-66.

³⁵ Kaster, *op. cit.*, Sp. 3. – In den Pendentifs wurden die vier Hymnographen zum ersten Mal im Parekklesion der Chorakirche (Kariye Djami) in Konstantinopel miteinander vereint. Bereits hier adaptiert ihre Haltung und Gestik die der Evangelisten der Hauptkuppel, siehe : P. A. Underwood, *The Kariye Djami*, Band 3, The Frescoes. New York 1966, S. 426-436 mit Abb. 224-227. – Zur Bedeutung der Hymnographen innerhalb des ikonographischen Programms siehe : B. Schellewald, *Stille Predigten. Das Verhältnis von Bild und Text in der späthbyzantinischen Wandmalerei*, in: A. Beyer (Hrsg.), *Die Lesbarkeit der Kunst. Zur Geistesgegenwart der Ikonologie*. Berlin 1992, S. 72.

³⁶ Kaster, *op. cit.*, Sp. 3; Fabritius, *op. cit.*, S. 256. – Zum Sinngehalt der Texte siehe außerdem Schellewald, *op. cit.* (Anm. 35), S. 72.

³⁷ Den genauen Wortlaut der Texte gibt A. Papadopoulos-Kerameus, *Διονυσίου τοῦ ἐκ Φουρνᾶ, Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης*, Sankt Petersburg 1909, S. 166-168; in : deutscher Übersetzung bei G. Schäfer, *ΕΡΜΗΝΕΙΑ ΤΗΣ ΖΩΓΡΑΦΙΚΗΣ*, Malerhandbuch vom Berge Athos vom Mönch Dionysios. München 1983, S. 146f.

In beiden Kuppelbildern wird Christus in liturgischem Ornat gezeigt. Er umfasst wie der Pantokrator in der Hauptkuppel mit seiner linken Hand ein Evangelienbuch, während seine Rechte den Segensgestus ausübt. Eine Beischrift weist ihn als König der Könige und Erzpriester aus (Βασιλεύς τῶν Βασιλευόντων και Μεγάλος Αρχιερέας)³⁸. Der ikonographische Typus Christus als Erzpriester ist erst seit der palaiologischen Epoche belegt und begegnet zuerst im 14. Jahrhundert in liturgischen Kompositionen³⁹. Als Bild für die Kuppel wird die Darstellung erst in der nachbyzantinischen Zeit geläufig. Ihr gehen seit der mittelbyzantinischen Periode allerdings einige wenige Kuppelbilder voraus, die Christus mit kurzem Bart und Tonsur zeigen und als Christus-Priester-Darstellungen interpretiert werden⁴⁰. Die Christusbilder in den Kirchen in Voskopoje zeigen allerdings den später entwickelten Typus, der Christus in bischöflicher Gewandung präsentiert. Mittels seiner Kleidung (Sakkos, Omophorion und Mitra) und der beigegebenen Inschriften wird ihm sowohl die Rolle des Patriarchen (Μέγας Αρχιερέας) als auch die des Kaisers (Βασιλεύς τῶν Βασιλευόντων) zuerkannt. Folglich liegt diesem Christustypus eine besondere klerikal-imperiale Konnotation zugrunde, und seine große Verbreitung in der postbyzantinischen Zeit ist von T. Papamastorakis⁴¹ darauf zurückgeführt worden, dass die orthodoxe Kirche nach der Eroberung Konstantinopels den Patriarch als Ersatz für den nicht mehr vorhandenen Kaiser ansah. Mit der Darstellung sollte demnach die doppelte Autorität Christi als zeitloser Kaiser und Patriarch herausgestellt werden, denn sie visualisiert die Vereinigung seiner weltlichen und geistlichen Macht. Die Auswahl dieses Christustypus für die westliche Hängekuppel der Marien- und Erzengelkirche scheint

³⁸ Zu diesem Christusbild und seiner Entstehung siehe grundlegend T. Papamastorakis, *Η μορφή τοῦ Χριστοῦ-Μεγάλου Μηχιερέα, Δελτίον της Χριστιανικῆς Αρχαιολογικῆς Εταιρείας* 17 (1993/94) S. 67-78.

³⁹ Papamastorakis, *op. cit.*, S. 67 und 77.

⁴⁰ Mit der Darstellung soll Christus als Priester des Tempels von Jerusalem gemeint sein, siehe: Wessel, *op. cit.* (Anm. 21), Sp. 1027. Abgebildet ist er beispielsweise in der Südwestkuppel der Panteleimonkirche in Nerezi, siehe: Sinkevič, *op. cit.*, S. 41f. (mit weiteren Abbildungsbeispielen), Fig. XXIV-XXV.

⁴¹ So Papamastorakis, *op. cit.*, S. 67-78. – Papamastorakis nimmt an, dass die Entstehung dieses Christustypus aus der Schwäche des Kaisertums in der spätbyzantinischen Zeit resultiert, in der der Patriarch von Konstantinopel mehr Macht besessen hätte als der Kaiser.

folglich dadurch intendiert, diese doppelte Rolle Christi in den Fokus zu rücken.

Von diesem Gedanken abgesehen, lässt sich in Erwägung ziehen, dass die Positionierung dieser Christusdarstellung in der westlichen Kuppel durch die Bildausstattungen zeitgleicher Athos-Kirchen angeregt sein kann, da mehrere Dekorationssysteme auf dem Heiligen Berg im Zenit der zentralen Kuppel in der Vorhalle (Lite) Christus als Erzpriester zeigen, ebenfalls von Engeln umrundet⁴². Unter Umständen dienten die westlichen Hängeskuppeln in der Marien- und Erzengelkirche als Ersatzflächen für dieses Christusbild der Lite, denn die Narthices der Kirchen von Voskopoje verfügen über keine Freskendekorationen. Vermutlich waren auch keine Bildensembles für diese Kirchenbereiche geplant, da in der Nikolaus- und Erzengelkirche nur eine Darstellung der Titelheiligen über dem Eingang zum Naos aufgemalt ist, alle übrigen Wände blieben unverputzt⁴³. Da sich die künstlerischen Tendenzen des Heiligen Berges auch auf die benachbarten Regionen erstreckten, lässt sich vermuten, dass die Dekorationsmuster der Athos-Kirchen ebenfalls vorbildhaft auf die Ausschmückung der Kirchen von Voskopoje eingewirkt haben könnten.

Bezüglich der Kirchen auf dem Heiligen Berg ist es interessant festzuhalten, dass die Hermeneia in ihrer Anweisung für die Ausschmückung von Kirchen mit fünf Kuppeln keine Darstellung von Christus im Typus des Erzpriesters für eine der Nebenkuppeln vorsieht⁴⁴. Abgesehen von der Wiedergabe des Pantokrators in der

⁴² So z. B. im Xenophontos-Kloster, siehe : H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klöstern*. Leipzig 1891, S. 80f., oder im Gregoriou-Kloster, siehe : N. Zias – S. Kadas, *Τερά Μονῆ Γερίου Γρηγορίου Αγίου Όρους. Οἱ τοιχογραφίες τοῦ Καθολικοῦ*, Berg Athos 1998, Abb. 170.

⁴³ Während die Hauptkirchenräume und südlichen Vorhallen der Kirchen von Voskopoje vollständig mit Wandmalereien bedeckt sind, blieben die Wände der Narthices roh belassen und zeigen unbehandeltes Mauerwerk. Ungeklärt ist, welche Funktion diesen Vorhallen überhaupt zukam. Eventuell dienten sie als Versammlungsräume für die Gemeindemitglieder oder für Bestattungs - Zeremonien. Jedenfalls betraten die Gläubigen die Kirchen von der südlichen Vorhalle aus, in der sich das Eingangsportal befindet. Entsprechend bildeten die Narthices keinen Bereich, den die Gläubigen bei Beginn und Abschluss der Liturgiefeier durchschritten, siehe dazu : Kirchhainer *op. cit.* (Anm. 2), S. 56f.

⁴⁴ Dionysios von Phourma war die Darstellung Christus als Erzpriester aber bekannt, denn er sieht sie in seiner Hermeneia für die Apsisnische des Diakonikons

Hauptkuppel empfiehlt das Malerhandbuch für die Ausgestaltung der sekundären Kuppeln die Bilder von Christus als Engel des Großen Ratschlusses, Christus Emmanuel, Maria mit dem Kind und von Johannes dem Täufer. Es wird allerdings nicht angeführt, welche der genannten Darstellungen in welcher Nebenkuppel ihren Platz finden soll⁴⁵. Demzufolge genossen die Maler hinsichtlich der Positionierung der Bildnisse in den Nebenkuppeln Freiheit.

Sämtliche in der Hermeneia vorgegebenen Themen für die Nebenkuppeln treten auch in den kleinen Hängekuppeln der Seitenschiffe der Kirchen von Voskopoje auf. Dabei lässt sich an der räumlichen Verteilung der Darstellungen unter den vier Kirchen keine Einheitlichkeit feststellen. So begegnet beispielsweise in den Scheiteln der Hängekuppeln in den Apsis-Nebenräumen in der Nikolauskirche in der Prothesis das Brustbild von Christus als Erzpriester und im Diakonikon die Halbfigur der Gottesmutter mit dem Kind (*Abb. 4 und 16*). Dagegen überfangen Prothesis und Diakonikon in der Athanasioskirche die Brustbilder der Erzengel Michael und Gabriel (*Abb. 2 und 12*). In der Marienkirche ist in der Prothesis die Halbfigur von Christus Emmanuel angebracht und im Diakonikon die Büste eines segnenden Engels (*Abb. 3 und 15*). Die Erzengelkirche zeigt im Kuppelscheitel der Prothesis ebenfalls Christus Emmanuel und im Zenit des Diakonikons die Darstellung von Christus als Engel des großen Ratschlusses (*Abb. 5, 13 und 14*). Alle genannten Rundbilder werden von Engeln oder Erzengeln umgeben, die stehen, fliegen, oder in Proskynese schreiten können; teilweise tragen sie als schwebende Figuren auch die Medaillons. In den Pendentifs folgen verschiedene Bildthemen: Neben Einzeldarstellungen von himmlischen Wesen sind unter anderem Bischöfe dargestellt⁴⁶. Oft begegnen auch szenische Darstellungen, durch welche Wundertaten oder die Vita der Dargestellten im Zenit erläutert werden⁴⁷. Ebenso treten an diesen

vor, siehe : Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.* (Anm. 37), S. 216 in deutscher Übersetzung bei Schäfer, *op. cit.* (Anm. 37), S. 179.

⁴⁵ Siehe : Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.* (Anm. 37), S. 223f., in deutscher Übersetzung bei : Schäfer, *op. cit.* (Anm. 37), S. 185.

⁴⁶ So z. B. in der Nikolauskirche, in der die Pendentifs der Prothesis- und Diakonikon-Kuppel mit je zwei Seraphim und Bischöfen besetzt sind.

⁴⁷ So z. B. in den Parabemata der Athanasioskirche, in denen neben den Brustbildern der Erzengel Michael und Gabriel in den Kuppelscheiteln in den

Plätzen andere narrative Szenen auf, die inhaltlich nur in einer indirekten Beziehung zu der im Zenit wiedergegeben Gestalt stehen⁴⁸.

An den Dekorationsprogrammen der Hängkuppeln in den Apsis-Nebenräumen lässt sich feststellen, dass bei der Bebilderung dieser Gewölbesegmente kein einheitliches Prinzip verfolgt wurde. Das gleiche Phänomen ist bei der Ausschmückung der verschiedenen Hängkuppeln in den Seitenschiffen westlich der Ikonostase zu beobachten. Dort begegnen weitere Brustbilder von Christus, der Gottesmutter, Johannes dem Täufer, von Erzengeln und Engeln sowie auch von herausragenden Heiligen (Abb. 17-21). Die Brustbilder sind verstreut auf die kleinen Gewölbe der Seitenschiffe verteilt worden, ohne dass sich unter den Bildprogrammen der vier Basiliken ein einheitlicher Entwurf oder ein Ordnungssystem erkennen ließe. Außerdem ist an der Positionierung der Bildthemen in den jeweiligen Gewölbeprogrammen keine hierarchische Anordnung ablesbar. Auffällig ist allerdings, dass bei der Dekoration dieser Gewölbesegmente der Präsentation von Engeln eine herausragende Stellung eingeräumt wurde. In allen Kirchen sind einige Gewölbe ausschließlich der Abbildung von Engeln vorbehalten, die nebeneinander als Einzelfiguren gezeigt werden (Abb. 18 und 19). Im Scheitel dieser Gewölbe treten Medaillons mit Brustbildern der Erzengel Michael und Gabriel sowie anderer Engel auf, die wiederum von weiteren Engelfiguren in radialer Anordnung begleitet werden. Dabei variiert die Anzahl, Anordnung und Körperhaltung der begleitenden Engel, und sie können sowohl in Halb- wie in Ganzfigur gezeigt werden. Sie begegnen entweder segnend oder in imperialer Gewandung mit Lanze und Globus, teilweise zeigen sie auch mit einer Hand auf das zentrale Engelmedaillon im Gewölbemittelpunkt. Demzufolge beschränken sie sich auf eine begleitende oder verehrende Funktion,

Pendentifs Wundertaten des Michael wiedergegeben sind, zu den Erzengel-Zyklen siehe jüngst: S. Gabelić, *Byzantine and Post-Byzantine Cycles of the Archangels (11th to 18th century)*. Belgrad 2004, sowie: S. Koukariis, *Τα Θαύματα – Εμφανίσεις των Αγγέλων και Αρχαγγέλων στη Μεταβυζαντινή Τέχνη*. Athen 2006.

⁴⁸ Ein Beispiel bietet die Kuppeldekoration des Diakonikons der Marienkirche. Dort wird die Büste des segnenden Engels im Zenit von alttestamentlichen Szenen der Geschichte von Kain und Abel in den Pendentifs begleitet. Da in diesen Szenen aber auch Engel als himmlische Botschafter vorkommen, ist eine inhaltliche Beziehung zwischen dem Engel-Medaillon und den Darstellungen in den Pendentifs gegeben.

gelegentlich tragen sie auch schwebend den Engel-Clipeus im Zentrum. Die unterschiedliche Art und Weise der Wiedergabe lässt darauf schließen, dass die Maler eine abwechslungsreiche Präsentation der Engel anstrebten, um monotone Wiederholungen zu vermeiden, wodurch sie verschiedenste Kuppeldekorationen hervorbrachten.

Die Wiedergabe von Erzengeln und Engeln in Nebenkuppeln von Kreuzkuppelkirchen ist bereits seit der mittelbyzantinischen Periode belegt⁴⁹. Ihre Abbildung setzt sich bis in die postbyzantinische Zeit fort, womit sich eine Kontinuität ihrer Darstellung in den Gewölben verzeichnen lässt⁵⁰. Die beständige Anwesenheit von Engeln in den Kirchendekorationen resultiert zweifellos aus der besonderen Bedeutung, die den himmlischen Wesen im Glaubensleben der Ostkirche zukommt. Der Kult der Engel und insbesondere der Erzengel zählt seit frühbyzantinischer Zeit zum konstanten Element ostkirchlicher Frömmigkeit⁵¹. Engel gelten als Bindeglieder zwischen der himmlischen und irdischen Welt. Sie dienen der göttlichen Macht, die sie den Menschen vermitteln und sind für diese zugleich Beistand⁵². Dabei nehmen die Erzengel Michael und Gabriel unter allen Engeln eine herausragende Stellung ein⁵³. Ihnen obliegt als Bindeglieder zwischen

⁴⁹ Als Beispiel sei die Kirche der Kosmosoteira in Vira (1152) angeführt, in der in den Kuppelscheiteln von Prothesis und Diakonikon die Brustbilder der Erzengel Michael und Gabriel positioniert sind, siehe: S. Sinos, *Die Klosterkirche der Kosmosoteira in Bera (Vira)*. München 1985, S. 204f. mit Abb. 50, 54, 144 und 145. – „Gewöhnliche“ Engel, die in einer Prozession ein Christusbild umlaufen, begegnen unter anderem in den Nebenkuppeln der Panteleimonkirche in Nerezi (1164), siehe: Sinkević, *op. cit.* (Anm. 21), S. 40 mit Zeichnungen 12, 14, 26, 27.

⁵⁰ Diese Kontinuität spiegelt sich im Bildprogramm des Katholikons des Prodromos - Klosters in der Nähe von Voskopoje. Dort sind in den beiden Hängkuppeln des Naos, die sich vor Prothesis und Diakonikon befinden, die Büsten von Michael und Gabriel angeordnet, die jeweils von vier stehenden Engeln in Dreiviertelfigur begleitet werden. Die Malereien der Kirche sind laut Stifterinschrift 1659 fertig gestellt worden und unpubliziert. Leider wurde mir vor Ort nicht erlaubt, die Malereien photographisch zu dokumentieren.

⁵¹ Vgl. I. Bentchev, *Engeliken. Machtvolle Bilder himmlischer Boten*. Freiburg-Basel-Wien 1999, S. 80 sowie jüngst: H. und M. Schmidt, *Die vergessene Bildersprache christlicher Kunst*. Ein Führer zum Verständnis der Tier-, Engel- und Mariensymbolik. München 1981, S. 127-170.

⁵² Zur Bedeutung der Engel in der Ostkirche und der Angeologie der byzantinischen Kirchenschriftsteller siehe, G. Tavard, *Handbuch der Dogmengeschichte*, Band 2, Faszikel 2b, in: *Die Engel*, Freiburg-Basel-Wien 1968.

⁵³ Bentchev, *op. cit.*, S. 84.

Himmel und Erde eine entscheidende Rolle, da durch die Vermittlung des Erzengels Gabriel Gott zu den Menschen herabkam und durch das Seelengeleit des Erzengels Michael der Aufstieg der Menschen ins Paradies erhofft wird. Wegen dieser und anderer überragender Eigenschaften und Taten sind diese beiden Erzengel die am häufigsten abgebildeten in der ostkirchlichen Ikonographie⁵⁴.

Neben den Erzengeln wird aber auch den „gewöhnlichen“ Engeln als Mittlern eine wichtige Rolle beigemessen. Denn die in der Hierarchie niedrigsten Engel stehen den Menschen am nächsten und fungieren gleichfalls als Bindeglieder zwischen Himmel und Erde⁵⁵. Folglich zählen Engeldarstellungen seit der frühchristlichen Epoche zu den konstanten Elementen von Kirchenaus-schmückungen, wobei sie sowohl in szenischem Kontext als auch als Einzelfiguren auftreten⁵⁶. Aneinandergereihte Engelfiguren begegnen vorwiegend in den oberen Wand- und Gewölbezonen byzantinischer Kirchen, an denen sie oft in friesartiger Anordnung stehen oder in Proskynese schreiten können⁵⁷. Engel wurden in den Kirchenräumen schon immer den Kuppel- und Gewölbebezirken zugeordnet und erscheinen dort in den unterschiedlichsten Konstellationen⁵⁸. Da die Anzahl der Engel praktisch unendlich ist⁵⁹, war ihre Abbildung – im Gegensatz zu der von

⁵⁴ Vgl. Gabelić und Koukariis, *op. cit.* (Anm. 47).

⁵⁵ Bentchev, *op. cit.*, S. 42.

⁵⁶ Vgl. Red., *Engel*, in: Lexikon der christlichen Ikonographie, Band 1 (1968) Sp. 626-642 oder Schmidt, *op. cit.*, S. 129-137.

⁵⁷ Als prominentes Beispiel sei die Sophienkirche in Ohrid angeführt, in der an den Seitenwänden des Bemas je fünf schreitende Engel in Proskynese angeordnet sind, siehe: R. Hamann-Mac Lean – H. Hallensleben, *Die Monumentalmalerei in Serbien und Makedonien vom 11. bis zum frühen 14. Jahrhundert*. Gießen 1963, Abb. 11 und 12.

⁵⁸ Siehe beispielsweise die Bildprogramme der sizilianischen Kathedralen in Cefalù und Monreale (1130-1187), in denen Gewölbesegmente des Altarraumes und der Seitenschiffe der Präsentation von Engeln und anderen himmlischen Mächten eingeräumt wurden, siehe: O. Demus, *The Mosaics of Norman Sicily*. London 1949, Abb. 5, 59 und 62 sowie E. Borsook, *Messages in Mosaic*, in the Royal Programmes of Norman Sicily (1130-1187). Oxford 1990, Abb. 6, 62.

⁵⁹ Daniel 7,10 benennt die Anzahl der Engel bei Gott mit: „Tausendmal Tausende dienten ihm, und zehntausendmal Zehntausende standen vor ihm“. In der täglichen Eucharistiefeier wird an Dan. 7, 10 angeknüpft und beim Danksagungsgebet dieselbe Zahl erwähnt: „obgleich Dich [Gott] Tausende von Erzengeln und Zehntausende von Engeln umgeben [...], Übersetzung zitiert nach: A. Kallis, *Liturgie*. Die göttliche Liturgie der orthodoxen Kirche. Mainz, 1989, S. 126.

biblischen Personen – nicht limitiert, weswegen die Kirchenräume unbegrenzt mit Engelbildnissen bestückt werden konnten. Hinzu kommt, dass sich die Engel als himmlisches Gefolge Gottes zwanglos allen oberen Bereichen des Kirchenraumes zuordnen lassen. Denn nach den kosmologischen Erklärungen des Kirchengebäudes symbolisieren die oberen Teile des Kirchenraumes die himmlische und die unteren die irdische Sphäre⁶⁰. Die Lokalisierung der Engel in den Seitenschiff-Gewölben der Basiliken von Voskopoje steht folglich im Einklang mit der sakraltypologischen Stellung dieser Kirchenbereiche als Zwischenglieder: So wie die Engel als Mittler zwischen Himmel und Erde fungieren, bilden die Seitenschiff-Gewölbe die architektonische Verbindung zwischen den oberen und unteren Bereichen der Kuppelbasiliken. Gleiches gilt für die Apsisnische, der sakraltypologisch ebenfalls eine Bindeglied-funktion zwischen oben und unten zukommt. Sie wurde gemäß der ostkirchlichen Bildtradition in allen vier Basiliken mit der Darstellung der Gottesmutter besetzt (*Abb. 2-5*), die nach christlichen Vorstellungen das Himmlische mit dem Irdischen verbindet⁶¹.

Die hohe Anzahl der abgebildeten Engel und ihre gebündelte Präsentationsweise in den Kirchen von Voskopoje sind schließlich in Zusammenhang mit den zur Verfügung stehenden Gewölbeflächen zu sehen, die es ermöglichten, die Engel in den Programmen besonders zu gewichten. Ihren Bildnissen obliegt in den Gewölbezonen quasi eine ergänzende und auffüllende Funktion, indem sie die Darstellung von Christus und den anderen biblischen Personen als „himmlischen Hofstaat“ bereichernd begleiten. Von den anderen biblischen Personen wurden der Gottesmutter und Johannes dem Täufer einzelne Hängekuppeln in den Seitenschiffen der Kirchen von Voskopoje

⁶⁰ Diese Erklärungen des Kirchengebäudes setzen bereits im 7. Jahrhundert mit der *Mystagogia* von Maximos dem Konfessor (um 580-662) ein, siehe PG 91, Sp. 657-717, besonders 672A und 679B. – Eine Auflistung der kosmologischen Deutungen durch die byzantinischen Liturgiekommentatoren gibt M. Altripp, Zur Bedeutung der byzantinischen Bausymbolik: Hermeneia - Zeitschrift für ostkirchliche Kunst, 9 (1993) S. 222-235.

⁶¹ Zur Wiedergabe der Gottesmutter in der Apsisnische byzantinischer Kirchen siehe grundlegend K. Wessel, *Apsisbilder*, in: *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*, Band I (1966) Sp. 287-290 sowie jüngst A. G. Mantas, *Tò εἰκονογραφικὸ πρόγραμμα τοῦ ἱεροῦ Βήματος τῶν μεσοβυζαντινῶν ναῶν τῆς Ἑλλάδας (843-1204)*. Athen 2001, S. 57-83 (mit zahlreichen Verweisen auf die ältere Literatur).

gewidmet (*Abb. 2-5, 17*). Diese Gegebenheit steht im Einklang mit den Vorgaben der Hermeneia, die für Kirchen mit fünf Kuppeln vorsieht, zwei der Nebenkuppeln den Bildnissen dieser beiden wichtigsten Zeugen der Göttlichkeit Christi einzuräumen⁶². In den jeweiligen Basiliken von Voskopojë sind die Darstellungen von Johannes dem Täufer und der Gottesmutter aber nicht immer vorhanden. So wird beispielsweise in der Marien- und Nikolauskirche eine Gewölbeeinheit mit dem Medaillon von Johannes dem Täufer vermisst⁶³. In der Erzengelkirche wurde dagegen sowohl Maria als auch Johannes ein Gewölbe reserviert (*Abb. 5*).

In den Gewölbeeinheiten, die der Gottesmutter und Johannes dem Täufer gewidmet sind, wird ihr Bildnis im Zenit von Szenen umgeben, die in direkter Beziehung zu den Dargestellten stehen⁶⁴. Meistens handelt es sich um Episoden aus ihrem Leben, die in kreisrunder Anordnung um das zentrale Medaillon gelegt sind und auch den Pendentifs zugeordnet wurden. Während in den Gewölben mit dem Medaillon der Gottesmutter vorrangig das Inkarnationsgeschehen Erläuterung findet, wird in den Johannes-Gewölben die gesamte Vita des Vorläufers mit mehreren Szenen umrissen (*Abb. 17*). Beobachten lässt sich, dass die Marien und Johannes-Medaillons in den Seitenschiff-Gewölben nicht in festgelegten Kompartimenten auftreten, sondern an den verschiedensten Stellen positioniert sein können. Entsprechend lässt sich auch hinsichtlich ihrer Verteilung keine Regelmäßigkeit erkennen. Das gleiche betrifft die Lokalisierung der Büste von Christus als Engel des großen Ratschlusses⁶⁵, für die Dionysios von Phourna in seiner Hermeneia eine der Nebenkuppeln in Fünfkuppelkirchen vorsieht⁶⁶. Es

⁶² Siehe oben Anm. 44.

⁶³ Das Bildprogramm der Marienkirche zeigt sich deutlich von der Dedikation der Kirche beeinflusst, indem zwei Gewölbesegmente in den Seitenschiffen mit Marienthemen besetzt sind und dafür ein Gewölbe mit dem Johannes-Thema ausgelassen wurde. Im Bildprogramm der Nikolauskirche wurde der Illustrierung eines Johannes-Zyklus im nördlichen Seitenschiff der Vorzug gegeben, weswegen man vermutlich auf eine Johanneskuppel verzichtete.

⁶⁴ Eine Ausnahme stellt die Marienkuppel im Diakonikon der Nikolauskirche dar, in der das Marien-Medaillon im Zenit von Bischöfen und Seraphim begleitet wird.

⁶⁵ Zu dieser Christusdarstellung, die seit dem Ende des 13. Jahrhunderts in der Monumentalmalerei bezeugt ist, siehe: Wessel, *op. cit.* (Anm. 21), Sp. 1012-1014; Hamann-Mac Lean, *op. cit.* (Anm. 22), S. 56-58; Bentchev, *op. cit.* (Anm. 51), S. 171f. (mit Verweisen auf die ältere Literatur).

⁶⁶ Siehe oben Anm. 45.

fehlt in der Athanasios- und Marienkirche und ist in den beiden anderen Kirchen in verschiedenen Gewölbeeinheiten untergebracht.

Das Gewölbeprogramm der Erzenkelkirche bietet das einzige Dekorationsbeispiel, in dem über die Wiedergabe von biblischen Personen und Angehörigen der himmlischen Hierarchie hinausgehend irdische Heilige abgebildet sind. In dieser Kirche wurde im Scheitel der westlichen Hängekuppel im Nordschiff das Brustbild der heiligen Marina in einem Medaillon angebracht (Abb. 21), und im Südschiff begegnet die Halbfigur des heiligen Charalampos in einem Clipeus. Um die Rundbilder herum sind in den angrenzenden Flächen der Gewölbe jeweils Szenen aus dem Leidensweg der beiden frühchristlichen Märtyrer angeordnet. Da die Bildnisse der zwei Heiligen in den westlichsten Hängekuppeln des Gewölbeverbundes platziert sind, lässt sich eine gewisse Hierarchisierung im Gewölbeprogramm dieser Kirche erkennen. Die irdischen Märtyrer sind den biblischen Heiligen untergeordnet und nehmen die rangniedrigsten Plätze fernab des Altarraums ein, der den heiligsten Ort im Kirchenraum ausmacht.

Der Rückgriff auf die beiden Heiligen bei der Bebilderung der westlichen Hängekuppeln steht im Einklang mit der Popularität, die sie in Epirus und auf der übrigen Balkanhalbinsel genießen. Der Kult der heiligen Marina⁶⁷ (284-305), einer Blutzugin aus Antiochien in Pisidien war im 18. Jahrhundert auf dem Gebiet des Erzbistums Ohrid, zu dem auch Voskopoje zählte, besonders verbreitet. In der albanischen Volksfrömmigkeit wird Marina für den Erhalt einer guten Gesundheit angerufen⁶⁸. Charalampos († 203) lebte als Priester in Magnesia in Kleinasien, wo er seinen Opfertod erlitt. Er erfährt als Patron gegen Pest, Cholera und Viehseuchen Verehrung; seit den 20er Jahren des 18. Jahrhunderts wird er aufgrund eines Pestausbruchs (1720) auf Zakynthos besonders auf den Ionischen Inseln und angrenzenden Regionen als Beschützer vor dieser Seuche ersucht⁶⁹. Die Unheil

⁶⁷ Zum Leben der heiligen Marina und ihrer Darstellung in der ostkirchlichen Kunst siehe grundlegend: J. Folda, *The Saint Marina Icon. Maniera Cypria, Lingua Franca, or Crusader Art?*, in: B. Davezac (Hrsg.), *Four Icons in the Menil Collection, The Menil Collection Monographs 1*. Houston 1992, S. 107-132 (mit Quellenangaben und weiterer Literatur zur Heiligen).

⁶⁸ R. Elsie, *The Christian Saints of Albania*, *Balkanistica* 13 (2000) S. 51.

⁶⁹ Zur Vita des heiligen Charalampos und seiner Darstellung in der ostkirchlichen Kunst, siehe: M. Vassilaki, *Εικόνα του Αγίου Χαράλαμπος, Δελτίον*

abwehrenden Eigenschaften, die den beiden Heiligen in Bezug auf Krankheiten zugeschrieben werden, könnten für den Auftraggeber des Freskenensembles der Erzengelkirche der Beweggrund für deren Akzentuierung im Bildprogramm gewesen sein, was sich allerdings nicht verifizieren lässt. Aufgrund der Wiedergabe dieser frühchristlichen Märtyrer stellt das Dekorationssystem der Erzengelkirche unter den Kirchen von Voskopojë eine Ausnahme dar, da in den übrigen Kirchen keine irdischen Heiligen in den Gewölbezonen begegnen.

Grundsätzlich ergibt sich für Ausschmückung der Kuppel- und Gewölbezonen der Kirchen von Voskopojë folgendes Bild: Im Fokus des Interesses stand die Präsentation der bestimmenden Seinsformen Christi und der ewig andauernden Herrschaft Gottes. Infolgedessen sind den Rundbildern mit dem Pantokrator und dem Alten der Tage die zentralen Gewölbeflächen des Mittelschiffes eingeräumt worden. Im Hauptkirchenraum und in den Pastophorien schließen sich in den Gewölbescheiteln weitere Medaillonbilder an, die Christus unter verschiedenen Aspekten zeigen: Als Emmanuel, als Engel des Großen Ratschlusses und als König der Könige und Erzpriester. Die unterschiedlichen Darstellungen repräsentieren Christus als präexistenten Logos, als inkarnierten Gott, als himmlischen Liturgen, als Gott außerhalb jeder Zeitlichkeit und schließlich als ewigen Herrscher des Kosmos. Damit werden den Betrachtern die verschiedenen Manifestationsformen Gottes dargelegt und seine Universalität erläutert⁷⁰.

της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας 13 (1985/86) S. 247-260; vgl. Auch : Ch. Baltoyianni, *Heiliger Charalampos*, in: *Ikonen, Bilder in Gold. Sakrale Kunst aus Griechenland*. Katalog zur Ausstellung in der Kunsthalle Krems 1993. Graz 1993, S. 270-272 (Kat. 96 und 97).

⁷⁰ Sinkević, *op. cit.* (Anm. 21), S. 42f. weist in Bezug auf das Bildprogramm der Panteleimonkirche in Nerezi (1164), in der in den vier Nebenkuppeln verschiedene Seinsformen Christi erscheinen (Emmanuel, Pantokrator, Alter der Tage, Priester) darauf hin, dass mit diesen Bildnissen die Hauptstationen des irdischen Lebens Christi illustriert werden sollten. Dem möchte ich widersprechen, weil es in den Bildprogrammen der Kuppelzonen in erster Linie darum geht, auf die göttliche Natur Christi hinzuweisen, da der Kuppelbereich als Abbild des himmlischen Kosmos gilt. Die Etappen seiner irdischen Existenz finden dagegen in den Kreuzarmen und Seitenwänden der Kirchen Erläuterung. Hauptanliegen ist es vielmehr, in den diversen Kuppeln die unterschiedlichen Manifestationsformen Gottes zum Ausdruck zu bringen, vgl. dazu auch : Stephan, *op. cit.* (Anm. 22), S. 102-105.

Neben Christus wurden der Gottesmutter und Johannes dem Täufer einzelne Gewölbesegmente gewidmet. Sie sind zum einen die ersten Zeugen der Göttlichkeit Christi und zum anderen wird von ihnen erhofft, dass sie sich bei Christus, dem kommenden Weltenrichter, für die Menschheit einsetzen⁷¹. Maria und Johannes gelten nach Christus als die wichtigsten Angehörigen in der Hierarchie der heiligen Personen, weswegen sie bei der bildnerischen Ausstattung der Gewölbesegmente Berücksichtigung erfuhren. Die übrigen kleinen Hängekuppeln in den Seitenschiffen sind schließlich der Wiedergabe von Erzengeln und Engeln vorbehalten. Sie ergänzen die Gewölbesegmente mit den biblischen Personen und ihnen kommt als himmlisches Begleitpersonal gewissermaßen eine Raum füllende Funktion zu. Sie bilden den „himmlischen Hofstaat“ von Christus, Maria und Johannes, und darüber hinaus signalisieren sie den Liturgieteilnehmern, dass sie ihnen schützenden Beistand gewähren. Die Engeldarstellungen können schließlich auch als bildliche Vergegenwärtigung jener Engel betrachtet werden, die während der Liturgiefeier als anwesend gelten. Nach orthodoxer Vorstellung vereinen sich die Engel, die im Himmel die ewige Liturgie feiern, beim Gottesdienst mit den Zelebranten und Gläubigen, um mit diesen gemeinsam die Liturgie zu begehen. Sinnfälligen Ausdruck erfährt dieser Gedanke beim Gebet des Priesters zum so genannten Kleinen Einzug (Einzug der Liturgen in den Altarraum), der als Vereinigung von Himmel und Erde betrachtet wird: *Herr, unser Gott, der du im Himmel die Ordnungen und Heere der Engel und Erzengel zum Dienst deiner Herrlichkeit eingesetzt hast, lass mit unserem Einzug den Einzug heiliger Engel geschehen, die mit uns die Liturgie konzelebrieren und deine Güte preisen*⁷².

Die breiteren und höheren Gewölbesegmente in den Seitenschiffen wurden schließlich mit narrativen Darstellungen besetzt (Abb. 22). In diesen Kompartimenten finden das irdische Leben Christi und Begebenheiten aus der Vita der Gottesmutter ihre Erläuterung. In erster Linie sind in diesen Gewölbeeinheiten Darstellungen des so

⁷¹ Zur Bedeutung von Maria und Johannes dem Täufer im Glaubensleben der Ostkirche siehe : A. G. Mantas, *Überlegungen zur Deesis in der Hauptapsis mittelbyzantinischer Kirchen Griechenlands*, in: G. Koch (Hrsg.), *Byzantinische Malerei, Bildprogramme – Ikonographie – Stil. Symposium byzantinische Malerei in Marburg vom 25.-29.6.1997*, Wiesbaden, 2000, S. 165-179.

⁷² Übersetzung zitiert nach : Kallis, *op. cit.* (Anm. 59), S. 62f.

genannten Festtagszyklus (Dodekaorton) untergebracht, denen Szenen beigeordnet wurden, die Begebenheiten des öffentlichen Wirkens Christi und seiner Passion schildern. Unzweifelhaft bilden diese geräumigen Gewölbejoche in den Kuppelbasiliken die Ersatzflächen für die Gewölbeflächen der vier Kreuzarme von Kreuzkuppelkirchen, in denen traditionell die Festtagsszenen ihren Platz fanden⁷³. Bei der Präsentation der Illustrationsfolge orientierten sich die Maler von Voskopojë an dem gängigen Erzählprinzip von Kreuzkuppelkirchen, indem sie die Szenen – ausgehend von den östlichen Stützpfeilern – im Uhrzeigersinn über die Gewölbeflächen wieder nach Osten führten. Dabei wurden neben den geräumigen Gewölbejochen in den Seitenschiffen auch die Tonnengewölbe in den Mittelschiffen als Darstellungsflächen genutzt. Ins Auge sticht dabei, dass den Szenen, denen in der Heilsgeschichte eine besondere Gewichtung zukommt, die zentralen Bildflächen in den großen Gewölbesegmenten der Seitenschiffe eingeräumt wurden. In den Mittelachsen dieser vier Wölbungen sind auf den größten und sichtbarsten Flächen meistens die Szenen der Taufe, Verklärung, Kreuzigung und Höllenfahrt Christi anzutreffen. Der akzentuierten Präsentation dieser Festtagsbilder wurde Vorrang gewährt, woraus resultiert, dass bei der Aneinanderreihung der übrigen Szenen nicht immer die chronologische Erzählfolge der Evangelienberichte eingehalten werden konnte.

Abschließend lässt sich folgendes für die Bildausstattungen der Gewölbebezirke in den Kuppelbasiliken von Voskopojë festhalten: Bei ihrer Konzeption lehnten sich die Maler an das Dekorationsmodell von Kreuzkuppelkirchen mit fünf Kuppeln an, das sie in modifizierter Form auf die Kuppelbasiliken übertrugen. Dabei kam es sowohl zu Erweiterungen wie zu Verkürzungen des Darstellungskanon. Die Uneinheitlichkeit, die bei den hier betrachteten Basiliken im Hinblick auf die Auswahl und Platzierung der Medaillonporträts in den Nebengewölben zu verzeichnen ist, begegnet bereits seit der mittelbyzantinischen Zeit bei der Ausschmückung der Nebenkuppeln

⁷³ Zur Wiedergabe der Festbildzyklen in den byzantinischen Kirchenräumen siehe grundlegend: O. Demus, *Byzantine Mosaic Decoration, Aspects of Monumental Art in Byzantium*. London², 1953, 22-26; E. Kitzinger, *Reflection on the Feast Cycle in Byzantine Art*, *Cahiers Archéologiques*, 36 (1988), S. 51-73; sowie: K. Kirchhainer, *Die Bildausstattung der Nikolauskirche in Thessaloniki*. Weimar 2001, S. 77-79 (mit weiteren Verweisen auf die ältere Literatur zum Thema).

von Kreuzkuppel-kirchen⁷⁴. Demnach hatte sich kein kanonisches Repertoire an Darstellungsthemen für die sekundären Kuppeln herausgebildet, und die Vorgaben, die in der Hermeneia für die Ausstattung dieser Raumteile festgehalten sind, finden sich nur selten in den erhaltenen Denkmälern belegt. Vielmehr schöpften die Maler aus einem gewissen Spektrum an Bildthemen, die sie je nach theologischer Gewichtung und Platzvorgaben auf die Gewölbe verteilten. Kanonisch ist dagegen die Kombination von Christus Pantokrator und dem Alten der Tage im Zentrum des Gewölbeverbundes⁷⁵, die als verbindendes Element in allen vier Basiliken auftritt.

⁷⁴ Schon ein Vergleich der mittelbyzantinischen Kuppeldekorationen der Kirchen in Nerezi und Bera (Vira) zeigt, wie uneinheitlich die Bildprogramme in den Nebenkuppeln gestaltet sind: In der Kosmosoteira in Bera (1152) sind die Medaillonbilder der Erzengel Michael und Gabriel in den östlichen Nebenkuppeln anzutreffen, sie werden von Bischofsporträts im Tambour und Cherubim in den Pendentifs begleitet; im westlichen Kuppelpaar sind die Bilder der Maria orans und Christus Pantokrator mit Propheten im Tambour und Cherubim in den Pendentifs dargestellt, siehe Sinos, *op. cit.* (Anm. 49), S. 203-205. In der Panteleimonkirche in Nerezi (1164) begegnen in den östlichen Nebenkuppeln die Medaillonbilder von Christus Emmanuel und dem Alten der Tage zwischen Engeln; das westliche Kuppelpaar zeigt ein Brustbild des reifen Christus (vermutlich Pantokrator) und ein Clipeus mit der Abbildung Christi als Priester, ebenfalls von Engeln umrundet, siehe Sinkević, *op. cit.* (Anm. 48), S. 39-43.

⁷⁵ Diese Kombination scheint geläufig für die Ausschmückung der zentralen Gewölbe der Kuppelbasiliken der Gegend zu sein und begegnet auch in der Michaelkirche im benachbarten Vithkuq (2. Malschicht 1728). Eine Publikation dieser Wandmalereien steht noch aus, einen ersten Einblick in das **Bildprogramm** der Kirche gewährt Rousseva, *op. cit.* (Anm. 7), S. 164f. und 178.

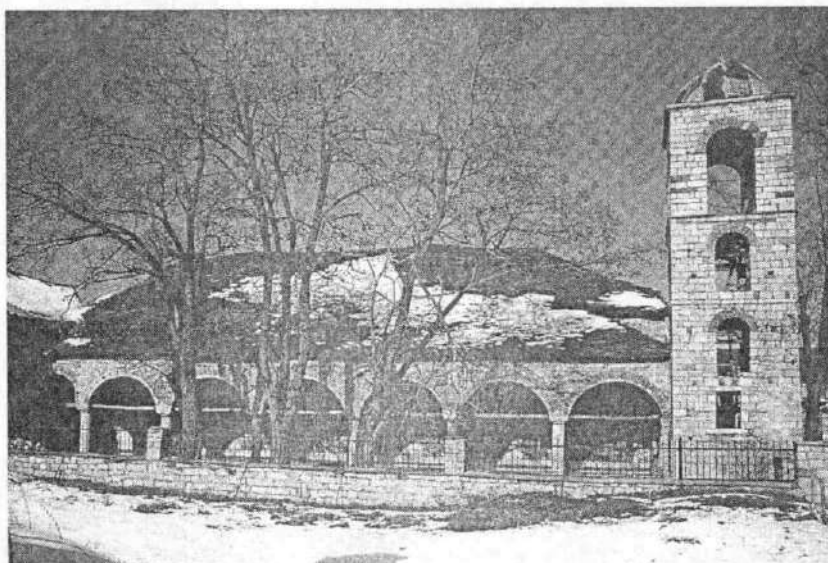


Abb. 1. Nikolauskirche, Außenansicht von Süden



Abb. 6. Athanasioskirche, Mittelschiff-Gewölbe, Christus Pantokrator



Abb. 7. *Marienkirche, Mittelschiff-Gewölbe, Christus Pantokrator*



Abb. 8. *Athanasioskirche, Mittelschiff-Gewölbe, Alter der Tage*



Abb. 9. *Erzengelkirche, Mittelschiff-Gewölbe, Alter der Tage*



Abb. 10. *Athanasioskirche, Mittelschiff-Gewölbe, Maria zwischen Propheten*

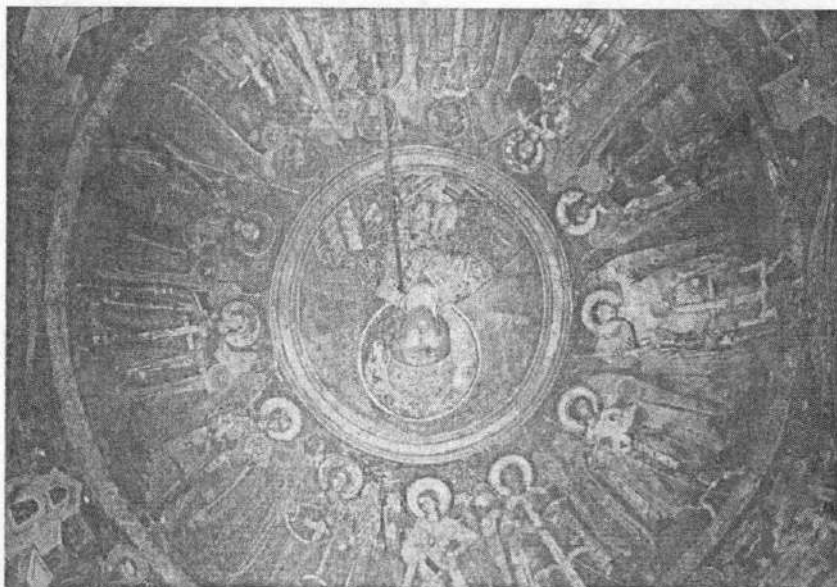


Abb. 11. *Erzengelkirche, Mittelschiff-Gewölbe, Christus als Erzpriester zwischen Erzengeln*



Abb. 12. *Athanasioskirche, Prothesis-Gewölbe, Erzengel Michael zwischen Himmelsmächten*



Abb. 13. *Erzengelkirche, Prothesis-Gewölbe, Christus Emmanuel zwischen Erzengeln*



Abb. 14. *Erzengelkirche, Diakonikon-Gewölbe, Christus als Engel des großen Ratschlusses*



Abb. 15. *Marienkirche, Diakonikon-Gewölbe, Engel umrundet von Erzengeln*



Abb. 16. *Nikolauskirche, Diakonikon-Gewölbe, Maria mit Kind, von Engeln getragen*



Abb. 17. Erzengelkirche, Nordschiff, mittleres Gewölbe, Johannes der Täufer mit Vita-Szenen

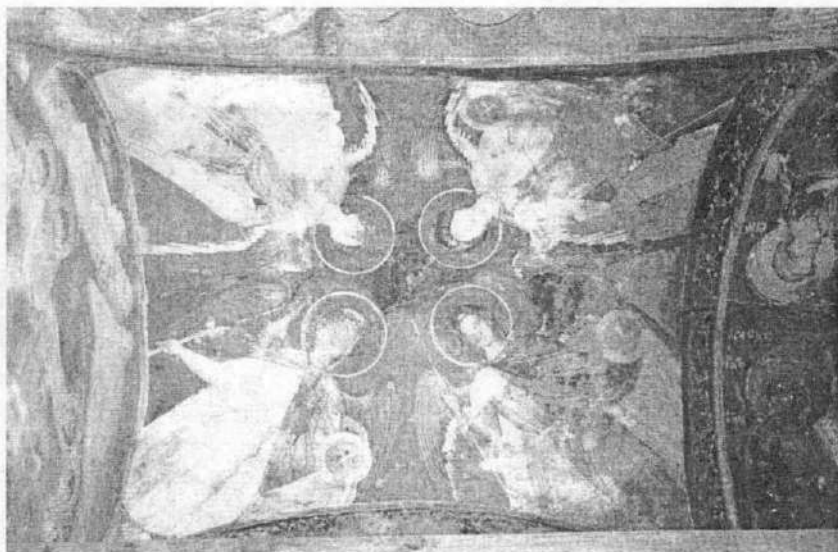


Abb. 18. Nikolauskirche, Südschiff, Gewölbe vor Diakonikon, vier Engel



Abb. 19. Marienkirche, Nordschiff, Gewölbe vor Diakonikon, Michael zwischen vier Erzengeln



Abb. 20. Nikolauskirche, Südschiff, westliches Gewölbe, Christus Emmanuel



Abb. 21. Erzengelkirche, Nordschiff, westliches Gewölbe, Heilige Marina mit Vita-Szenen



Abb. 22. Athanasioskirche, Nordschiff, breites Gewölbe mit Szenen des Festtagszyklus

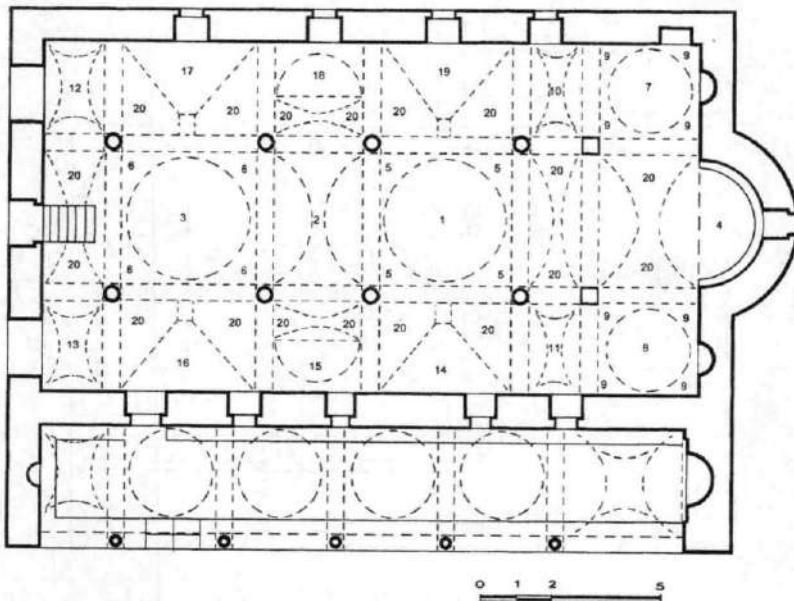


Abb. 2. Voskopojë, Athanasioskirche, Dekorationspla.

1. Christus Pantokrator zwischen Erzengel, Maria und Johannes
2. Alter der Tage zwischen himmlischen Mächten, getragen von schwebenden Engeln
3. Maria mit Kind zwischen Erzengeln
4. thronende Gottesmutter flankiert von Michael und Gabriel
- 5 thronende Evangelisten
- 6 thronende Hymnographen
- 7 Erzengel Michael zwischen Engeln in Halbfigur, Seraph und Thronoi
8. Erzengel Gabriel zwischen Engeln, in Proskynese schreitend
- 9 Wunderszenen des Erzengels Michael
- 10 Christus Emmanuel getragen von fliegenden Engeln
- 11 Christus als Engel des Großen Ratschlusses getragen von Engeln
- 12 Christus an der Spitze der Himmelsleiter des Johannes Klimakus
- 13 Johannes der Täufer umgeben von Szenen seiner Vita
- 14 Taufe Christi
- 15 Gefangennahme Christi
- 16 Kreuzigung
- 17 Anastasis
- 18 Vertreibung der Händler aus dem Tempel
- 19 Metamorphosis
- 20 weitere Festtagsbilder und marienspezifische Themen

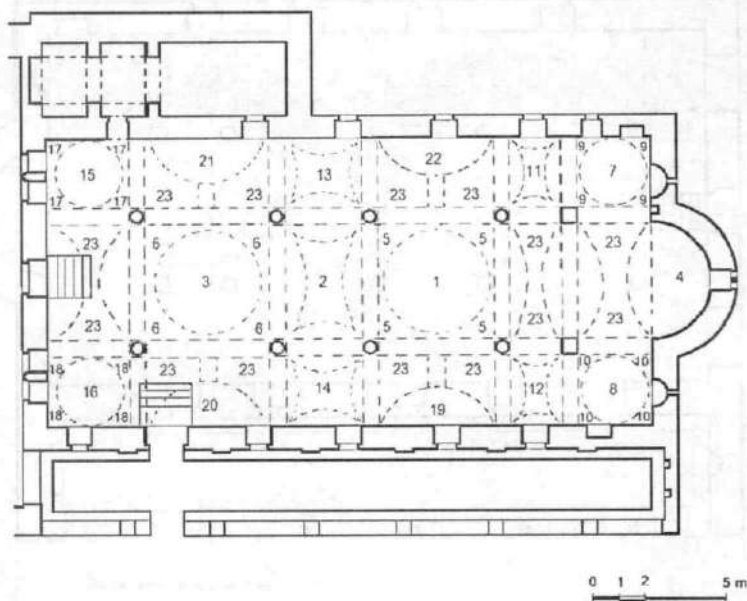


Abb. 3. Voskopojë, Marienkirche, Dekorationsplan

- 1 Christus Pantokrator zwischen Erzengel, Maria und Johannes
2. Alter der Tage zwischen Engelchören
3. Christus als Erzpriester zwischen himmlischen Mächten und Erzengeln
- 4 thronende Gottesmutter flankiert von Michael und Gabriel
- 5 thronende Evangelisten
- 6 thronende Hymnographen
- 7 Christus Emmanuel zwischen Engel in Proskynese schreitend
- 8 Büste eines segnenden Engels zwischen Erzengel in Dreiviertelfigur
- 9 zerstört
- 10 Geschichte von Kain und Abel
- 11 Erzengel Michael zwischen vier Erzengeln
- 12 Erzengel Gabriel zwischen vier Erzengeln
- 13 thronende Maria umgeben von Szenen zur Geburt Christi
- 14 Marienhymnos „Über Dich freut sich“
- 15 Erzengelbüste zwischen Erzengel in Dreiviertelfigur
- 16 Erzengelbüste zwischen Erzengel in Dreiviertelfigur
- 17 Opfertod-Szenen von frühchristlichen Märtyrern
- 18 zerstört
- 19 Metamorphosis
- 20 Wurzel Jesse
- 21 Kreuzigung
- 22 Anastasis
- 23 weitere Festtagsbilder und marienspezifische Themen

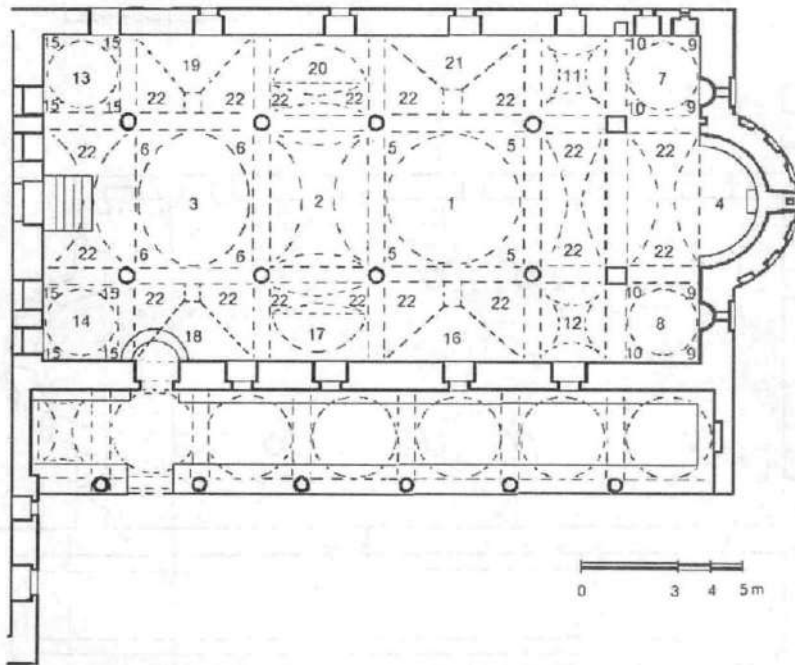


Abb. 4. *Voskopojë, Nikolauskirche, Dekorationsplan*

- 1 Christus Pantokrator zwischen Erzengel, Maria und Johannes
- 2 Alter der Tage zwischen himmlischen Mächten, getragen von schwebenden Engeln
- 3 Maria mit Kind zwischen Erzengeln
- 4 thronende Gottesmutter flankiert von Michael und Gabriel
- 5 thronende Evangelisten
- 6 thronende Hymnographen
- 7 Christus als Erzpriester zwischen Engel in Proskynese schreitend
- 8 Maria mit Kind, getragen von 4 Erzengel in Ganzfigur
- 9 Hl. Bischöfe
- 10 Seraphim
- 11 Vier Erzengel in Ganzfigur
- 12 Vier Medaillons mit Erzengel-Büsten umgeben von vier Seraphim
- 13 Christus als Engel umgeben von himmlischen Mächten
- 14 Christus Emmanuel umgeben von himmlischen Mächten
- 15 Martyrien frühchristlicher Heiliger
- 16 Kreuzigung
- 17 Gefangennahme Christi
- 18 Metamorphosis
- 19 Taufe Christi
- 20 Kindermord von Bethlehem
- 21 Anastasis
- 22 weitere Festtagsbilder und marienspezifische Themen

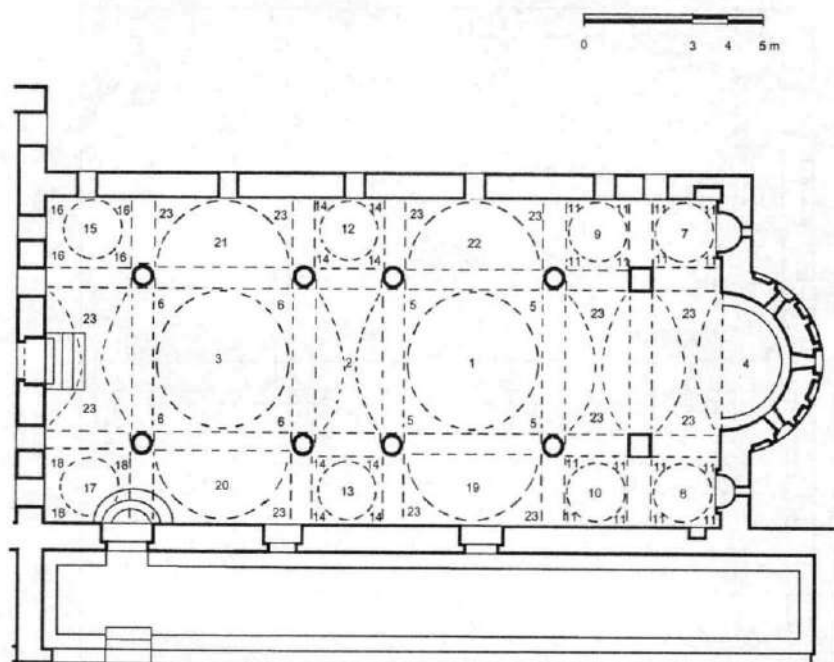


Abb. 5. *Voskopoje, Erzengelkirche, Dekorationsplan*

- 1 Christus Pantokrator zwischen Erzengel, Maria und Johannes
- 2 Alter der Tage zwischen himmlischen Mächten und fliegenden Engellitungen
- 3 Christus als Erzpriester zwischen Erzengeln
- 4 Maria Blachernitissa (weitgehend zerstört), flankiert von Michael und Gabriel
- 5 Evangelisten
- 6 Hymnographen
- 7 Christus Emmanuel zwischen Erzengel in Halbfigur
- 8 Christus als Engel des großen Ratschlusses zwischen Engel in Halbfigur
- 9 Brustbild, zerstört zwischen Erzengel in Halbfigur
- 10 Engelbüste zwischen Erzengel in Halbfigur
- 11 Ornamentik
- 12 Johannes der Täufer umgeben von Szenen seiner Vita
- 13 Maria mit Kind, umgeben von Hirten, Engel und Magier
- 14 Ornamentik, fliegende Engel
- 15 Hl. Marina, umgeben von Szenen ihrer Vita
- 16 Vita-Szenen der Heiligen Marina
- 17 Hl. Charalampos, umgeben von Szenen seiner Vita
- 18 Vita-Szenen des Hl. Charalampos
- 19 Metamorphosis
- 20 Marienhymnos „Über Dich freut sich“
- 21 Kreuzigung
- 22 Anastasis
- 23 weitere Festtagsbilder und marienspezifische Themen

Xhevat LLOSHI**LE DICTIONNAIRE DE FRANG BARDHI ET LE
VOCABULAIRE ALBANAIS DE THÉODORE KAVALIOTI**

Comme buts qui ont mis au travail Frang Bardhi pour rédiger son Dictionnaire l'on en a extraits de son « Préface » ces trois principaux : aider l'albanais à ne pas se dégrader davantage ; aider tous ceux qui servent l'église sans connaître le latin ; et stimuler les traductions en albanais. Entre temps, il n'est pas mis en évidence combien le mérite la dernière motivation mentionnée dans les dernières lignes de l'ouvrage : le sentiment esthétique de l'auteur pour sa propre langue¹. « Ces peu de mots de la langue des Épirotes ou des Albanais pour toi, honoré lecteur, je les ai ajoutés non tant par le besoin que par plaisir »² - termine-t-il tout son livre. Partant de là, nous souhaitons souligner ici trois aspects de l'œuvre de Bardhi.

Premièrement, il a fait un livre pour témoigner la valeur de la langue albanaise. Dans les conditions du bilinguisme, tant pour un étudiant à l'étranger, que pour les offices religieux dans son pays natal, il n'a pas vu l'albanais comme une langue de seconde main ou, selon la terminologie actuelle : une langue sans prestige ; par conséquent, il n'a pas demandé à l'abandonner, comme en ferait un siècle et demi plus tard Dhanil Voskopojari.

Deuxièmement, il a fait un livre pour apprendre le latin. De ce point de vue il n'est pas simplement un dictionnaire, mais aussi un manuel, un manuel scolaire, une méthode didactique. Il y a quelques

¹ Voir Xh. Lloshi, 1973 : « Des siècles plus tard les promoteurs de la renaissance nationale albanaise diront pour l'albanais « Tellement douce, tellement belle », Bardhi n'a pas été un poète pour lier ainsi ses pensées, mais il avait ressenti cette douceur et cette beauté, il les a fusionnées en un seul mot : plaisir.

² K. Ashta (ASHTA 2000) pour ces lignes a donné une tout autre traduction par rapport à l'original : « Lecteur, ces peu de mots des Épirotes ou des Albanais je les ai ajoutés pour toi de bonne cœur, non tant par besoin que par plaisir ». (p. 71). Le principal mot latin même « delectationis » il l'a mal donné : « dilectationis ».

arguments pour appuyer cette affirmation³. Il a commencé son travail, comme le dit lui-même, en traduisant un dictionnaire, mais ensuite cela lui a paru insuffisant et il y a inséré les sept annexes. D'où proviennent-elles ? Il est clair que, comme le dictionnaire, c'est du matériel préparé par Bardhi pour soi-même, comme élève d'école, c'est le fruit de son travail pour apprendre le latin et il a jugé opportun de transmettre cette expérience aux autres, c'est-à-dire que cela était prêt, disons, dans ses cahiers pendant les années de l'apprentissage de la langue étrangère. Nous apportons un exemple (p. 67) : « Non est. *Sashtë*. Non esse. *Me mos genë*. Non sum ego. *Sjam u*. Non amare. *Me mos dashunë*. Non amo te. *Stë due*. » Bien que par les chercheurs les annexes soient vues comme l'origine d'une grammaire de l'albanais et de la folkloristique albanaise, en effet il s'agit de groupes thématiques, de paradigmes lexicogrammaticales comme dans les cours scolaires. D'ailleurs l'exemple ci-dessus montre qu'ils font aussi partie du dictionnaire. Il y a ajouté aussi ce que l'on vient d'exprimer plus haut : le plaisir de les avoir trouvés dans sa propre langue bien-aimée. En même temps l'on soutient l'idée que cette partie ajoutée n'est pas séparée du dictionnaire, ni même en contradiction avec lui.

Pour cela nous jugeons intéressant de mettre en évidence que le titre du dictionnaire, en latin *dictinarium* (dans le texte en italien *dicionaar*), n'est pas un mot du latin classique, mais créé plus tard avec le sens de : livre d'énonciations, d'expressions. Le mot en italien appartient à une période antérieure de presque un siècle avant 1635. C'est à ce même moment-là qu'est entré en usage le mot *vocabolario* uniquement pour la présentation des mots. En conséquence, à l'époque de Bardhi le « dikcionar » comprenait naturellement des mots et des énoncés, c'est pourquoi il ne faut pas juger à partir du concept que l'on a aujourd'hui pour les dictionnaires. Il y a des auteurs qui ont considéré comme un défaut cet aspect du livre de Bardhi, c.-à-d. le fait d'avoir inclus des énoncés directement d'un texte, à la différence de ce que l'on fait aujourd'hui. Son livre foisonne en énoncés du début à la fin dans un but didactique, jusqu'à atteindre les pages d'un livre de conversations. Bref, Bardhi l'a commencé comme un dictionnaire et l'a terminé comme

³ Avec les annexes à la fin il revêt le caractère d'un manuel scolaire pratique, ce sont donc les premiers efforts pour une méthode d'une langue étrangère. (Lloshi 1973).

un livre didactique, dans lequel les composantes sont reliées entre elles. Nous nous sommes arrêtés de façon détaillée sur ce point car, étonnamment, les chercheurs jusqu'à présent ne l'ont pas lu attentivement, et même souvent ils n'ont pas traduit correctement le sous-titre de l'ouvrage, lequel complète le titre : Avec quelques expressions discursives des plus fréquentes⁴.

Troisièmement, le livre pouvait servir à apprendre même aux étrangers. Ceci est dit ouvertement par Mark Skurra (critique du livre selon le terme actuel) : "Ce livre ... sera utile non seulement aux Albanais, mais aussi à ceux qui apprennent une autre langue étrangère." La même chose est appréciée par le collègue de Malte, Francisk Azopardi, dès les premières lignes de la dédicace : "Celui qui veut visiter Épire et apprendre la langue, qu'il lise avec attention ce livre." Par ces affirmations, mais aussi par les rapports de Frang Bardhi, il est clair qu'il y avait des clercs étrangers, qui travaillaient dans les territoires albanais sans connaître la langue du pays. Le livre servirait aussi aux étrangers pour apprendre la langue albanaise. Par cela s'explique pourquoi l'auteur a donné une partie du matériel des annexes en partant du latin et en le traduisant en albanais, de même qu'une partie en partant de l'albanais et traduisant en latin. En lexicographie moderne dans ces cas l'on parle d'un travail bidirectionnel⁵. Ainsi, nous accepterons que Bardhi s'en tienne à l'idée que l'apprentissage de la langue étrangère bénéficiait de l'appui sur la langue maternelle, alors que pour les clercs étrangers l'apprentissage de l'albanais était soutenu par l'appui du latin.

Bardhi s'exprime clairement pour un dictionnaire du latin, duquel il a pris du matériel et l'a traduit. Engjëll Sedaj (Sedaj 1983, p. 55) à raison a apporté une page du dictionnaire du croate F. Veranti (Dictionnaire en cinq langues, Raguse 1595), lequel présente une ressemblance typographique évidente, sauf que les impressions sont faites dans deux villes différentes : à Rome et à Raguse. À notre avis ce sens de recherches doit étudier d'abord le dictionnaire du latin bien

⁴ Sedaj E. (Sedaj 1983, p. 29, note 10) ne le traduit pas juste comme cela : "Avec des formes qu'il faut utiliser au parler".

⁵ Dans le cas concret, cela veut dire que la partie latin-albanais de la part du lexicographe peut viser le lecteur albanais pour apprendre le latin ou inversement peut viser le chercheur étranger connaissant le latin. De même il peut avoir les deux buts à la fois et alors il est appelé bidirectionnel (en italien *bidirezionale*). Pour cela voir plus en détail : Carla Marelllo, *Dizionari bilingui*, Zanichelli, Bologna, 1993, p. 18-23.

connu d'Ambrogio Calepino⁶, lequel déjà, en 1550, était publié avec des traductions en italien et contenait des éléments encyclopédiques, tout comme les inclurait Bardhi également. Justement, en ce temps-là, dans nombre de dictionnaires bilingues, selon l'exemple susmentionné, au lieu de lemmes isolés souvent il y avait des syntagmes latins et des interprétations d'un mot latin dans un contexte donné. De tels éléments ont été inclus aussi par le lexicographe albanais, car ces dictionnaires circulaient dans des écoles religieuses, où l'on apprenait le latin. D'autre part faut-il rappeler qu'en 1612 paraît le fameux dictionnaire de l'Académie de Crusca⁷. Cela peut paraître sans quelque lien avec le dictionnaire bilingue de Bardhi, mais son influence se dessine dans une tendance saisissable de Bardhi. Il préférerait les définitions, tout comme dans les dictionnaires monolingues. Cela se remarque aussi bien dans la "Préface" que dans certains cas dans ces Rapports. Nous alignons des mots suivis de définitions : *candellabrum, materia, musica, patria, philosophus, res publica, salina, salinum, sanctorium, substantia* ; dans la "Préface" l'on trouve définis : *dicionar, kallauz, rubrikë, shkollar*. De même il a donné des définitions en italien dans certains cas pour les mots latins, comme : *iugalis, obolare, obrepere, parens*. C'est à tort qu'une partie de ces mots ont été appelés de paraphrases par les chercheurs. Nous pensons qu'il s'agit d'expression de l'influence du dictionnaire monolingue dont il s'est servi ; ce sont des définitions de mots.

En particulier, nous nous permettons de souligner un phénomène, qui nous a posé un problème, dont nous n'arrivons pas à trouver la solution. Bardhi a donné une suite de mots du turc. Ils sont écrits avec l'alphabet latin. Où l'a-t-il trouvé cet alphabet ou cette transcription, car il en faudrait encore trois siècles avant que le turc

⁶ Ambrogio Calepino, *Dictionarium linguae latinae*, première édition en 1502, republié des dizaines de fois durant les siècles suivants. Entre temps il est inexact de dire : "A l'époque de Bardhi n'ont pas manqué les dictionnaires multilingues, comme c'était celui du croate F. Veranti, ou bien celui de Th. Nastas Kavalioti." (SEDAJ, 1983, p. 47) – car Kavalioti a travaillé presque un siècle et demi plus tard que Bardhi et non pas à son époque.

⁷ Accademia della Crusca, *Vocabolario*, Firenze, 1612.

n'abandonne l'alphabet de l'ottoman ? Peut-être se cache-t-il une surprise dans l'étude de cette question⁸.

Avant de passer à une comparaison avec le vocabulaire de Th. Kavalioti, nous jugeons obligatoire de mettre en évidence les différences sensibles entre ces deux lexicographes. Ils sont loin l'un de l'autre dans le temps et dans l'espace de même que dans le sens proprement linguistique ; ils appartiennent à des traditions culturelles différentes, qui sont représentées par les langues étrangères d'où ils partaient ; non seulement leurs alphabets ne coïncidaient pas, mais le sort de leurs ouvrages n'a pas été le même. Il n'est pas nécessaire de voir en détail tous ces faits évidents, et pourtant cela vaut la peine de faire une comparaison sur la base commune de la langue albanaise, dans l'histoire lexicographique de laquelle ils ont contribué indubitablement. En fin de compte, le dictionnaire historique de l'albanais juxtaposera leurs matières lexicales dans un ordre successif au cours des étapes du développement de l'albanais.

Theodore Kavalioti a publié en 1770 une œuvre, *Protopeiria*, laquelle était aussi un texte initial pour les scolaires, pour apprendre le grec, et contenait un dictionnaire grec-aroumain albanais⁹. Les dictionnaires de l'albanais sont nés par les exigences de l'apprentissage des langues étrangères en s'appuyant sur l'albanais, ainsi que par le besoin des étrangers pour apprendre l'albanais. Il est superflu d'en exiger de servir pour des traductions propres des langues étrangères. Bien qu'un tel but eût été exprimé par Bardhi même, ceci s'explique par son effort à convaincre les autorités respectives à publier cette œuvre. Dans nos écrits se fait voir une conviction fixe, que les dialectes sont des systèmes clos, sans imbrications, séparés une fois pour toutes. Mais, dans les conditions d'un territoire pas très large et d'une population pas très grande, les parleurs albanais ont connu et connaissent des variantes

⁸ Par exemple, pourquoi le latin *Fortuna* a donné en albanais *gykata*, tandis qu'en turc *nasıjp*, alors qu'en turc moderne apparaît *nasip* ? Ou encore, pourquoi en turc *kardash* donne le dernier son "sch", alors qu'en albanais il y a quelques solutions pour donner la lettre "sh" ?

⁹ Pour tous les autres détails concernant l'œuvre de Th. Kavalioti voir : Xh. Lloshi, *William Martin-Leake për shqiptarët dhe gjuhën shqipe* (William Martin-Leake sur les Albanais et la langue albanaise), in : William Martin-Leake *Kërkime për shqiptarët dhe për gjuhën shqipe*, (William Martin-Leake, Recherches sur les Albanais et sur la langue albanaise), Tirana, 2006.

différentes de ces mêmes moyens linguistiques. Lorsqu'il est question d'écrire l'albanais, devant eux se pose la question de faire un choix entre les variantes, parfois ils ont témoigné cela par écrit. On le rencontre souvent dans les vers d'A. Z. Çajupi : nous apportons comme un exemple clair les deux vers suivants : "Një gjel, kokosh a këndes/kur u zgjua në mëngjes" de la fable intitulée "Kokoshi (gjeli) dhe margaritari" ("Le coq et la perle"). Devant la présence d'alternatives se sont trouvés même les lexicographes albanais. Chez Bardhi l'on trouve : Dens. *Dhambe, oo dhemb*. C'est très inattendu, mais chez Kavalioti aussi l'on trouve : *dhamb, dhëmp*. Certains chercheurs ont parlé de présence de cas de mots du guègue chez Kavalioti ainsi que de quelques mots du toskue chez Bardhi. Mais, dans les exemples susmentionnés il y a la présence simultanée des deux variantes. Et pourtant, ceci n'est pas un exemple unique, chez Kavalioti il y a aussi: *bie-bije; të blem-të blerë; derr-thi; fëjej-fjenj; lajkëtuar-lajkëtar; legjen-lagjin; likurë-lëkurë; i lig-i lik; bajmbaj; mend-mënd; ndaj-ndanj; plur-pluhur; za-zë* (verbe). Nous avons fait l'effort de démontrer, dans le livre sur Martin-Leake (2006), que l'albanais de Kavalioti n'a pas simplement quelques mots du guègue, mais il présente une ligne claire d'une tradition écrite sur la base du guègue moyen.

En conséquence, il y aurait des concordances entre les deux auteurs. Nous allons traiter certaines d'entre elles, qui ne sont pas sans intérêt.

À part *dhamb*, Kavalioti, comme Bardhi, utilise des mots d'origine septentrionale: *i amblë, i ashpër, fëjej, fëllëzë, fërtere, gaforre, greshtë, grigjë, hidhënim, kapon, katund, këcej, kordhëzë, krymb, krypë, lagjin, lamsh, lavd, mallështohem, i naltë, rrenjë, shpinë, shtijë, shtratth, tamblë, tjegull, thi*. Certain mots particuliers présentent de l'intérêt. Les deux auteurs emploient le mot *fytyrë* (*visage*) non pas avec le sens premier actuel, mais pour l'aspect, la couleur. Le mot *groshë* (*haricot*) existe chez les deux, mais Bardhi l'emploie pour désigner les légumineuses, et Kavalioti pour les lentilles, donc aucun pour désigner "haricots", tandis que Kavalioti pour les légumineuses utilise *ziesë*. Le mot *shkamb-shkëmb* ils l'utilisent pour escabeau, banc, et non pas pour rocher. Chez Bardhi il y a beaucoup de mots avec le suffixe diminutif –*th*, l'on y trouve même *i bukurith*, chez Kavalioti aussi l'on trouve *i rith*.

Pour désigner *këmbësor* (piéton) tous deux utilisent le même mot : *kambës-këmbës*¹⁰.

Plus important que les concordances isolées c'est le tableau général. Le vocabulaire albanais de Bardhi atteint quelque peu plus de 2500 lemmes, le vocabulaire albanais de Kavalioti atteint presque la moitié du premier (quelque 1130 lemmes). De ceux de Kavalioti coïncident avec les mots de Bardhi quelque 580, donc plus de la moitié des mots de Kavalioti se retrouvent directement même chez Bardhi. Entre temps chez Bardhi il y a davantage de lemmes, car il a inclus largement des mots dérivés d'un même thème. Nous mentionnant d'abord les nombres : chez Kavalioti il y a seulement *nji, njizet, dy, tre, tridhjetë, katër, pesë, gjashtë, gjashtëdhjetë* etc. ; tandis que chez Bardhi il y a : *një, njëmbëdhjetë, njëzet, dy, dymbëdhjetë, tre, trembëdhjetë, tridhjetë* etc. Là, il est question du choix qu'a fait l'auteur, cela ne veut pourtant pas dire que Kavalioti ne savait pas comment se disait en albanais, par exemple, *dymbëdhjetë*. De même, si chez Kavalioti il y a deux mots : *të blem, të blerë*, il est tout à fait clair que l'absence du verbe *blej* est un manque à lui et ne vaut pas pour juger de l'état de l'albanais de l'époque. Et d'ailleurs, chez Bardhi l'on compte aussi les particules, les conjonctions, les prépositions, les interjections, qui manquent dans le vocabulaire de Kavalioti. C'est pourquoi, si l'on prend en considération tous ces aspects ensemble, nous avons le droit de dire que les concordances entre les deux auteurs sont assez larges, malgré les facteurs de poids, que nous venons de mentionner et qui apportent de grandes différences entre leurs deux œuvres lexicographiques.

La large concordance devient encore plus convaincante si nous la considérons du côté qualitatif. À tous ces deux auteurs ont été faits des remarques substantielles concernant les manques dans les vocabulaires choisis et pour les traductions des mots des langues étrangères. Ces remarques ne sont pas toutes également valables. Nous allons examiner les mots donnés par des définitions ou par des groupes de mots chez Bardhi. Ni à cette époque-là, ni aujourd'hui certains de ces mots n'ont trouvé d'autre équivalent en albanais. Nous venons de mentionner plus haut : *muzikë, filozof, republikë, rubrikë* ; même aujourd'hui l'on n'a pas

¹⁰ L'emprunt au turc *lejek* n'est pas chez Kavalioti. Il est intéressant que chez Bardhi cela existe sous la forme de *lojek*, tout comme chez Dhanil Voskopojari *lolek*, tandis que chez Martin-Leake il est corrigé en *lelek*.

trouvé de traduction, on les prend tels quels. Concernant les groupes de mots, c'est une pensée superficielle que de les considérer comme ne montrant pas de richesse lexicale. Même les groupes de mots sont des unités lexicales selon les particularités de la langue. Un exemple simple : du nom *dëm* dérive le verbe *dëmtoj*, mais de son antonyme *dobi* il n'y a pas de dérivation verbale, c'est pourquoi sa place dans le système lexical est occupée par le groupe de mots *běj dobi*. Nous ne répétons pas ici le fait que l'auteur même l'a déjà dit dans le titre de son œuvre qu'elle contient des groupes de mots, des énoncées. Par conséquent, les groupes de mots chez Bardhi doivent être examinés et c'est alors que, parmi eux, nous apprécierons les cas comme: *marr frymë, mbledh bashkë, lyp këshillë, çohem më këmbë, ngas rend, mbaj pajë, gishti i vogël, nxjerr jashtë, i thith gjakun, gjak e gjini, mpreh dhëmbët, thyej fjalën, bie në fjalë, bëj hije, bëj be, mbaj mend* etc.

Laissant de côté ces remarques, nous allons aligner les mots commençant par "d" et qu'ils les ont en commun: *dal, dallëndyshe, dardhë, darkë, dasmë, dele, delfin, dell, derdh, derë, det, deve, dëftoj, dëgjoj, dërgoj, dërrasë, di, diell, dimër, ditë, i ditur, djalë, djall, djathë, i djathitë, dje, djeg, djersë, dorë, dosë, dre, dreq, i drejtë, dridhem, dritë, dru, dua, dukem, dy*.

Chez Kavalioti il y a en tout 58 mots commençant par "d" et 39 sont les mêmes que chez Bardhi. Chez Bardhi l'on ne trouve pas: *dafinë, dai, damahush, degë, i dejm, derr, dëboj, dëborë, dëmtoj, diamant, direk, dobiç, donati, drapër, dyfek, dymen, dynja, i dyshëm, dyzet*. Mais en réalité chez Bardhi il y a *borë* pour *dëborë*, *i dejm* contre *të dejtun, pushkë* pour *dyfek*, *thi* pour *derr*, *timon* pour *dymen*, *dhunëti* pour *donati*, donc la différence existe seulement pour un quart, une différence qui s'explique aussi bien par les différences dialectales naturelles, que par l'attitude vis-à-vis des mots étrangers et spéciaux. Tandis que de ces 25% nous mettrons en évidence que chez Kavalioti il y a comme d'autres mots vraiment nécessaires seulement : *degë, dëmtoj, dëboj, drapër, dyzet*, donc à Bardhi l'on ne peut reprocher que le manque seulement de ces cinq mots face à Kavalioti. Il nous paraît suffisant de faire la comparaison des lemmes d'une seule lettre.

Les deux lexicographes ont été sensibles face à la synonymie dans le lexique de l'albanais. Chez Kavalioti nous avons énuméré 18 cas de deux synonymes albanais pour le même mot du grec. C'était Bardhi qui avait ouvert ce sillon en nous donnant : *i pamëguem o i pasosunë, shtamba o ibrig, akshami i dritës o ndënatja, lufta o guerra, deve o*

kamile, fushë o livadh, çeprez o jullar, akshi o kok, fytyr o të pam, me fuguem o me ngam rend, dreqi o djalli, të falë o dhunëtiq, me u përlotun o me qam, magazi o hambar, vram o therun, murrar e veri, me britun o me thirrë, krye o gurrë etc. Chez Kavalioti l'on trouve la paire *djall-dreq*, mais il les a distingués comme deux mots différents du grec, comme il en a fait même autres fois, sauf que, fait étonnant, le diable du grec il ne l'a pas donné en albanais *djall*, mais par une variante provenant peut-être du guègue : *dreq*.

Les regards de jusqu'à présent sur le travail de Bardhi, toujours en appréciant sa valeur historique, sont allés depuis les remarques fortes (rédigé faiblement, mal proportionné, avec des lacunes, pauvre, incomplet etc.) jusqu'au rehaussement outre mesure comme « un dictionnaire suivant des critères scientifiques » (Hysa, 2000, p. 177)¹¹. Notre avis est qu'il aurait été plus juste de la juger telle quelle est. Du côté interne l'auteur est arrivé à réaliser les buts fixés en étant autocritique. Du côté externe, la comparaison avec son propre successeur à un autre siècle et dans un autre milieu linguistique et culturel, comme c'était Th. Kavalioti, ne le fait pas apparaître faible. Alors que, vu dans le cadre des anciens auteurs albanais, comme ils apparaissent aujourd'hui avec un héritage commun pour la langue albanaise, pris ensemble, nous concluons que non seulement il a fait

¹¹ A part les jugements, que chaque auteur a le droit d'exprimer selon son propre point de vue, dans les écrits sur Bardhi il y a aussi des affirmations qui objectivement ne tiennent pas. J. Kastrati (Kastrati 2000) s'exprime que « A l'époque de Bardhi la langue albanaise a été sur la bonne voie de développement. » (p.92)- si tel était le cas, pourquoi Bardhi s'est plaint dès la première phrase pour la dégradation de la langue albanaise ? Ce même auteur (p. 80) affirme que W. Martin-Leake avait en vue le dictionnaire de Bardhi et que K. Kristoforidhi l'en a fait un usage profitable. De telles affirmations sont contraires aux faits documentés. W. Martin-Leake s'est clairement exprimé à propos du dictionnaire de Bardhi et du catéchisme de P. Budi : « je n'ai jamais vus aucun d'eux. », tandis que K. Kristoforidhi a cité correctement Budi et Bogdani, mais non pas Bardhi. Il est d'autant plus inacceptable d'écrire, comme le fait J. Kastrati au même endroit, que « Le dictionnaire l'ont connu certains des auteurs anciens des lettres albanaises, comme ... Evstrat Vithkuqari ». Vithkuqari n'a été aucune sorte d'auteur ancien des lettres albanaises et tout comme Martin-Leake, n'avait jamais vu ce dictionnaire-là. Ce n'est pas le cas ici de mentionner toutes les inexactitudes écrites sur les différents mots de Bardhi ; nous apportons un seul exemple. M. Hysa (Hysa 2000, p. 178), après avoir appelé de périphrases les définitions de Bardhi, lui reproche d'avoir inclus des mots latins dans la partie du lexique albanais. Comme exemple il donne *kondent* au lieu de *i kënaqur*. D'abord, Bardhi a écrit *kondend*, mais l'important est que ce mot est utilisé depuis longtemps jusqu'à nos jours par les habitants de Shkodër comme un emprunt à l'italien.

son travail avec amour évident pour sa langue maternelle, mais aussi que eux tous, indépendamment des lourdes circonstances de l'époque, ont eu une conviction inébranlable que l'avenir de l'albanais était certain et qu'il valait la peine de travailler pour elle.

Bibliographie

- AHMETI, I., (1994) : *Frang Bardhi*, in : "Kleri katolik shqiptar dhe letërsia", Ferizaj, p. 39-42.
- ASHTA, K., (1943) : *Treqindvjetori i datëvdekjes së një shkrimtari shqiptar*, in : "Shkëndija", nr. 8-9, p. 55-57.
- ASHTA, K., (1962) : *Vëzhgim historik në fjalorin e parë të shqipes, Bardhi 1635*, in : "Shkodra", 1 (2), p. 33-64.
- ASHTA, K., (1967) : *Frang Bardhi shkroi të parën apologji për Skënderbeun më 1636*, in : "Shkodra", 1 (7), p. 22-28.
- ASHTA, K., (1971) : *Leksiku i shqipes nxjerrë nga "Dictionarium latino-epiroticum" i Frang Bardhit*, in : "Buletin shkencor", Shkodër, nr. 1 ; 1972, nr. 1 ; 1973, nr. 2 ; 1974, nr. 1.
- ASHTA, K., (2000) : *Frang Bardhi dhe leksiku, nxjerrë nga vepra e tij*, in : "Leksiku historik i gjuhës shqipe", III. Shkodër, p. 35-303.
- BAKU, P. (2002) : *Frang Bardhi*, in : "Fjalor enciklopedik". SHB Bacchus, Tiranë. p. 71.
- BARDHI, F., (1958) : *Parathënia e Fjalorit. Proverba*, in : "Antologji e letërsisë shqipe për shkollat e mesme", p. 29-34 (Bot. I 1955, rééditée à Prishtinë, 1973).
- BARDHI, F., (1967) : *Skënderbeu*. Traduit par : S. Prifti. Bot. I 1957.
- BARDHI, F., (1983) : *Fjalor latinisht-shqip. 1635*. Préparé par E. Sedaj. Prishtinë.
- BARDHI, F., (1961) : *Proverba dhe mendime të shqiptarëve*, in : "Mbledhës të hershëm të folklorit shqiptar", I, p. 11-16.
- BARDHI, Sh., [Mustafa Merlika Krujë] (1957) : *Mbi fjalorin e Frangut të Bardhë*, in : "Shejzat", 2-3 ; 1958, 1-4.
- BLANCUM, F. [BARDHI, Frang] (1635) : *Dictionarium latinoepiroticum. Cum nonnullis visitoribus loquendiformulis*. Romae. 224 p. Reproduction anastatique : Fameta, 1977.
- BORGIA, N., (1932) : *Le dictionnaire albanais de 1635*, Édité avec introduction et index complet par Mario Roques ; in : "Studi Albanesi", vol. II, p. 182-183.
- ÇABEJ, E., (1936) : *Frangu i Bardhë*, in : "Elemente të gjuhësisë e të literaturës shqipe", p. 27-28.
- ÇOBANI, T., (2006) : *Frangu i Bardhe i letërsisë së vjetër shqipe*, in : "Shekulli", Tiranë. 3 dhjetor.
- DAKA, P., (1965) : *Fjalori latin-shqip i Frang Bardhit*, in : "Ylli", nr. 12, p.21.

- DAKA, P., (1983): *Frang Bardhi - babai i leksikografisë shqiptare*, in: "Gjuha jonë", nr. 3, p. 104-110.
- DANÇETOVIQ, V., (1955): *320-vjetori i botimit të Fjalorit të Frang Bardhit*, in: "Përparimi", Prishtinë, nr. 1-2, p. 31-39.
- DEMIRAJ, Sh., (1986): *Frano Bardhi - veprimtar i shquar i kulturës shqiptare*, in: "Kultura popullore", nr. 1; republié in: "Gjuha shqipe Probleme dhe disa figura të shquara të saj", 2003, f. 168-176.
- ELSIE, R., (1997): *Frang Bardhi dhe fjalori i tij latinisht-shqip*, in: "Histori e letërsisë shqiptare", Dukagjini, Prishtinë, p. 48 - 51.
- , (1958): *Francesco Bianco*, in: "Albania Nuova", Roma, nr. 3, p. 21-22.
- , (1959): *Frang Bardhi*, in: "Historia e letërsisë shqipe", I. Tiranë, p.219-226.
- , (1983): *Frang Bardhi*, in : "Historia e letërsisë shqiptare", Tiranë, p. 38-41.
- , (1985): *Frang Bardhi*, in: "Fjalor enciklopedik shqiptar", Akademia e Shkencave e RPSSH, p. 68.
- , (1946): *Frangu i Bardhë*, in: "Antologjia e klasës së III-të të shkollës së mesme", Tiranë, p. 52-53.
- , (1952): *Frangu i Bardhë*, in: "Letërsia e vjetër shqipe dhe arbëreshe (Texte pour la III^e, écoles moyennes)". Tiranë, p. 33-39.
- FRASHËRI, M., (1932): *Duke kënduar një libër të Mario Roques*, in : "Shekulli XX", 15 gusht.
- GALICA, Sh., (1984) : *Vepër e madhe me rendësi historike e praktike* (A l'occasion de la réédition de "Fjalori latin-shqip" de F. Bardhit), in : "Rilindja", 17 mars ; republié in : "Fjala", Prishtinë, nr. 4.
- GECI, P., (1965) : *Frang Bardhi dhe Fjalori i tij latin-shqip*, in : "Studime filologjike", nr. 2, f. 121-128 ; republié in : "Flaka e vëllazërimit", Shkup, 29 shtator - 1 tetor 1972 ; republié in : "Studime mbi leksikun dhe fjalëformimin në gjuhën shqipe", vëll. II, Tiranë 1972,p. 298-303.
- GECI, P., (1969) : *Derivatet në fjalorin latin-shqip të Frang Bardhit*, in : "Konferenca II e Studimeve Albanologjike", III. Tiranë, p. 153-158
- HAMITI, S., (2002): *Frang Bardhi*, in : "Letërsia filobiblike. Letërsia romantike". Vepra letrare 7, Prishtinë, p. 49-52.
- HASANI, H., (2003) : *Frang Bardhi*, in: "Leksikon i shkrimtarëve shqiptarë 1501-2001", Faik Konica, Prishtinë. p. 51-52.
- HYSA, M., (2000): *Frang Bardhi*, in: "Hyrje në letërsinë shqiptare", Prishtinë, p. 174-201.
- ISMAJLI, R., (2000): *Frang Bardhi*, in : "Tekste të vjetra", Dukagjini Pejë, p. 241-268; *Fjalori i Bardhit*, p. 389-405.
- KAMSI, K., (1956): *Frangu i Bardhë*, in : "Nëndori", nr. 9, p. 134-137.
- KAMSI, K., (1956): *Frangu i Bardhë*, in : "Buletin për shkencat shoqërore", nr. 4, p. 104-115.

- KASTRATI, J., (2000): *Frang Bardhi*, in : "Historia e albanologjisë", p. 79-104.
- LACAJ, H., (1969): *Diskutim rreth kumtesës së P. Gecit*, Derivatet në fjalorin latin-shqip të Frang Bardhit, in: "Konferenca II e Studimeve Albanologjike", III. Tiranë, p. 331-332.
- LUKA, K., (1980) : *Të dhëna etnohistorike dhe çelësa toponimike të Fjalori i Frang Bardhit i vitit 1635*, in: "Kultura popullore", nr. 2, p. 105-121.
- LLOSHI, Xh., (1973): *Frang Bardhi*, in : "Drita", I korrik; republié in : "Rilindja", Prishtinë, 14 korrik 1973.
- MACREA, D., (1939) : *Le dictionnaire albanais de 1635*, in : "Mélanges de l'école roumaine en France", 14 (1937-38), p. 169-187.
- MALLTEZI, L., (1983) : *Frang Bardhi*, in : "Ylli" nr. 6, p. 15.
- MURATI Q. (1984): *Frang Bardhi, Fjalori latinisht-shqip* (recension), in : "Gjuha shqipe", Prishtinë, nr. I, p. 45-47.
- OSMANI, Sh., (1983): *Frano Bardhi*, in: "Fjalor i pedagogjisë", p. 73-74.
- OSMANI, T., (1987): *Frang Bardhi*, in: "Histori e alfabetit të gjuhës shqipe", 1987, p. 32-35; republié in: "Udha e shkronjave shqipe", Shkodër, 1999, p. 55-59.
- PETROTTA, G., (1932): *Francesco Bianco*, in: "Popolo, lingua e letteratura albanese", Palermo, p. 78-86.
- PRIFTI, S., (1957): *Dy fjalë si hyrje*, in: "Frang Bardhi, Skënderbeu", p. 3-10.
- , (2006): *Prifti që mbronte "udhën e shkronjave shqipe"* [Concernant le film sur le 400^e anniversaire de F. Bardhit], in : "Shekulli", 7 nëntor.
- RIZA, S. (1961): *Pesë autorë të vjetër të gjuhës shqipe* (manuel), USHT.
- ROQUES, M. (1932) : *Le dictionnaire albanais de 1635*, Edité avec introduction et index complet. Paris.
- ROQUES, M., (1966) : *Frang Bardhi dhe fjalori i ti*, in : "Buletin shkencor i Institutit Pedagogjik 2-vjeçar të Shkodrës", nr. 4, p. 429-464.
- RROTA, J., (1925) : *Don Fran Bardhi*, in : "Letratyra shqipe për shkollat të mesme", Shkodër, p. 118-120.
- RROTA, J., (1941): *Frang Bardhi - Fjalori*, in: "Shkrimtarët shqiptarë", I, p. 39-49.
- SEDAJ, E., (1978): *Mesto i uloga Franciska Blancha medju albanskim latinistama*, in : "Ziva antika", Skopje, nr. 1-2, p. 308-312.
- SEDAJ, E., (1981): *Frang Bardhi - shënime për jetën dhe veprat e tij*, in : "Fjala", Prishtinë, nr. 7, p. 13.
- SEDAJ, E., (1982): *Fjalët shqipe dhe ortografia e tyre në Fjalorin e Frang Bardhit*, in : "Rilindja", Prishtinë, 16 janar.
- SEDAJ, E., (1982): *Disa të dhëna për veprën e Frang Bardhit*, in: "Rilindja", Prishtinë, 29 maj.

- SEDAJ, E., (1982): *Fjalori latinisht-shqip i Frang Bardhit*, in : "Gjurmime albanologjike. Seria shkencat filologjike", nr. XII, p. 33-57.
- SEDAJ, Engjell (1983): *Frang Bardhi dhe Fjalori i tij*, in : "Frang Bardhi". Fjalor latinisht-shqip. 1635. Préparé par Engjëll Sedaj. Prishtinë, p. 5-58.
- SEDAJ, E., (1983): *Fjalori latinisht-shqip i Frang Bardhit*, in : "Rilindja", 8 janar.
- SEDAJ, E., (1983): *Fjalët latine, italiane dhe turke ne Fjalorin e Frang Bardhit*, in : "Bota ere". Prishtinë, nr. 1, p. 17.
- SEDAJ, E., (1983): *Frang Bardhi - shënime për jetën dhe veprat e tij*, in: "Fjala", Prishtinë, nr. 7.
- SEDAJ, E., (2002): *Frang Bardhi dhe Fjalori i tij latinisht-shqip (1635)*, in: "Shqipja arbërore", Prishtinë, p. 155-196.
- SHUTERIQI, Dh., (1958): *Frangu i Bardhë*, in : "Histori e letërsisë shqipe" (Pour les écoles moyennes), Bot. II, p. 20-22.
- SHUTERIQI, Dh., (1976): *Dictionarium latino-epiroticum per R. D. Franciscum Blanchum. 1635*, in : "Shkrimet shqipe në vitet 1332-1850", p. 69-70.
- SHUTERIQI, Dh., (2005): *Dictionarium latino-epiroticum per R. O. Franciscum Blancum. 1635*, in : "Tekste shqipe dhe shkrimi i shqipes në vitet 879-1800", p. 173-177.
- TOPALLI, T., (1983): *Frang Bardhi - atdhetar, gjuhëtar e historian*, in: "Mësuesi", 6 korrik.
- ULQINI, H., (1980): *Frang Bardhi dhe Fjalori i tij në vlerësimin e bashkëkohësve*, in : "Drita", 25 maj.
- VUJI, M., (1967): *Morali popullor në proverbat e Frang Bardhit*, in : "Lissus" (Almanach), p. 173-177.
- XHIKU, A., (1983): *Atdhetari i madh humanist*, in : "Zëri i popullit", 1 korrik.
- ZAJMI, Y., (1968): *Frang Bardhi*, in : "Antologjia e letërsisë së vjetër shqipe", Rilindja, Prishtinë, p. 69-75.
- ZAMPUTI, I., (1956): *Relacioni i Frang Bardhit mbi Zadrimën drejtue Kongregacionit të Propagandës në Romë në shek. XVII*, in: "Buletin për shkencat shoqërore", nr. 2, p. 165-198.
- ZAMPUTI, I., (1958) : *Mbi disa materiale të reja dokumentare të shek. XVII. Relacioni i Frang Bardhit mbi Pukën*, in : "Buletin i USHT, Seria Shkencat shoqërore", nr. 3, p. 170-215.
- ZEQO, M., (1981): *Frang Bardhi për arsimin dhe gjuhën shqipe*, in : "Mësuesi", 30 prill.

Shaban SINANI

QUESTIONS DE STYLE DANS LE LANGAGE DE MARTIN CAMAJ

Il est difficile de comprendre l'individualité d'un écrivain en dehors de certains liens d'influence contraignante : la vie, l'œuvre, le temps, les hommes, la société, l'État, le lecteur, la conscience littéraire et politique et la liberté.

Dans le cas de Martin Camaj l'on peut dire que l'identification de l'individualité créatrice et des traits du langage ne peuvent pas être compris en-dehors de ces rapports. Le destin personnel a influé sur celui de la création ; les circonstances de la vie ont déterminé beaucoup de ses prononciations ; l'absence de la patrie et le mythe de l'origine ont dicté énormément ses préoccupations littéraires. L'auteur ne peut pas être séparé de l'homme, l'homme des caractères, les caractères de la tradition, de l'histoire et de l'origine.

I. Martin Camaj est né dans le village de Temal, de la région montagneuse de Dukagjin, en 1925. L'éducation de base – un enseignement religieux – il l'a reçue dans le collège sévérien de Shkodër. A la fin de la guerre antifasciste, en signe de désaccord avec le nouveau système qui était en train de s'établir, il a pu s'exiler en ex-Yougoslavie. Il n'a vu l'Albanie plus jamais. Il a vécu en dehors de la patrie jusqu'à la fin de sa vie (1992).

A l'Université de Belgrade il a terminé ses études supérieures en philologie classique. Il a approfondi ses études en romanistique et italianistique, en langues et civilisations européennes anciennes ainsi qu'en slavistique. Il a acquis des connaissances de base sur la littérature classique et la théorie de la littérature. La formation universitaire a laissé des traces nettes dans toute l'activité créatrice de Martin Camaj.

Pendant une courte période (1956-1961), il est resté à Rome où il a terminé ses études de doctorat. Il a collaboré avec Ernest Koliqi et il a dirigé, pendant presque deux décennies, la revue de recherches « Shejzat » (1957-1975), la revue albanologique la plus importante en Occident. Parallèlement à son travail pour l'amélioration scientifique de la revue et l'aboutissement de ses études postuniversitaires, au cours de son séjour en Italie, Camaj a fait des enquêtes et des recherches

linguistiques et ethnologiques au sein de la communauté des Arbëresh. Il a fait sa spécialisation en linguistique à l'Université de Munich, en Allemagne où, à partir de 1961, il a donné des cours de langue et de littérature albanaise. C'est sous ses soins directs que, pour la première fois, dans cette université a été constitué la chaire de l'albanologie, qu'il a dirigée de son vivant et qui poursuit son travail même aujourd'hui.

II. Martin Camaj a développé une activité créatrice pluridimensionnelle, comme albanologue, linguiste et chercheur de l'histoire de l'écriture et de la littérature, comme professeur des sciences albanologiques, comme poète et prosateur. Pour la première fois il s'est présenté au lecteur comme poète, par deux volumes qu'il a publiés à Prishtinë, « *Një fyell ndër male* » (1953) et « *Kanga e vërrinit* » (1954). Selon certains chercheurs, cette phase de création de Camaj « *laisse des traces dans l'orientation de la nouvelle tradition poétique parmi les Albanais de Kosovë* ». En évaluant son parcours littéraire, Camaj a choisi de ne pas inclure ces deux volumes dans la dernière publication de sa œuvre. En effet, les débuts poétiques de Camaj sont qualifiés être marqués par des traits rhapsodiques – folkloriques, enrichis de valeurs de la poésie guègue de l'entre-deux-guerres. A cette phase il a suivi plutôt les modèles traditionnels de la poésie populaire : en poésie, en prosodie et en rythmique. Certains chercheurs (Koliqi entre autres) n'ont pas légitimé sa déviation de la tradition du « *cercle des écrivains catholiques* » de Shkodër.

Il a écrit de la poésie tout au long de sa vie, en parcourant un long chemin de changements, de consolidation et de perfection. À Rome il a publié le volume « *Legjenda* » (1964) et ensuite, l'un après l'autre, les recueils « *Lirika mes dy moteve* » (Munich 1967), « *Poezi* » - écrits entre 1953-1967 - (Munich 1967), « *Njeriu më vete e me të tjerë* » (Munich 1978). Au regard de Camaj, « *Dranja* » (Munich 1981) également se range parmi les livres poétiques (la prose poétique). Il a réalisé une partie de ses publications en langues étrangères également, en préférant les publications bilingues. On distingue, quant aux valeurs représentatives, les volumes « *Poésies* » (albanais – italien, Palerme 1985) ; « *Selected poetry* » - « *Poezi të zgjedhura* » (New York 1990) ; « *Palimpsesti* » (New York 1991) et « *Gedachte* » - « *Poezi* » (albanais – allemand, Munich 1991).

Pour la classification typologique de la poésie de Camaj il n'existe pas encore un accord entre les chercheurs. Traditionnel pour une partie d'entre eux, pour beaucoup d'autres, au contraire, il s'est

éloigné, d'une phase à l'autre, de son activité créatrice de la versification classique, jusqu'à devenir hermétique et moderniste. Le premier qui a remarqué un éloignement de la tradition de « *l'école poétique de Shkodër* » de l'entre-deux-guerres, a été son ami du destin et des lettres, Ernest Koliqi. D'autres chercheurs (A. Klosi, S. Hamiti) pensent que le milieu littéraire contemporain qu'il a trouvé à Rome et, par la suite, à Munich, ont influé pour l'amener à se séparer de « *sa première inspiration* », connue pour la préservation de la tradition.

Dans son essence, la poésie de Martin Camaj, en refusant, par principe, les canons du réalisme socialiste, possède une liberté formelle et substantielle qui ne peut pas être comparée à celle développée dans sa patrie. Du point de vue de l'esprit et de l'esthétique, elle est une poésie d'une plus grande liberté interne, *même par rapport à la tradition poétique* développée en Kosovë où, pour des raisons connues, il y a été codifié une série de signes aux sens cachés, qui ont beaucoup assombri sa lecture.

La poésie de Camaj, tout en n'étant pas facile à la lecture ni à la communication, ne présente pourtant pas de tendances expérimentalistes formalistes. Il a pu enchevêtrer des traditions, nationales et universelles, pour créer une poésie originale. Dans l'aspect poétique, ses poésies reflètent des influences de la poésie ecclésiastique, en particulier du livre des psaumes, auxquelles sont superposées d'autres influences du discours classique albanais des auteurs de la période humaniste (depuis Buzuku jusqu'à Bogdani, que Camaj connaissait bien), des influences du langage poétique du temps et du milieu où il a reçu sa première éducation (Migjeni, Koliqi, Fishta), ainsi que des influences du discours populaire ethnographique, l'un des discours les plus conservatifs de l'albanais. La difficulté pour arriver aux messages les plus profonds de la poésie de Camaj n'est pas liée à quelque hermétisme ou modernisme préréfléchi de l'auteur, mais à d'autres facteurs, comme : la perte du premier lecteur et la communication longtemps glacée, d'une part, et la superposition poly-sémantique de certains niveaux de sens de l'art qu'il a créé, de l'autre, qui est à la fois le premier facteur de son « hermétisme » formel. La profondeur des sens et la maîtrise d'alterner parallèlement des influences de beaucoup de couches culturelles de la tradition autochtone et de celle mondiale chez Camaj ont été beaucoup facilitées par sa vaste culture philologique.

Ce qui peut être qualifié de « *côté sombre* » dans la poésie de Camaj n'est pas lié à quelque doctrine ou principes créateurs orientant la

poésie vers l'hermétisme. La poésie de Camaj s'appuie fortement sur l'image linguistique, sur la phraséologie et l'idiomatique populaire et avant tout sur un fonds lexical pré-standardisé. Le caractère même de ces moyens, profondément liés à la tradition, ne promet pas de moyens pour un développement du formalisme littéraire et l'obscurcissement artificiel du sens dans la poésie.

Non seulement à ses débuts mais dans les publications suivantes également, l'univers albanais est le premier et le dernier but de l'auteur. L'homme du pays natal et les images de celui-ci, la mythologie, les légendes, les mentalités et la langue des ancêtres, la recherche des racines forment le culte de cette poésie. La poésie de Camaj bien qu'écrite en exil et sans grand espoir d'être permise à accéder à la connaissance de ses compatriotes, indépendamment de la tendance à formuler des douleurs et des sentiments universels, demeure entièrement une poésie qui s'adresse toujours au lecteur albanais, en tant que son principal lecteur. Il est connu le fait que les éditeurs étrangers de la poésie de Camaj, en appréciant ses valeurs littéraires, remarquaient que c'était une poésie quelque peu idyllique, à tendance vieillissante, d'une certaine manière « *non à la mode* ». En effet, Camaj n'a suivi aucune mode, ni poétique, ni politique. Par ses poésies, il a fait découvrir l'homme albanais qu'il gardait dans son propre intérieur, évidemment dissemblant de « *l'homme nouveau* » que créait à l'époque la littérature du réalisme socialiste. Camaj n'a pas abusé du mot, le seul moyen dont il disposait pour affirmer son individualité créatrice comme une composante du système de la littérature albanaise, en refusant éthiquement et esthétiquement de se mêler aux questions du système politique.

Par la poésie Camaj a créé une « *patrie poétique* », un « *artis patria* », la patrie manquée. La patrie, dans le sens contemporain, il l'a atteinte par une métonymie soignée : en la retrouvant non pas directement, mais par la partie, par son pays de naissance.

III. La personnalité créatrice de Martin Camaj s'affiche à un plus haut degré de perfection en prose. Sa première nouvelle a été publiée à Rome en 1958 (« *Djella* »). En 1981 il a publié le roman « *Rrathë* » que lui-même considère comme une « *nouvelle* ». Dans recueil « *Shkundullina* » (Munich 1981), à part la nouvelle au même nom, Camaj a réuni aussi les proses « *Pishtarët e natës* » « *Rrungaja në mars* », « *Katundi me gjuhë të fshehtë* » et « *Gjon Gazulli* ». La nouvelle « *Karpa* » a été publiée en 1987, alors que la prose poétique « *Dranja* »,

que l'on apprécie comme son œuvre la plus importante, a été également publiée à Munich en 1981.

Dans son ensemble la poésie de Camaj est poursuivie, comme par un destin prédéfini, du mythe de l'origine. L'écrivain se trouve entièrement pris dans le piège des souvenirs de l'enfance et de la jeunesse, ainsi que de cette patrie spirituelle qu'il a emportée avec soi pour ne la revoir plus jamais. L'auteur lui-même voit la puissance du pays natal non pas comme une malédiction, mais comme une condition primaire pour faire de l'art. Tout comme chez l'ancien Homère, aux yeux de Camaj aussi la patrie s'offre à deux niveaux : comme le pays natal, le pays des racines, qui est dominant dans son œuvre, et comme l'Albanie, la patrie de tous, laquelle n'apparaît presque nulle part directement. Camaj recherche, fait ressusciter, en assouvit sa nostalgie, rehausse et reproche son « *Ithaque* », tout comme l'Odyssée homérique, à qui il arrive que la terre hellénique, n'importe laquelle, ne lui donne pas repos. Le grand fleuve, Drin, les villages situés autour des rochers, près de ses cascades, sont des points de repère à travers toute sa prose. Même quand les événements sont formellement placés dans d'autres milieux, comme c'est le cas de la nouvelle « *Shkundullima* », où les personnages et le sujet sont placés dans un village arbëresh, derrière les hommes et les milieux que l'auteur décrit, l'on découvre nettement la région montagneuse et son habitant.

Camaj est tenté chercher des coins et des milieux abandonnés, isolés, clos, oubliés par la nature et les hommes, à une mentalité intacte de l'ancien Albanais, de l'Albanais antique. Au sein de tels communautés et milieux, qui ressemblent à des îlots ethnographiques, à des musées de valeurs et de défauts d'un univers ancien, mais à l'abri de l'idéologie dominante de l'après-guerre, Camaj se sent à l'aise, soit lorsqu'il punit le passé et ses survivances efforcées, soit lorsqu'il met en lumière ses anciennes valeurs, afin d'intriguer le lecteur à être, tant soit peu, critique envers les « *modèles* » officiels de l'homme. Tous comme les érudits franciscains, aux années '30, ont été mis, avec beaucoup de zèle, à la recherche de l'héritage ethnologique du peuple, en collectant les valeurs de la tradition orale jusqu'aux recoins les plus isolés, Camaj aussi est à la recherche de l'ethnotype albanais tel qu'il était jadis, en le reconstituant à l'aide des souvenirs de sa jeunesse et des lectures.

Pourquoi Camaj s'éloigne-t-il de l'Albanie contemporaine dans ses proses ? Il n'y a presque aucun ouvrage où les événements et les hommes agissent dans une société communiste. Le refus de la

contemporanéité amène Camaj à un temps plus ancien, au début de la période de l'humanisme européen (« *Gjon Gazulli* ») jusqu'à la première moitié du siècle dernier. Une expression de cette attitude de principe de Camaj est notamment le roman « *Karpa* », où les événements se déroulent dans un avenir vers l'au-delà, en 2338. Comme dans les autres œuvres, l'auteur reste fidèle à sa toponymie littéraire, en situant les événements dans un village au bord de Drin et en développant un sujet littéraire et de recherches, qui a affaire au mythe de l'origine. Il paraît que l'Albanie était pour Camaj une sorte d'icône, qui, impliquée dans l'univers de son art, devrait être refusée politiquement. Cette icône, il l'a épargnée avec beaucoup de finesse pour la laisser dans sa sainteté, en dépit des crevasses, des éclats, des fissures et des plaies causés par les accidents du temps.

Les individualités de la prose de Camaj sont en général des gens autonomes, qui vivent dans un fonds de nature âpre, aux usages et autonomie âpres aussi, mais dignes. Plutôt qu'avec le gouvernement ils sont en conflit avec le milieu, avec la nature impitoyable, qui détient entre ses mains leur destin. Ce n'est pas par hasard que certaines œuvres de Camaj prennent leur titre notamment des désastres de la nature, comme « *Shkundullima* » (le tremblement de terre), « *Rrugnaja në mars* » (l'avalanche). La subsistance de l'homme près de la pierre ancienne, dans des cavernes perdues de la nature alpine albanaise, là où les bêtes sauvages sont présentes comme les animaux domestiques, constitue l'essentiel de la majorité de ses œuvres. Le roman « *Diella* » a été classifié comme un ancien testament de Camaj, dans lequel il apprécie, en revenant vers les étapes antérieures, le développement de sa prise de conscience en tant qu'homme et caractère, en concluant que, dans sa jeunesse, il avait eu les convictions et les points de vue les plus irréprochables. Le roman « *Rrathët* » (« *Les cercles* ») est composé comme une trilogie, en trois parties, chacune ayant son titre à part: « *Rrathë uji* » (« *Cercles d'eau* »), « *Rrathë zjarri* » (« *Cercles de feu* »), « *Rrathë gjaku* » (« *Cercles de sang* »). C'est le seul ouvrage où l'auteur, indirectement, s'approche de la réalité du temps moderne. Le personnage central, Agoni, se présente comme un envoyé du pouvoir dans un village reculé des montagnes, pour exposer les victoires de la nouvelle époque, mais la réalité qu'il y trouve le pousse à s'occuper d'une enquête sur la violation des lois de la vie traditionnelle dans les montagnes, et ce choix marque son obligation de quitter la fonction et de rester loin de la capitale. Dans le caractère d'Agon l'on remarque les traits de l'intellectuel renvoyé à

cause de ses convictions non-conformistes. Dans la nouvelle « *Pishtarët e natës* » l'on monumentalise le rêve du montagnard pour la terre, qui équivaut le but de vivre. La solitude du vieillard Nikë, qui est isolé même de sa propre famille pour réussir, jusqu'au seuil de sa mort, à faire agrandir la superficie de la terre laissée en héritage à ses enfants, exprime autant le caractère individualiste du montagnard albanais que la reproche indirecte de l'enthousiasme collectiviste – coopérativiste de l'époque. La nouvelle « *Shkundullima* » présente le drame commun des Arbëresh d'un village en ruine, lequel se trouve face au choix fatal de répondre à l'appel du sang, à la voix des ancêtres, en sauvegardant l'ancien monde arbërore, ou de permettre l'assimilation d'une époque industrielle à une société plus développée, mais alloglotte. Finalement, un tremblement de terre vient en aide à ce dilemme bouleversant, lequel fait effondrer ensemble avec les survivances de l'ancien ordre ethnographique, les rêves d'une autre reviviscence. « *Rrungaja në mars* » rappelle les nouvelles de Migjeni et de Koliqi. Daku, un étudiant qui vient juste d'être retourné dans son pays natal pour ses vacances, est présenté comme l'homme à l'esprit explorateur et épris de changement. En compagnie de Jera, il passe ses vacances en essayant de découvrir les secrets de la nature et les richesses spirituelles dans la région, dans le but de sauvegarder le plus précieux et d'apporter dans ces recoins clos un peu d'esprit citadin, mais le pouvoir tout-puissant de la nature détruit tout, en faisant s'enfermer dans leur maison l'étudiant et sa bien-aimée. Une neige précoce et une avalanche soudaine (*rrungaja*) font que Daku, non seulement n'y puisse rien faire changer, mais qu'il perde même sa vie à cause des caprices de la nature âpre.

Dans la nouvelle « *Katundi me gjuhë të fshehtë* » aussi, les événements sont placés dans un village arbëresh isolé. L'ancienneté des rites, de la langue et du mode de vie ont rendu ce village intéressant aux yeux des chercheurs des traditions saines, cependant que le développement industriel a encouragé l'abandon du village et la perte de chance de pouvoir faire des recherches. Malgré l'effort de l'auteur à ne pas être impliqué émotionnellement dans le sort des événements et dans le destin des caractères, il reste entre la douleur et la confiance, la douleur d'avoir perdu la tradition du pays et abandonné le village, d'une part, et une confiance vague que quelque chose de mieux va arriver, de l'autre. La prose de Camaj est régulièrement découpée de vers poétiques, qui restent comme créations circonscrites tout en ayant une indépendance relative.

Le langage de Camaj, bien que, en principe, contre une langue littéraire standardisée telle qu'elle a été réalisée, est rigoureusement pur, compréhensible, à une figuration tirant son origine de la phraséologie et de l'idiomatique du propre discours oral albanais. C'est une langue albanaise qui dépasse cette prétention-là dont on dit d'habitude que c'était son propre intention (A. Klosi), - le guègue littéraire standardisé -, et il arrive jusqu'au niveau d'un discours littéraire national parastandardisé. La structure de la phrase de Camaj conserve l'esprit pur de l'ordre syntaxique interne de la langue albanaise et l'on ne remarque aucune influence déviante des structures du serbe, ce qui est nettement évident dans une bonne partie de la littérature albanaise développée en Kosovë. Martin Camaj est l'auteur de deux drames : « *Loja e mbasdarkës* » et « *Kandili i argjandit* ». Bien que difficile pour l'auteur d'imaginer leur mise en scène dans son pays natal, les drames suivent exactement la technique de l'art scénique ; ils ont été écrits en vue d'être mis en scène et non pas comme des essais de drames destinés à être lus à part. Dans le drame « *Loja e mbasdarkës* », comme point de départ sert la tentation des personnages à découvrir un crime ancien, en enquêtant le seul protagoniste qui reste vivant, Zekë. Le cœur du drame demeure le rapport entre les droits coutumiers traditionnels, codifiés dans *Kanuni i Lekë Dukagjinit* (*Le Canon de Lekë Dukagjini*) et les lois variables du pouvoir. L'autre drame « *Kandili i argjandit* » est le seul ouvrage de Camaj qui touche directement la réalité albanaise de la période d'après-guerre, en présentant les traumatismes causés juste après l'instauration du gouvernement communiste, par l'application des réformes d'étatisation et d'expropriation.

Considéré anachronique et idéalisant par certains chercheurs étrangers, et moderniste et postmoderniste par d'autres chercheurs du pays, Camaj demeure un écrivain modèle du discours ethnographique réaliste. En ce qui concerne ladite définition moderniste de sa prose, il faut avoir en considération qu'une telle définition est conditionnée non seulement par les caractéristiques de la forme mais aussi par le contenu. Les écrivains modernistes s'éloignent des caractères qu'ils créent, les sous-estiment et les tuent par leur indifférence. Aux écrivains modernistes il manque tout lien affectif avec les caractères qu'ils créent, voire ils méprisent ces caractères, les décomposent, pour arriver aux postmodernistes, qui décrivent les caractères et les condamnent sans pitié. Cette attitude manque dans la prose de Camaj. C'est le contraire. Dans

beaucoup d'œuvres Camaj peut aisément s'identifier même aux caractères qu'il crée.

IV. En prose, l'œuvre de Camaj est identifiée souvent à l'ouvrage « *Dranja* ». Camaj lui-même le considère un « *madrigal* » (le même terme a été utilisé par Poradeci à propos de l'une de ses poésies). En raison de cette définition, mais pour bien d'autres raisons de caractère littéraire également, les chercheurs la connaissent comme une prose poétique.

Dans le sens terminologique du mot, « *Dranja* » ne répond pas aux critères du madrigal, une sorte de poésie de la tradition de la versification italienne ancienne de la période post-humaniste qui, dans la plupart des cas, étaient créées pour être chantée (« *cantabile* »). Les chercheurs ont remarqué que ce qui peut associer cette œuvre au madrigal ce sont seulement ses pièces courtes et la variété de leur thématique. Or, il existe une tradition, connue dans la littérature albanaise et mondiale, où les auteurs ne choisissent pas des définitions ne répondant pas, du point de vue terminologique, à leurs ouvrages. (Gogol appelait « *poème* » son chef-d'œuvre « *Esprits morts* »). Camaj reconnaissait le fait que cette œuvre « *n'est pas en vers comme le madrigal traditionnel* » mais, elle ne ressemble pas cependant aux « *formes littéraires qui ont été utilisées jusqu'à présent dans la langue albanaise* »

À la poésie, en général, « *Dranja* » est rattachée même par d'autres liens comme le rythme, la rime et la prosodie, l'utilisation symbolique du mot, la fréquence des figures et l'absence de la narration et du sujet dans le sens classique du terme. L'auteur lui-même fait connaître au lecteur qu'il doit savoir faire la distinction entre « *la forme extérieure* », laquelle se présente prosaïque (un récit sur l'histoire d'une tortue et de sa carapace), et « *le contenu intérieur* », auquel l'on n'accède pas sans déchiffrer une série d'inconnues, exprimées dans le langage des signes et des sous-entendus, des traits connus de la versification poétique.

« *Dranja* » coordonne dans un seul ouvrage une série de récits brefs, n'ayant pas de liens contraignants entre eux : l'on peut lire chacun à part. Cette technique d'écriture et ce moyen de communication et de lecture rappellent la littérature biblique évangéliste. Tout comme les évangiles, qui sont lus les jours de fêtes conformément à la description synoptique, qui précise quel fragment va être lu suivant le calendrier religieux, « *Dranja* » également offre au lecteur de choisir, en pleine

liberté, s'il va tout connaître en une fois, du début à la fin l'œuvre, ou s'il va en choisir des pièces à lire. L'influence évangéliste dans cette œuvre est plus évidente que dans toute autre œuvre de Camaj. Cette influence est expliquée non seulement par l'éducation religieuse que Camaj avait reçue dans sa jeunesse, mais aussi par sa formation et ses études ultérieures dans le domaine des textes anciens des humanistes albanais, en particulier de Buzuku.

Chez « *Dranja* » l'on trouve le modèle de l'attraction de l'écrivain vers les univers clos, non pas comme un but en soi, pour s'isoler là-dedans, moins encore pour idéaliser l'isolation des peuples, des pays et des hommes, mais pour tenter le décryptage de leurs mystères ; pour atteindre les vérités codifiées de l'ethnotype national humain, auquel l'auteur lui-même appartient, indépendamment du fait que, au moment de la création de « *Dranja* », l'ethnotype albanais se trouvait face à l'épreuve difficile de sa subsistance.

En raison de l'enchevêtrement et de la superposition de beaucoup de lectures et de significations, l'auteur lui-même a considéré opportun de rappeler au lecteur qu'il ne doit pas confondre « *la partie axiomatique* », liée à la lecture superficielle (laquelle peut conduire le lecteur jusqu'à la conclusion absolument différente, qu'il a en main un écrit de biologie), avec « *la partie du théorème* », ou avec ce que le lecteur doit prouver, témoigner ou vérifier se trouvant à l'intérieur même du contenu de l'œuvre.

Camaj a écrit, à la fin de sa vie, un ouvrage poétique qu'il a appelé « *Palimpseste* », selon un terme emprunté à la peinture ecclésiastique, qui signifie une catégorie de peintures iconographiques lesquelles, par leur dernière représentation, recouvrent une image antérieure, et si ces images sont légèrement grattées, soudainement l'on découvre qu'il y a dessous une autre image plus ancienne, parce que la matière sur laquelle a été peint l'icône, a été réemployée certaines fois. Même la prose poétique « *Dranja* » ne peut être lue ni comprise autrement que comme un palimpseste. Si dans l'iconographie ecclésiastique une image ancienne est recouverte pour pouvoir réemployer le tableau pour faire un nouveau dessin, chez « *Dranja* » le sens affiché est la lecture la plus superficielle et la moins importante, parce qu'un pas fait en avant, vers l'intérieur, et l'on trouve un sens plus profond, ainsi, l'on va jusqu'au cœur du message crypté de l'auteur, que l'on trouve au-delà des lectures faciles.

Chez « *Dranja* » l'on ne peut pas parler d'un rapport entre le texte et le sous-texte, car ce serait insuffisant pour une véritable lecture. « *Dranja* » peut être lu comme un message direct, qui représente le style direct, « *axiomatique* », comme l'appelle l'auteur, qui n'a rien à vérifier, sinon le goût de l'articulation linguistique et des effets formels du mot. A un degré approximatif se trouve la lecture de l'allusion – la ressemblance du sort de la tortue qui vit enfermée sous sa carapace tout comme la patrie de l'écrivain qui s'enferme dans le béton des bunkers. Ce degré de lecture fait rapprocher au sort de la tortue le sort de l'auteur même, dans sa solitude, au milieu d'un monde étranger, énumérant ses années sans les siens.

Descendant pas-à-pas vers un sens plus profond du contenu de l'œuvre, l'on découvre la lecture des symboles, dont le cours dépasse 70 mots-signes, au-delà desquels se trouvent les signifiés (les symboles cachés). Parmi les mots-signes les plus consolidés sont : la tortue, le serpent, la carapace, l'alpage, le chêne, le fleuve, la saison, la pierre. La plupart des signifiants et des signifiés de l'œuvre de « *Dranja* » font partie de la mentalité traditionnelle albanaise, des anciens préjugés des montagnards, du code du discours ethnographique albanais. « *Dranja* » témoigne du pouvoir tout-puissant de ce discours dans le style créateur de Camaj.

Une possibilité de lecture plus profonde de l'œuvre c'est le discours mythologique. L'auteur adopte une attitude forte, du point de vue scientifique, à ce niveau de discours, en ne se servant pas du mythe pour se moquer de l'antiquité, en s'approchant au cœur du mythe sans l'adoration superstitieuse traditionnelle, mais sans une tendance de déhéroïsation de sa quintessence. Comme un discours évangéliste, vers lequel le lecteur est amené non seulement par l'analogie formelle, mais aussi par la lecture sémantique du texte comme une bible, comme un testament, « *Dranja* » exprime le message de l'expérience scientifique et créatrice de l'auteur sur le sens de la subsistance. La tortue a pu affronter la punition des temps préhistoriques, de ces temps-là qui ont fait disparaître une fois pour toutes sa « *famille* » biologique, les dinosaures gigantesques, sachant gré à « *son petit château* » dont le sort l'a pourvu, la carapace impénétrable. Mais ce destin d'autoconservation, semblable à la nature dure et inexplorable albanaise, a laissé la tortue en même temps un être « *imparfait* ».

Ainsi, petit à petit, le lecteur progresse de la lecture enfantine, ou de l'axiome, de la vérité admise indiscutablement comme telle, vers la

lecture discutable, allégorique, ethnographique, symbolique, mythologique, évangéliste, en aboutissant à la preuve de la vérification du théorème : combien vaut une subsistance ayant pour condition un être imparfait ; combien valent les anciennes valeurs si elles deviennent un obstacle pour la civilisation ; combien vaut la résistance sans le développement ; combien vaut la vie sans un sens ; combien vaut la solitude sans un but.

« *Dranja* » est une œuvre à valeurs linguistiques, littéraires, poétiques, ethnographiques et symboliques indiscutables.

Parmi les ouvrages philologiques les plus importants de Camaj demeurent : « *Meshari i Gjon Buzukut*, Rome 1960 ; « *Gjuha shqipe* », un manuel scolaire, Wiesbaden 1969, « *E folmja shqipe në provincën e Avelinos* », Florence 1971, « *Gramatika shqipe* », Wiesbaden 1987, ainsi que l'anthologie « *Këngë shqiptare* », Düsseldorf 1974.

Martin Camaj représente un nœud entre la littérature albanaise développée en Albanie, celle en Kosovë et la littérature développée en émigration, comme composantes d'un même système, accompagnées des changements imposés par le temps, au cours de la deuxième moitié du 20^e siècle.

Bibliographie

- ALTIMARI, F., *Profilo bio-bliografico di Martin Camaj*, in : « *Albanica* ». Washington 1991/2, p. 10-12.
- BERISHA, A., *Vepra letrare e Martin Camajt*, in : « *Quaderni di Zjarri* », nr. 18, Cosenza 1994, p. 97 et suivant.
- CAMAJ, E., *Dy fjalë në hymje*, in : « *Martin Camaj, vepra letrare*, vol. I, Tiranë, p. 5-6.
- CAMAJ, M., (1995) : *Veprat I-V*, une publication de « *Lilo* », 1995.
- CAMAJ, M., *Mbi funksionimin e gjuhës së Nolit dhe Konicës*, publié dans : « *Seminari ndërkombëtar i Federatës Panshqiptare Vatra* (New York 23-30 nëntor 1969) ».
- ÇAPALIKU, A., *Martin Camaj, tradita dhe bashkëkohësia*, Shkodër 1993.
- ELSIE, R., (1998) : *Histori e letërsisë shqiptare*, Pejë 1998.
- HAMITI, S., (2001) : *Martin Camaj*, in « *Letërsi bashkëkohore* », Prishtinë 2001.
- KLOSI, A., *Préface* in « *Martin Camaj, Vepra I-V* », tome I, Tiranë 1995.
- MANDALA, M., *Alcune osservazioni sulle poesie di Martin Camaj*, in : « *Albanica* », Washington, 1991/2, p. 50-59.
- PIPA, A., (sous le patronage), *Albanica 2* (1991) – numéro special dédié à Martin Camaj.
- PIPA, A., *Contemporary Albanian literature*, Washington, 1991, p. 125-164.
- UNGARETTI, G., *Vita d'un uomo - Saggi e interventi*, 1974, Mondadori 1974, p. 741-746.

Fotaq ANDREA
Dritan MUKA

TROIS LIVRES DE LA BIBLIOTHEQUE DES KASTRIOTI DANS L'OPTIQUE DE L'HERALDIQUE ALBANAISE

C'est un fait connu que jusqu'à présent sont identifiés physiquement cinq objets personnels du Héros national albanais, Georges Kastrioti Scanderbeg, dont quatre sont présentés par le professeur Kristo Frashëri, à savoir *"deux épées, un casque et un livre de prières"*¹. Récemment, le Musée Historique National à Tirana a reçu, de la part de la Bibliothèque de Weimar, à Vienne, une copie entière du *"Codex Scanderbegus"*, connu également sous le nom *"Le livre de Scanderbeg"*, ce qui constitue ainsi le cinquième objet qui a été jadis en possession du Héros.

Il y a quelques mois, en nous fondant sur la grande découverte de 1972 de Robert G. Calkins, ancien professeur de l'Histoire de l'art médiéval de l'Université de Cornell, en Ithaque des Etats-Unis, nous avons fait savoir au public albanais - par un article intitulé *"Un chef-d'œuvre de Pétrarque dans la bibliothèque des Kastrioti"*² -, qu'un emblème de cette noble et illustre famille albanaise se trouvait représenté, par deux fois de suite, dans le chef-d'œuvre lyrique du grand poète italien Francesco Pétrarque *"Trionfi del clarissimo – canzoniere-sonete"*. Ce manuscrit, datant du XVe siècle et coté MS. 4648 n°. 24+, fait partie du fonds ancien de la bibliothèque de l'Université de Cornell depuis 1902. Écrit en italien, le codex contient 39 pages du livre *"Trionfi"*, 143 pages du livre *"Canzoni-sonete"* et 6 pages d'index. Selon l'avis unanime des chercheurs Fowler, Ricci, Wilkins, Willman, Calkins et autres, cette œuvre de Pétrarque est illustrée par le Florentin Francesco d'Antonio de Cherico (1433 – 1488)³, enlumineur bien connu,

¹ K. Frashëri, *Skënderbeu, jeta dhe vepra e tij*, « Toena », Tiranë, 2002, p. 258.

² "Koha jonë", le 21 janvier 2007.

³ Cet illustrateur tenait des rapports étroits avec la famille italienne renommée des Médicis, le duc d'Urbino et Alphonse V ; parmi ces plus beaux travaux l'on

alors que son scribe n'est autre que Nicolous Riccine. A cette occasion, dans notre article, nous avons exposé également la conclusion du professeur Calkins que ce livre de Pétrarque, sous forme de codex, "a dû être en possession de Scanderbeg"⁴.

Dans cet essai, voulant approfondir notre analyse concernant cette dernière découverte qui constitue le sixième objet de Scanderbeg et le troisième livre reconnu jusqu'à présent de la bibliothèque des Kastrioti, nous allons nous concentrer sur trois aspects essentiels :

En premier lieu, le lien organique de l'emblème du "Livre des Prières"⁵ avec les deux emblèmes du "Livre de Pétrarque", ainsi que sur leur rapport étroit avec l'héraldique albanaise.

En deuxième lieu, l'origine, ou plus précisément sur la période de la réalisation de ces livres dans les circonstances historiques, politiques et diplomatiques qui caractérisaient les relations intérieures et extérieures de Scanderbeg avec les féodaux du pays, d'une part, et avec le pontificat, Alphonse V et le roi Ferdinand, de l'autre.

En troisième lieu, la grande figure de Scanderbeg en tant que chef d'Etat, intellectuel, érudit, clairvoyant et humaniste, sur son rôle plénipotentiaire, tant sur le plan albanais qu'europpéen.

Bien des fois, nombre d'auteurs ont indiqué qu'après la mort du chef suprême des Albanais – dont la vaillance a été synthétisée par Voltaire en une seule phrase monumentale : "*Si les empereurs grecs avaient été des Scanderbeg, l'Empire d'Orient se serait conservé*"⁶ – Donika Kastrioti et son fils, Gjoni, emportèrent, lors de leur migration vers l'Italie, des objets personnels du Héros et de leur famille. Le professeur Shuteriqi, argumentant la thèse d'une littérature pré-ottomane en langue albanaise, a bien souligné qu'après la chute de Krujë et de Shkodër, une telle littérature a dû migrer vers l'Italie.⁷ "*Leurs livres*

considère le livre de Pétrarque "*Trionfi-Canzoni-sonete*", "*Urbino-Bible*" ou la Bible de Federico Da Montefeltro, "*Codice Trivulziano*", des livres de Tite Live, de Virgile etc.

⁴ "*The Cornell Library Journal*", Medieval and Renaissance Illuminated Manuscript in the Cornell University Library, Forward to the 1972, Catalog by Robert G. Calkins, revised 2003; 42. Petrarca. *Trionfi, Canzoniere*, Italy (Florence), 1465-70 Rare Bd. MS. 4648 no. 24+

⁵ L'emblème de ce livre a bien été identifié comme étant celle des Kastrioti.

⁶ Voltaire, "Épreuve sur l'histoire générale et sur les us et coutumes et l'esprit des nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours", Chapitre 77, Paris, 1756.

⁷ Dh. S. Shuteriqi, *Mbi Barletin dhe shkrime të tjera*, Ed. "Naim Frashëri", Tiranë, 1979, p. 26-32.

d'offices religieux, dit-il, [les Arbëresh] les ont emportés de leur patrie"⁸. Mais, un fait historique doit attirer ici notre attention : le roi Ferdinand, aussitôt qu'il apprit la mort de Scanderbeg, de celui qu'il considérait comme son père, fit partir vers les côtes d'Albanie un envoyé spécial pour rejoindre sa veuve et son fils et leur fournir une lettre portant la date du 24 février 1468. Par cette lettre, il leur exprimait toutes ses condoléances et son amitié, ainsi que toutes ses assurances concernant l'accueil qui leur serait réservé sur les terres napolitaines, considérées désormais comme leur propre domaine⁹. Mais, malheureusement, la documentation de l'époque se limite là et ne fournit pas de données concrètes sur la migration vers l'Italie de Donika Kastrioti et de son fils. Un fait pourtant très révélateur : Gjon Muzaka, prince fidèle de Scanderbeg, celui qui a quitté le dernier sa patrie occupée par les Ottomans (en 1479), fournit, dans ses "Mémoires" datant de 1510, quelques détails concernant cette migration. Donika et le jeune Gjon, âgé de huit ans seulement, ont été accompagnés, lors de leur départ, par les deux sœurs de Muzaka - elles aussi veuves, après la mort de leurs maris tombés aux combats -, et leurs jeunes enfants, ainsi que par d'"autres dames honorables"¹⁰. Leur départ a dû être donc bien organisé, avec une escorte spéciale et, sûrement, par un bateau envoyé expressément pour elles par le roi Ferrante. Dans une telle éventualité, Andronica Castriotti et les hautes dames de l'Arbër ont dû emporter tous les objets de valeur des familles princières, et parmi ces objets, les équipements personnels du Héros albanais, sa chancellerie et surtout les livres ou les manuscrits sur parchemin de leurs bibliothèques, lesquels étaient considérés à l'époque de très haute valeur.

1. Examinons maintenant de près les deux livres susmentionnés : le « Livre des Prières » et le « Livre de Pétrarque ».

De temps en temps, dans la presse albanaise, certains auteurs font mention dans leurs articles du « Livre des Prières », et les études du Dr. Zeqo et du Prof. Frashëri sont, dans ce sens, parmi les plus intéressantes. Ce dernier, dans son ouvrage majeur « Scanderbeg – sa vie et son œuvre » avoue, par une note, qu'il n'a pas eu jusqu'à présent

⁸ Ibid. p.27.

⁹ F. Noli, « Vepra 3 », Gjergj Kastrioti Skënderbeu, Ed. "Dudaj", Tiranë, 2004, p.122-123.

¹⁰ Gj. Muzaka, "Memorje", Ed. "Toena", Tiranë, 1996, p. 21.

la possibilité de voir lui-même le « Livre des Prières », mais, citons-le, « nous avons en main seulement la photocopie de la première page »¹¹. De même, le Dr. Zeqo, malgré ses efforts de chercheur sérieux, exprime son regret que « Personne jusqu'ici n'a feuilleté ni n'a recueilli l'information requise concernant ce livre étrange qui s'intitule en latin « Officium beatae Mariae Virginis »¹².

En réalité, il a été publié dans la presse albanaise, avec une assez mauvaise qualité - photocopie imprimée qui ne permet pas une étude approfondie -, la page contenant l'emblème des Kastrioti, par exemple dans le livre de Gj. Varfi, « Heraldika shqiptare »¹³, ou encore dans le livre déjà mentionné du Prof. Frashëri¹⁴.



Fig. 1

En concentrant nos recherches sur le « Livre des Prières », nous avons remarqué qu'une place particulière avait été consacrée à ce trésor albanais dans l'ouvrage « Les manuscrits italiens de la bibliothèque du Major J. R. Abbey »¹⁵, rédigé par J. J. G. Alexander et A. C. de la Mare, honorables professeurs britanniques des emblèmes et de l'architecture médiévales de l'Université de Manchester. Dans leur étude, ils donnent des informations complètes

¹¹ *Op. cit.*, p. 211.

¹² M. Zeqo, Gjergj Kastriot Skënderbeu në rrafshin e një intelektual vizionar, « Koha Jonë », le 1^{er} septembre, 2005.

¹³ Gj. Varfi, *Heraldika shqiptare*, Édit. «Dituria», Tiranë, 2000, p. 32.

¹⁴ K. Frashëri, *Op. cit.* p. 214, 261.

¹⁵ J. J. G. Alexander and A.C. De La Mare, *The italian manuscript in the library of Major J.R.Abbey*, «Libri i Uratave», 32, J.A. 3199, (Plates XXXVII-XI a).

sur l'histoire et le contenu de l'œuvre,¹⁶ illustrées de la page entière contenant l'emblème des Kastrioti, mais seulement en noir et blanc. Avec l'espoir de pouvoir avoir prochainement même la variante originale en couleurs, nous reproduisons ici cette page numérisée qui contient l'emblème des Kastrioti.

Sur cette page, nous remarquons aussi un portrait, qui n'est point un portrait imaginaire de Scanderbeg, comme il a été dit dans un article ; il s'agit ici, bel et bien, d'un médaillon du Christ, avec son auréole au-dessus de la tête, le front ensanglanté et sa barbe caractéristique. De plus, la page 13, où se trouve l'emblème (il a été dit erronément qu'il se trouvait à la couverture du livre ou à la première page),¹⁷ est consacrée à la prière matinale pour la Vierge Marie, et le texte commence justement par une illustration de la première lettre en miniature représentant Notre Dame portant dans ses bras le Fils de Dieu.

Nous
allons maintenant
nous concentrer
sur l'emblème
pour analyser en
détails ses
éléments :



Fig. 2

¹⁶ A propos de l'auteur de l'œuvre, le Prof. Alexander écrit : *"Le style de l'illumination est napolitain. Il y a des ressemblances avec la miniature dessinée flamande, dont l'influence provient peut-être d'Espagne indirectement. Les miniatures sont d'une qualité inégalable et sûrement viennent d'un grand artiste (les feuilles 13, où est l'emblème, 85 et 135) et de son atelier. La main du principal artiste peut être reconnue à travers le manuel de L'Ordre de Sainte Marta... Nos artistes ont peint sur la feuille 25, à l'entrée du texte, Giovanna 1^{ère} d'Aragon et Pascasio Diazgarlo, le comte d'Alif. Aucun n'est daté malheureusement, mais Filanger pense que cela ne doit pas être plus tardif que le mariage du roi Ferdinand I en 1477. On ne peut pas dire avec certitude qui en est l'auteur, mais par le style l'on peut parler de Matteo Felice"*.

¹⁷ Dans la description qu'il fait du codex, le Prof. Alexander souligne qu'il est vrai que la couverture en cuir du manuscrit porte l'emblème des Comtes Di Capua, mais cet emblème est du XVIII^e siècle, alors que le manuscrit en soi a été recousu et modifié ultérieurement et à plusieurs reprises.

a. Il est composé de deux éléments essentiels clairement lisibles : à droite, un aigle bicéphale surmonté de couronnes royales et de l'étoile à six branches ; à gauche, un lion avec l'épée surmonté du lys des Anjou.

b. Aussi bien l'aigle que le lion sont composés verticalement et l'aigle, dans ce cas, a des ailes plutôt repliées,¹⁸ ce qui veut dire qu'il diffère quelque peu en forme par rapport à l'aigle du grand sceau de Scanderbeg, avec les ailes déployées en large.

c. Tenant compte de la signification profonde des emblèmes, des règles claires et strictes en héraldique et en symbolique, nous remarquons que nous n'avons pas à faire ici à un simple décor du « Livre des Prières ». Il s'agit nettement d'un emblème sacré, et concrètement de l'emblème des Kastrioti, ce qui est prouvé également par huit anges protecteurs, sans ailes mais avec une croix au cou, dont deux portent l'emblème même et reposent sur les cornes d'abondance. Voici la description de l'emblème faite par le Prof. Alexander : « *A la page 13 se trouve l'emblème : sur la gauche, présenté en pâle, se trouve un aigle bicéphale surmonté de couronnes sombres et au-dessus une étoile argentée à six branches sur fond azur ; sur le côté droit, il y a un lion couleur d'or debout, portant une épée en argent et accompagné d'un lys au-dessus. C'est l'emblème des Castriotti qui représente l'Albanie... Après la mort de Georges, en 1468, Andronica Comnena et son fils ont été appelés à Naples par le roi Ferrante. « Les Prières » par la suite passèrent à l'usage des franciscains (en témoignent le calendrier et e. g. feuille 142), tandis que les noms des différents maîtres des prières ont été délayés à l'ancre blanche, laissant des traces d'espaces* »¹⁹.

d. De toute la présentation faite à cet emblème par le Prof. J.J.G. Alexander, fondé sur les travaux de De Marinis, il ressort que le « Livre des Prières » n'a pas été offert en cadeau à la famille des Kastrioti par les deux grandes familles napolitaine Di Capua et Altavilla, comme il a été supposé et écrit jusqu'à présent dans les médias et les études albanaises, mais que « *Vers l'année 1544, ou peut-être un peu avant, le manuscrit a été possédé par la famille des comtes Capua et Altavilla* »²⁰.

¹⁸ K. Frashëri, *op. cit.* p. 210.

¹⁹ J.J.G. Alexander and A.C. De La Mare, *op. cit.*, p. 88-89.

²⁰ Idem.

En témoignent les notes dans les pages 203-214, qui constituent, en fait, la partie annexe du manuscrit original. Les dates de naissance des descendants de ces deux illustres familles napolitaines, qui ont noué de nombreux liens de mariage avec des descendants des Kastrioti, sont accompagnées dans ce supplément par divers emblèmes des familles nobles napolitaines, à savoir des Capua, des Altavilla, des Orsini, de Margarita Ruffo, la princesse de Sila ou la femme de D.J. Fabrizio di Capua etc.

e. Indépendamment du fait que les chercheurs britanniques aient exprimé l'avis selon lequel le manuscrit du « Livre des Prières » a dû être un bien possédé par Scanderbeg ou son fils Gjin, ils ne datent pas moins ce manuscrit vers l'an 1480. Or, le Prof. Frashëri estime que le manuscrit doit être plus ancien, le situant aux années 1466-1467, lorsque Scanderbeg était allé en visite à Naples. Mais il y a aussi la thèse de Gjin Varfi à ce propos, lequel, se fondant sur l'analyse du chercheur Mallaj, souligne que l'emblème « a été façonné pour être remis à Scanderbeg par Alphonse V d'Aragon et de Naples » et que « L'année de fabrication et de remise de ce livre doit être liée à l'an 1451 »²¹ lorsque, à Gaeta, fut signé le traité bilatéral entre les représentants de Georges Kastrioti et du roi Alphonse d'Aragon, de Sicile et de Naples.

Pour ce qui est de la représentation concrète des symboles de l'emblème, l'aigle bicéphale avec l'étoile à six branches et le lion, les commentaires abondent sous la plume des auteurs albanais et étrangers, mais il importe d'attirer l'attention sur les données intéressantes du Prof. Dhimitri Pilika, lequel considère ces symboles de provenance et de traditions anciennes albanaises²². Ces symboles, selon lui, expriment aussi la souveraineté et l'histoire glorieuse de la nation albanaise depuis l'antiquité, avec Pyrrhus d'Épire et Alexandre le Grand de la Macédoine. Et c'est justement à travers ces symboles, dans leur unité absolue, que trouve son incarnation la thèse des étroites alliances politiques, militaires et économiques des familles aristocrates albanaises, notamment "les efforts de Scanderbeg pour se présenter comme un héritier légitime des domaines des Topiaj et des Balshaj", en ajoutant, à cette fin, comme il est dit dans l'historiographie albanaise, "à l'emblème

²¹ G. Varfi, *op. cit.*, p. 32.

²² Dh. Pilika, *Pellazgët, origjina jonë e mohuar*, Ed. Encyclopédiques, Tiranë, 2005, p. 63-95, 236.



Fig. 3.
Page A



Fig. 4
Page B

de [sa] famille même les symboles de ces deux autres familles : le lion et l'étoile".²³

Nous allons examiner à présent les deux emblèmes du "Livre de Pétrarque", malheureusement endommagés par le temps, ou par l'hérésie culturelle. Nous n'y constatons que la présence du même lion (comme dans le "Livre des Prières"), dans la même position, l'épée à la main et surmonté du lys des Anjou. Mais ce lion annonce déjà, en face de lui, l'ancienne présence de l'aigle bicéphale des Kastrioti, devenu historiquement « victime », dirions-nous, de façon intentionnelle.

Comme l'on peut remarquer, il y a ici deux emblèmes sur deux pages différentes du codex, qui ouvrent, en réalité, deux livres à part de Pétrarque rassemblés en un seul : le livre "Trionfi", d'une part (représenté par l'emblème de la page A), et le livre "Canzoniere", morceaux choisis, d'autre part (représenté par l'emblème de la page B). En d'autres termes, l'œuvre est, en quelque sorte, une anthologie, qui a été sribée expressément pour celui qui prendrait en main le manuscrit,

²³ Académie des Sciences d'Albanie, *Histori e popullit shqiptar*, I^{er} tome, Tiranë, 2002, p.333.

en y présentant l'emblème de sa famille²⁴.

C'est seulement en 1972 que le Prof. Calkins, partant du rapprochement de ces deux emblèmes avec l'emblème du "Livre des Prières", a lancé la thèse selon laquelle ce codex a dû appartenir au chef de l'État de l'Arbër, Scanderbeg, ou à son fils, Gjjon, bien qu'il eût fait la description de ce codex dès 1968.

La page B est plus lisible à l'œil à l'endroit endommagé, où a dû figurer l'aigle sur le côté gauche, car non seulement il y a le fond triangulaire de couleur azur, mais l'on y distingue aussi les pointes des trois branches de l'étoile de David. Cette partie-là, très significative et très probante, devient ainsi *"le sommet de l'iceberg qui recèle en soi l'aigle bicéphale des Kastrioti"*²⁵ dont on distingue clairement les traces noires. Sur la page A également, au même endroit du champ triangulaire de l'étoile, il y a des traces d'azur. Il ne fait donc aucun doute que l'étoile jaune à six branches reposait sur un fond d'azur, tout comme le lys angevin en face de lui.

Que pouvons-nous dire de ce symbole du lion, étant donné qu'il est prédominant sur ces emblèmes, et quelles données concrètes nous fournit l'héraldique albanaise relative à tous les éléments des emblèmes du Livre de Pétrarque ?

Primo, selon les règles de l'héraldique, le lion dressé sur ses pieds, l'épée à la main droite,

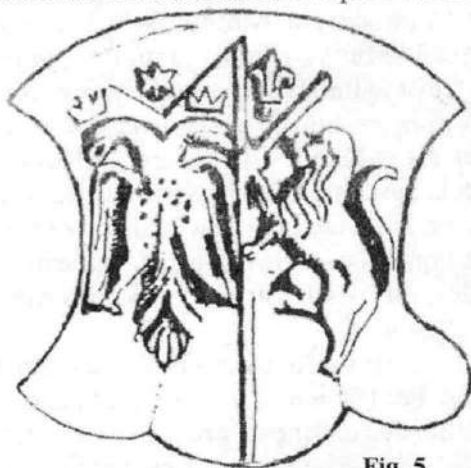


Fig. 5

²⁴ A Manchester, concrètement dans le musée Fitzwilliam, se trouve la majeure partie des publications de Pétrarque, 80 sur 150, sous forme de codex, toutes réalisées durant le XV^e siècle, créant ainsi un véritable "boom" dans la diffusion de l'œuvre du poète en chef italien F. Pétrarque. Les belles illustrations de ses codex ne sont plus dans le style médiéval, car l'écriture, les initiales, le décor, les emblèmes et tout autre chose représentent un style nouveau de la Renaissance.

²⁵ F. Andrea et D. Muka, *Një kryevepër e Petrarkës në bibliotekën kastriotase*, "Koha Jonë", le 21 janvier 2007.

et surmonté du lys des Anjou, se rencontre uniquement dans l'héraldique albanaise, notamment chez les Muzaka, les Topiaj et les Kastrioti²⁶. Certes, le lion est omniprésent dans les armoiries européennes, et ses positions sont parmi les plus diverses, avec ou sans épée, mais partout, il a sa propre position et composition, donc sa propre signification.

Secundo, dans l'héraldique albanaise, le symbole du lion, l'épée à la main, se rencontre pour la première fois dans les armoiries des Muzaka, qui ont été attribuées au despote André Muzaka II par l'Empereur de Constantinople, Jean V Paléologue²⁷.

L'emblème des Muzaka

Tertio, le même emblème des Kastrioti, avec tous ses composants, se fait signaler deux autres fois encore, et cela plusieurs années après la mort du Héros albanais et loin du sol national, à savoir sur le monument que Isabelle Kastrioti dressa à son époux Guido Ferramosco, à Montecassino, et sur la tombe d'un descendant de Scanderbeg en ligne féminine, Giuseppe Felice Kastrioti, à Lecce de Pouille (Italie)²⁸. La description détaillée que fait le Dr. Zeqo à ces armoiries, nous permet de voir une parfaite concordance entre celles-ci et les emblèmes du "Livre de Pétrarque" et du "Livre des Prières", et cela aussi bien dans les couleurs, que dans les composants. A notre avis, il ne s'agit aucunement de diverses variantes des emblèmes des Kastrioti, comme il en a été dit jusqu'à présent. Il s'agit en réalité d'un seul blason, de celui des Kastrioti, et la postérité ne fait que soutenir et étayer une telle thèse.

Pourquoi cet emblème ? En tant que chef du nouvel Etat de l'Arbër (*Dominus Albaniae*), Scanderbeg a voulu symboliser par là les alliances internes entre les familles nobles albanaises, et l'objectif même de Scanderbeg pour "*annexer*" ou unir les différentes seigneuries de

²⁶ Gj. Varfi, *op. cit.*, p. 101,103,105.

²⁷ *Ibid.* p.50. Le chercheur J. Brahaj, estime qu'un tel emblème, sur la base d'une information récente (emblème découvert sur la façade d'un bâtiment dans la région de Naples) a dû être utilisé également par la famille noble albanaise des Atriballa-Kastrioti.

²⁸ M.Zeqo, *Dydimensionaliteti i Skënderbeut, rilindas evropian*, le journal "Ballkan", le 8 décembre 2006.

l'Albanie moyenâgeuse du XV^e siècle a été bien argumenté par Noli²⁹. Gjón Muzaka, dans ses « Mémoires » en fait également mention³⁰.

Récemment, dans les médias albanais, il a été question d'une découverte à Galatina d'Italie d'un emblème des Kastrioti comportant l'aigle bicéphale, deux lions et la croix de Jérusalem, que l'on attribue à Gjón Kastrioti le jeune³¹. Il serait donc d'un grand intérêt pour l'héraldique albanaise de comparer tous ces emblèmes, où bien des fois, l'aigle noir bicéphale est accompagné du lion jaune dressé sur ses pieds³².

Pour ce qui est du "Livre de Scanderbeg", reconnu aussi comme le "Livre des merveilles" ou le « Livre du génie », catalogué dans le fonds de la

Bibliothèque de Weimar, nous pouvons dire qu'il s'agit d'une encyclopédie rare pour l'époque,

contenant 325 pages réalisées sur parchemin. Mais elle n'a aucun signe distinctif la rattachant aux Kastrioti. Dans la présentation qui a été faite à



Fig. 6

²⁹ F. Noli, *op.cit.*, p.100-103.

³⁰ Gj. Muzaka, *op.cit.* p.50

³¹ Selon les affirmations d'A. Castriota Scanderbeg appuyé sur les notes de P. Cavoti, conservées dans la bibliothèque de la ville de Galatina.

³² Gj. Varfi, *op. cit.*, p.39, 42, 52, 89, 101, 105.

ce livre *Au magazine pittoresque* de 1833, de même que par les données qu'a fournies l'historien Cantu, et citées par le Prof. Kastrati, il a été mis en évidence que "*le manuscrit ... a été offert en cadeau à Georges Kastrioti, roi d'Albanie, par Ferdinand d'Aragon*"³³. Or, le Dr. Zeqo estime à juste titre que le livre ne pouvait être une propriété de Ferdinand le Catholique, proclamé roi seulement en 1468, peu avant la mort de Scanderbeg. Il a dû, au contraire, appartenir à son père, Alphonse d'Aragon, lequel l'a offert à Scanderbeg en 1456, lorsque celui-ci était allé à Naples³⁴.

Tenant compte du contenu de l'œuvre, où sont inclus les plus grands acquis de l'époque, surtout dans le domaine de l'art militaire, avec les moyens et les armes les plus sophistiqués (bombardes, catapultes, premiers fusils etc.), la thèse du Dr. Zeqo paraît plus fondée du fait même que cet ouvrage avait, avant tout, un caractère utilitaire, pour servir à un chef militaire du rang de Scanderbeg, afin de connaître de près la stratégie et les tactiques modernes du combat, tout comme le "*Livre des Prières*", qui avait, lui aussi, un caractère utilitaire accentué, pour les offices religieux à Krujë et ailleurs.

2. Origine et époque de réalisation de ces livres

Les professeurs albanais Pollo et Puto ont mis en évidence, sur la base des données de l'historien vénitien Donado da Lezze, du XV^e siècle, que les relations de Scanderbeg avec Alphonse V de Naples, pour les préparatifs de son retour historique à Krujë, dataient de longue date, depuis 1440.³⁵ Cette période est très significative en ce qui concerne le début des relations très étroites de Scanderbeg avec Kont Urani, le commandant légendaire de Krujë, qui a servi initialement dans l'armée du roi Alphonse, où il avait même acquis le titre de comte. Une alliance puissante d'Alphonse avec Scanderbeg a été scellée, comme on le sait déjà, par le traité de Gaeta, en mars 1451, juste un mois après l'arrivée au pouvoir du sultan Mehmet, considéré comme très brutal et décidé dans ses desseins. D'ailleurs, même Constantinople passerait très vite sous sa domination.

³³ *Le magazine pittoresque*, Paris, 1833.

³⁴ M. Zeqo, *Libri i Skënderbeut në Vajmar*, Korrieri, 23 korrik 2005.

³⁵ S. Pollo et A. Puto, *Histoire d'Albanie, dès origines à nos jours*, Ed. Horvath, Paris 1974, p. 82.

Alphonse V, souverain illustre, pour lequel l'érudit albanais Fan Noli n'a pas épargné ses louanges, et qui s'était lié avec Scanderbeg par une puissante amitié, est reconnu aussi comme un grand ami du livre, il a été même surnommé "Le généreux", étant donné qu'il protégeait les gens des lettres, de l'art et de la science, très nombreux dans sa cour. Il aimait surtout, souligne Francione, les ouvrages d'histoire, et l'on dit qu'il aurait mieux préféré perdre toute autre chose, mais jamais un livre.³⁶ Cet illustre souverain a passé des contrats avec l'illustrateur renommé du « Livre de Pétrarque » Antonio del Cherico, chez qui il commandait des manuscrits enluminés d'auteurs célèbres. En témoignent un certain nombre de documents bancaires, présentant les liens de certains illustrateurs renommés du milieu du XV^e siècle avec leurs clients. Dans l'un de ces documents, il est question justement d'un tel accord entre Alphonse V et Cherico, datant de 1454 – 1455. C'est un document qui atteste un paiement effectué pour trois volumes de Tite Live,³⁷ mais le fait assez probant en ce qui concerne les livres de Pétrarque également, illustrés par ce même Cherico.

D'un point de vue général, les chercheurs américains du "Livre de Pétrarque" datent ce manuscrit vers les années 1465 – 1470, donc avant 1480, date que les chercheurs britanniques attribuent au "Livre des Prières". Comme nous l'avons déjà remarqué, ce dernier manuscrit aurait été offert à Georges Kastrioti en 1451, à l'occasion du Traité de Gaeta. A notre avis, il est fort probable que même le "Livre de Pétrarque" ait été offert par Alphonse V au Héros albanais, lors de l'un de ses allers-retours fréquents durant les années 1454 – 1466, période pendant laquelle Cherico excella dans son travail d'illustrateur, méritant le titre du "miniaturiste".³⁸ Deux autres arguments significatifs qui peuvent

³⁶ G. Pallota, Scanderbeg, *op. cit.* par G. Francione, *Skënderbeu një hero modern*, Ed. "Naim Frashëri", 2006, p. 95.

³⁷ F. Ames-Lewis, *The Earliest Documented Manuscript Decoration by Francesco d'Antonio del Cherico*.

³⁸ Un autre livre de Pétrarque "Le triomphe de la vie", portant le n° MS438, p. 2v – 3r, illustré par Cherico et datant des années 1450 – 1460, se trouve à Yale University Beinecke Rare Book and Manuscript Library, où l'emblème entouré de couronnes et d'un décor très joli est oblitéré entièrement, en laissant une tache blanche, alors que le codex de Pétrarque "Trionfi" MS. Montagu e. l. n° 25403, qui se trouve à Bodleian Library U of Oxford est daté, lui aussi, du XV^e siècle par un emblème particulier. Tous ces livres de Pétrarque témoignent du fait qu'ils ont été commandés par leurs acheteurs surtout dans les années 1450 – 1470.

étayer notre thèse selon laquelle le "Livre de Pétrarque" a dû être offert à Scanderbeg par Alphonse V durant cette période :

- le même Cherico du "Livre de Pétrarque" avec les deux emblèmes des Kastrioti, apparaît aussi comme illustrateur du manuscrit "La vie de Charlemagne", livre qui a été donné en cadeau au roi Louis XI en 1461, et qui comporte dès la première page l'emblème du roi français ;

- les illustrations de Cherico contiennent des éléments décoratifs et un grand nombre d'emblèmes entourés de couronnes, ce qui les rapprochent beaucoup, quant au style et aux couleurs, aux travaux d'Eusebius (Eusebius Pamphili), des manuscrits qui constituent le fond de la bibliothèque de Mattia Corvinus, fils du grand Hunyad et ami et collaborateur de Scanderbeg dans leur lutte commune contre les Ottomans. Le Prof. Berkovitz, de l'Académie des Sciences hongroise a argumenté que ce fonds de Corvinus appartient justement aux années 1460 – 1470³⁹.

En conclusion, il n'y a aucune raison de ne pas accepter que les deux manuscrits, "Le Livre des Prières" et le "Livre de Pétrarque", qui conservent les emblèmes des Kastrioti, n'aient été pas offerts au chef de l'État albanais de son vivant. Et, l'on peut ajouter que le Héros albanais ou ses proches, ou même ses collaborateurs étroits, tel que l'archevêque Pal Engjëlli (Paulus Angelus), pourrait être parmi ceux qui ont commandé ces manuscrits chez les artistes florentins.

3. La figure de Scanderbeg - homme d'Etat, intellectuel, érudit, clairvoyant et humaniste

Les trois livres que nous venons d'analyser, constituent en outre un témoignage parfait sur l'existence d'une bibliothèque des Kastrioti, peut-être parmi les plus riches dans les Balkans et digne d'un souverain de renom,⁴⁰ qui allait de pair avec une chancellerie puissante une administration militaire toute aussi puissante et une diplomatie habile. Il s'ensuit que le portrait de Scanderbeg, "ami de la vertu", comme il s'est défini lui-même dans l'une de ses lettres adressées au Prince de Tarante, nous apparaît clairement comme celui d'un intellectuel d'élite, érudit et

³⁹ I. Berkovits, *Illuminated Manuscripts from the library of Matthias Corvinus*.

⁴⁰ La bibliothèque de Louis XI comptait à la même période quelque 800 manuscrits, devenus par la suite le noyau de la Bibliothèque Nationale de France.

humaniste, bon connaisseur de langues, ayant une vaste culture et des connaissances profondes sur l'histoire ancienne, et avant tout, sur l'histoire de sa propre nation.

Dans sa fonction de chef d'Etat, souligne le Prof. Frashëri, Scanderbeg était assisté par un Conseil et, dans les premières années, il agissait au nom de la Besëlidhja (la Ligue fidèle) mais, par la suite, après sa dissolution, il créa un nouveau conseil, avec des membres laïcs et ecclésiastiques, tels que Georges Arianiti, Comte Urani, Vladan Gjurica, Hamza Kastrioti, Zakaria Gropa, Georges Balsha, Pal Engjëlli, Dhimitër Frengu, Georges Pellini,⁴¹ parmi tant d'autres. De même, de par sa position de souverain, de Dominus Albaniae, il émettait des décrets, imposait des taxes, commandait l'armée, nommait des ambassadeurs et nouait des accords politiques avec d'autres souverains. Parallèlement au Conseil administratif, agissait le Conseil de guerre, composé de chefs militaires vaillants, compagnons d'armes de Scanderbeg ayant excellé avec lui dans le domaine de l'art militaire.

Bien des auteurs ne manquent pas de décrire la chancellerie que Scanderbeg a héritée de son père, Gjon Kastrioti. Mais le nouveau chef de l'État de l'Arbër a rendu son activité beaucoup plus intense et vaste, tant sur le plan national, qu'international. En témoignent ses orateurs et ses ambassadeurs nombreux, devenus des personnalités reconnues de l'époque. Citons entre autres Gjergj Pellini, Pal Gazuli, Pal Engjëlli et Gjon Gazuli. Pour sceller ses actes officiels, diplomatiques et financiers, Scanderbeg utilisait deux sceaux, différents en dimension et composition. Le grand sceau porte l'aigle bicéphale et l'étoile à huit branches, ainsi que les initiales D (Dominus) et Al (Albaniae), tout comme le drapeau rouge avec l'aigle bicéphale noir et l'étoile biblique dont parlent Barleti et Muzaka.⁴²

Dans notre étude, nous nous sommes employés à démontrer que le Héros albanais a visé loin, quand il a utilisé l'emblème de sa famille des Kastrioti en honneur des alliances, soit intérieures, soit extérieures, et cela, en ajoutant au symbole de l'aigle bicéphale le symbole du lion et du lys des Anjou.

⁴¹ K. Frashëri, *op. cit.*, p. 191.

⁴² De même, dans le poème de Longfellow *Scanderbeg*, traduit par Fan Noli, il est dit : "*Flamur i Skënderit n'erë/Shkabë e zezë me dy krerë*", F. Noli, « Œuvres 3 », p. 34.

En ce qui concerne le portrait de Scanderbeg, Montaigne, ce grand philosophe français du XVI^e siècle, n'a pas hésité à le considérer comme un champion de la tolérance, ouvrant justement son œuvre majeure "Essais" par un épisode significatif de la vie du Héros albanais, reconnu pour son âme noble, généreuse et tolérante. En ce sens, Barleti n'a point épargné sa plume, il a, au contraire, divinisé son portrait sur tous les aspects, et cela de façon bien intentionnelle, pour qu'il devienne un symbole de la nation albanaise. Contrairement à lui, Gjon Muzaka et Dhimitër Frëngu se montrent beaucoup plus réservés, tout comme Fan Noli, des siècles plus tard, qui nous a donné finalement son portrait très réaliste, très humain et progressiste.

Ymer Jaka, quant à lui, cite Lamartine et Zanović pour un portrait embelli de Scanderbeg : chez Zanović, Scanderbeg passe tout son temps dans des batailles, ou alors en lisant, et son livre préféré serait l'œuvre de Jules César "Les Commentaires".⁴³ Chez Lamartine, Scanderbeg, en plus de sa beauté physique et spirituelle, décrite en détails, et les six langues qu'il connaissait, se mettait à écrire "*des vers et chantait des chants accompagnés par la lyre des Epirotes dans toutes ces langues*".⁴⁴ En effet, comme il en ressort chez Noli, le portrait de Scanderbeg sous la plume du romantique Lamartine rejoint celui de l'historien Fallmerayer⁴⁵, et il va même plus loin lorsqu'il parle du temps libre de Scanderbeg, qui s'occupait aussi de lectures historiques ou lyriques. Un témoignage indirect en faveur d'une telle idée séduisante est le "Livre de Pétrarque" même, dont nous venons de parler.

Nous voulons terminer notre exposé par ces mots du Prof. Frashëri, qui souligne : "*le temps où Scanderbeg est considéré seulement comme un commandant de la lutte de libération, un stratège illustre de l'art militaire et un excellent maître de la victoire dans les batailles, doit prendre fin. D'autres aspects de son activité comme chef de l'État albanais, comme administrateur, législateur et diplomate, bref comme homme d'Etat, sont indispensables pour compléter l'ensemble de sa personnalité historique. De même, il est tout aussi indispensable de traiter son portrait humain et vital*".

Nous espérons que les trois livres de Scanderbeg que nous venons d'exposer, complètent tant soit peu son portrait vital et humain.

⁴³ Y. Jaka, *Skënderbeu në historiografinë frënge*, Prishtinë, 2001, p.133.

⁴⁴ *Ibid.* p. 266.

⁴⁵ F. Noli, *op. cit.*, p. 70-71..

Asti PAPA**AMI BOUE ET SA CONTRIBUTION DANS LES ETUDES SUR
L'ALBANIE ET LES ALBANAIS**

Ami Boué est considéré comme un des premiers chercheurs qui ont consacré une partie de leur œuvre à la connaissance de l'Albanie et des Albanais et que l'on appelle, à juste titre, « albanologues ». Mais il n'a pas seulement le mérite d'être l'un des pionniers de l'« albanologie ». Il se différencie des autres savants éminents, plus anciens que lui, comme le professeur suédois Hans Thunmann (1746-1778), ou même plus tardifs du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle, comme les allemands Franz Bopp (1791-1897) et Gustav Meyer (1850-1900), qui de formation étaient linguistes ou historiens et ont écrit sur l'Albanie et les Albanais sur la base des connaissances acquises par les contacts, souvent indirects, avec le milieu albanais. Au contraire Ami Boué a écrit essentiellement sur des sujets qu'il avait connus et étudiés « de visu » dans les territoires albanais et parmi les Albanais. Or, même sur ce plan, il se distinguait des autres « albanologues », y compris les plus anciens, comme François de Pouqueville (1770-1838) ou William Leake (1777-1860), qui avaient connu le milieu albanais pendant la première moitié du XIX^e siècle, lorsque ceux-ci assumaient la fonction de représentants politiques de leurs pays auprès d'Ali Pacha de Tepelena, à Ioannina. Ami Boué se distinguait aussi de Johannes Georg Von Hahn (1811-1869), de formation juridique, qui était venu dans les régions albanaises lui aussi en tant que représentant politique, mais de l'Autriche, et de qui on a hérité l'une des œuvres les plus connues de l'époque sur la langue, l'histoire et la culture populaire albanaise.

Étant un savant naturaliste et un explorateur, toutes ses observations, Ami Boué les soumettait à une méthodique strictement scientifique. Par conséquent, son œuvre présente une importance capitale du point de vue documentaire. D'autre part, Ami Boué non seulement a analysé minutieusement et avec rigueur scientifique tout ce qu'il avait observé et compris dans ses voyages en territoire albanais et en se trouvant parmi les Albanais, mais il a généralisé ultérieurement son analyse en formulant des synthèses. Par conséquent son œuvre, ses synthèses ont gardé pour longtemps leur importance scientifique.

Mais qui était Ami Boué et quelle est sa contribution à l'étude de l'Albanie et des Albanais ?

Ami Boué était l'une des figures les plus brillantes des sciences naturelles, spécialement des sciences de la Terre, du XIX^e siècle, membre de l'Académie Royale Impériale des Sciences de Vienne ; membre de l'Académie Impériale Léopoldine Caroline des Scrutateurs de la Nature ; membre-fondateur et premier président de la Société Géologique de France (1830) ; membre-fondateur de la Société Géographique de Paris (1821) et de la Société Anthropologique de Vienne (1870) ; membre ordinaire de dix autres sociétés savantes en France, Autriche, Suisse etc., ainsi que membre honoraire de 15 sociétés savantes en Europe et aux États-Unis de l'Amérique. Pendant sa longue activité il a écrit et publié environ 400 articles et œuvres majeures scientifiques, ainsi que 12 variés cartes [22]. Parmi ces cartes il faut mentionner spécialement la première Carte Géologique du Globe Terrestre, dressé par Ami Boué et publié en 1843 à Vienne [19, p.530].

Cette « carte de visite » nous permet déjà de qualifier Ami Boué comme un homme universel, comme un témoin idéal de son temps pour l'histoire des sciences de la nature, comme le modèle d'un savant international du XIX^e siècle [25], comme un esprit vaste, souple, équilibré, non rigide et non doctrinaire.

Ami (Amédée) Boué est né à Hambourg, en 1794, au sein d'une famille de grands négociants et armateurs, issue de protestants français, de huguenots de Guyenne, ayant fui Bordeaux et étant chassés de France par la Révocation de l'Édit de Nantes vers la fin du XVII^e siècle, en 1684. Après un premier séjour à Amsterdam et Copenhague, la famille s'établit à Hambourg en 1705, où naquit le grand-père d'Ami Boué. Par la suite les divers rameaux de cette grande famille négociante s'établirent dans diverses villes d'Europe. Ainsi Ami Boué avait de la parenté à Genève, Paris, Bordeaux, Belfort, La Rochelle, Kiel, Berlin, Londres, Amsterdam et même en Amérique du Sud, à Caracas, au Venezuela. Resté tôt orphelin il fut destiné au commerce, suivant la tradition de la famille. On l'envoya faire ses études dans ce but en Suisse, à Berne puis à Genève. Ces études s'achevèrent par son baccalauréat à Paris, où il a été attiré, car la capitale de l'Empire Français de Napoléon était devenue « de facto » la capitale de l'Europe Continentale de l'Ouest.

Après la chute de Napoléon, Ami Boué en novembre 1814, décida de partir pour l'Écosse, à l'Université d'Édimbourg, où il étudia

les sciences naturelles et la médecine, en poursuivant les cours d'anatomie humaine, médecine pratique, chimie, physique, géologie et botanique. En trois ans, en 1817, il passa les examens en latin et obtint son diplôme de docteur en médecine. Mai surtout il accumula les matériaux pour une description géologique de l'Écosse, qui sera publiée plus tard, en 1820, à Paris.

Ami Boué acheva ses études à Paris, où il a vécu environ vingt ans, de 1817 à 1835, ainsi que à Genève, Hambourg, Berlin et Vienne. Entre temps il devient le disciple ou l'ami et l'interlocuteur des plus grands savants naturalistes français tels que Saint Hilaire, Gay Lussac, D'Orbigny, Brongniart [22, p.21] ; il devient un visiteur assidu de leurs laboratoires et reste sans cesse en contact avec les découvertes plus récentes des sciences naturelles. Sa fortune personnelle héritée lui a donné la possibilité d'être totalement indépendant du point de vue économique ; il en profita de sa situation pour voyager et connaître la nature dans les différents pays de l'Europe Occidentale. Ces voyages lui offrirent aussi la possibilité de connaître et de se lier d'amitié avec des savants naturalistes, parmi les plus célèbres de l'époque, comme A. Von Humboldt, Ch. Lyell, F. Mohs. En même temps il entreprit deux voyages en Transylvanie (1824) et dans les Carpates (1829).

Ainsi, l'on peut dire qu'Ami Boué fait partie de la pléiade de naturalistes, surtout des géologues-voyageurs, qui partirent découvrir le monde dans la première moitié du XIX^e siècle.

Dès le début de son activité scientifique Ami Boué se montra en tant que savant authentique avec une culture polyédrique. Il représenta dignement la communauté scientifique française dans le grand débat qui se déroulait pendant cette époque, vers 1830, sur les sciences naturelles et qui aboutit avec le rejet de la théorie fixiste et catastrophiste de Georges Cuvier. En nom de cette communauté Ami Boué, en s'appuyant sur les données de l'évolution géologique de la Terre, déclarait que « *Les déluges universels, qui se seraient produits à plusieurs époques ... sont démentis par les faits les plus patents* » [20, p.104].

Ami Boué avait une vision très avancée pour son époque sur la mission que doit accomplir la science et sur les conditions de son développement. Pour défendre son point de vue il fit preuve d'une franchise, on peut dire brutale, celle d'un homme totalement libre, sans charges ni prébendes. Ainsi, en 1830, il n'hésita pas à le dire fortement au roi Louis-Philippe, en lui présentant la toute jeune Société

Géologique de France, que « *Le besoin de liberté aux sciences est condition de leur épanouissement* » [20, p.104].

En 1835 l'illustre naturaliste fut obligé de prendre une décision, qui influencerait toute sa vie, sur le lieu de son domicile et sa nationalité. Comme il le dit lui-même [17, p.126] « *Si je dusse demeurer à Paris il ne me restait d'autre alternative que de redevenir français, en vertu de ma qualité de descendant de réfugiés protestants français, comme étaient devenus français mes deux frères* ». Les incertitudes politiques de l'époque en France, le désir de maintenir sa fortune, son mariage en 1826 avec une Viennoise catholique, amenèrent Ami Boué, de tempérament républicain mais ami de l'ordre, à déménager de Paris. Il renonça à sa qualité de citoyen « de la ville libre et souveraine de Hambourg » pour s'installer définitivement, en 1835, à la capitale autrichienne, où il avait à « payer moins d'impôts que les étrangers » et où il vit jusqu'à sa mort en 1881.

Les voyages d'études d'Ami Boué en Péninsule Balkanique.

A partir de l'année 1835 Ami Boué réalisa trois voyages d'études dans la Péninsule Balkanique. Dans ce but il se prépara avec soin et méthodiquement, en étudiant les documents et les ouvrages écrits antérieurement par ses prédécesseurs sur les régions balkaniques. Il était un documentaliste prodigieux, d'une immense culture, bourreau de travail, toujours infatigable, doué par la nature d'une formidable mémoire qui lui facilita infiniment l'étude des langues. Ainsi le célèbre savant connaissait outre le grec antique et le latin, toutes les langues scientifiques d'alors, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le portugais et même il pouvait lire la littérature en russe. Cependant, arrivé à Vienne, avant de entreprendre ses voyages en « Turquie d'Europe », il se mit tout de suite à compléter ses connaissances linguistiques, en s'employant à se familiariser avec les langues balkaniques et orientales, qu'il ne parlait encore. Comme le mentionne lui-même, il commença à étudier le turc, ayant pour maître un moine arménien. Ainsi il avait fait assez de progrès dans le turc usuel pour la vie ordinaire et pour obtenir des renseignements locaux lors des ses voyages en Turquie. La connaissance du russe lui facilita beaucoup celle du serbe, qu'il apprit pour le parler. Il regrettait d'être moins familier de l'albanais. Mais malheureusement, il ne peut pas « *trouver de maître pour l'albanais et il fallut m'y reconnaître un peu au moyen des grammaires et dictionnaires incomplets* ». Ainsi dans les régions albanaises « *avec mon dictionnaire en main je pouvais me faire*

comprendre pour d'autres choses que les besoins d'un voyage » [17, p.31, p.129]. En outre les vicissitudes des voyages en ces régions et sa permanence près d'une famille albanaise pour se soigner lui offrirent la possibilité de faire assez de progrès dans l'albanais usuel.

Les trois voyages d'Ami Boué en « Turquie d'Europe », dont la durée cumulée dépasse 18 mois, se sont déroulés dans des conditions héroïques, à la merci de sauf-conduits incertains des potentats locaux. Il traversa des régions presque impraticables, parcourant à cheval ou même à pied les sentiers du rude relief balkanique en l'absence de bonnes routes. Il était obligé ainsi d'affronter les incertitudes politiques et les ravages des épidémies galopantes.

Pendant son premier voyage, en 1836, au printemps, Ami Boué, accompagné par deux autres membres de la Société Géologique de France, Auguste Viquesnel et Fournue de Montalembert, descendirent en bateau le Danube de Vienne à Belgrade. Après avoir traversé la Serbie, les explorateurs arrivèrent en Kosovë. Pendant le voyage de Novipazar à Peja (Ipek) Ami Boué nota que « *Le sultan venait d'interner en Asie Mineure bien nombre des habitants revêches des communes voisines* » [17, p.133]. Après l'arrêt à Peja, Ami Boué et ses compagnons montèrent au Mont Peklen, pour « *prendre une idée du Bassin du Drin albanais supérieur, avec le Sharr et le château de Prizren dans le fond* ». De Peja ils passèrent à Deçan, puis à Prishtina et de là tout droit à Kaçanik. Après le défilé ils arrivèrent à Shkup (Skoplje) et se dirigèrent vers le nord de la Grèce. A Salonique ses compagnons laissèrent Ami Boué poursuivre seul sa route longeant la région du Rhodope jusqu'au sud de Sofia. De là il regagna Belgrade par la route de Nis et ensuite partit pour Vienne, où il rédigea aussitôt ses observations [1].

Un an plus tard, en 1837, l'explorateur intrépide partit seul pour son deuxième voyage, qui dura six mois malgré la peste, qui infestait effroyablement la Péninsule Balkanique. De Belgrade il se dirigea vers l'Est pour atteindre la Mer Noire, après avoir traversé quatre fois la chaîne du Balkan. En évitant les foyers de la peste, à Sofia en particulier, il arriva à Burgas d'où partit pour Istanbul. Il commença son voyage de retour en traversant la Bulgarie, puis la Macédoine et les territoires albanais. Arrivé à Gjilan il poursuit le voyage par la vallée de Gračanica et Janevo, atteint Prishtina et de là il passa à Prizren. De Prizren il descendit la large vallée de Verbnica et de là il partit pour Luma et Kukës. En longeant la vallée du Drin jusqu'à Vau i Spasit il

monta au pays de Mirditë, où il atteignit la ligne de partage des eaux à Qafa e Malit et de là il passa à Puka. Ensuite il entreprit une grande descente, de nouveau vers la vallée du Drin, passa le fleuve en bac et arriva sur la Drinasa, que longea et guéa pour entrer à Shkodër. Ami Boué s'arrêta quelques jours à Shkodër et après s'être remis d'une forte indisposition par suite de la fatigue, entreprit le voyage de retour en Kosovë, fit l'ascension de la montagne à côté de Hasi, pour descendre ensuite dans la plaine à Gjakova et de là, il gagna Prizren et Prishtina [22].

Comme lui même le mentionne [17, p.148] pendant ce voyage de retour, il tomba gravement malade et fut obligé de s'arrêter quelque temps dans un village à l'est de Suhareka où il trouva abri chez une famille albanaise, qui montra envers lui une attention particulière et le soigna avec empressement. De cet épisode, à ce qu'il semble, date l'origine de cette attitude bienveillante, amicale et pleine de respect qu'Ami Boué montre pour les Albanais dans toutes ses publications.

En 1838 Ami Boué, accompagné d'Auguste Viquesnel entreprit son troisième voyage dans les provinces de la « Turquie d'Europe » de l'époque. Leur itinéraire concerna la seule partie occidentale de la Péninsule Balkanique [3] et passa par la Bosnie, la Serbie, l'Albanie, la Macédoine Occidentale et la Thessalie. En partant de Belgrade en avril 1838 ils arrivèrent à Novipazar. Puis ils accomplirent la traversée, alors nouvelle par les montagnes, en direction de Shkodra (Scutari). Le voyageur infatigable souligne que « *Nous ne pûmes faire cette traversée que grâce au sauf-conduit d'un Plak ou chef de village albanais* » (17, p.149). Ainsi ils passèrent par Peja à Rozhajë, escaladèrent la montagne et puis redescendirent à Plava, près de son lac bleu et à Gucia. Depuis Gucia ils franchirent le Col de Bjeshkët e Namuna (Prokletje) « *de plus de 7000 pieds d'élévation par la plus haute praticable route en Turquie d'Europe pour les chevaux* » [17, p.150]. En poursuivant leur itinéraire à travers la Malësia e Madhe, les explorateurs intrépides redescendirent dans la Gorge de Shala au moyen d'un escalier artificiel et fort incliné dans un couloir de rochers. Ne pouvant pas gagner Shkodër le long des rochers escarpés du Drin, ils furent obligés de retraverser une autre crête élevée et couverte de neige pour arriver à Boga. Depuis là ils passèrent à Shkreli, descendirent vers le bord du lac et entrèrent dans « *la grande ville de Shkodër, à jardins et énormes places vagues* ».

De Shkodër ils atteignirent Lezhë (Alessio) et ensuite voyagèrent vers Krujë, Tirana et Elbasan. D'Elbasan ils passèrent à Berat et

poursuivirent leur voyage vers le sud de l'Albanie. Ils arrivèrent au défilé de Gryka e Këlcyrës et remontant la Vjosa (Voiussa) ils passèrent à Permet d'où ils partirent pour Jannina (Ioannina). Là A. Viquesnel y prit la fièvre typhoïde et n'était pas en état de santé de poursuivre le voyage. Ainsi il n'accompagna pas Ami Boué dans ses itinéraires balkaniques ultérieurs et il publia à part ses observations [26, 27, 28, 29,30].

Ainsi Ami Boué, qui était un robuste quadragénaire avec une remarquable énergie physique et morale et de bonnes qualités relationnelles, fut obligé de poursuivre seul le voyage en Thessalie par les montagnes du Pinde. Après l'escalade de l'Olympe il prit le chemin du retour. Remontant la grande vallée entre le Pinde et les montagnes au nord de Kosturi il arriva à Bilishti et puis à Korça. Puis il se dirigea vers le grand monastère de Shën Naum et longeant le côté oriental du Lac d'Ochrida, il arriva à Ochrid et puis à Struga. De là il gagna Tetova (Kalkandel à l'époque), traversa le Sharr et arriva à Prizren et Peja, d'où poursuit la route pour Belgrade.

Le savant illustre employa l'année 1839 pour organiser et rédiger les résultats des observations faites pendant les voyages en « Turquie d'Europe ». Conscient du manque de connaissances du public européen sur cette région, il considéra opportun et intéressant de compléter ses observations par certaines de ses prédécesseurs, « *qui au fond n'étaient connues que de quelques savants en Europe* » [17, p.155].

Le matériel documentaire volumineux recueilli par Ami Boué pendant ses trois voyages, et qu'il avait dûment préparé pour la publication, consistait dans la description des itinéraires en 2 volumes, publié ensuite, en 1854 [10], d'une carte géographique et géologique de la Péninsule Balkanique, d'une carte ethnographique de la même région et surtout de son ouvrage majeur « La Turquie d'Europe », imprimé à ses frais à Paris en 1840. D'autre part, au cours de ses voyages en territoire balkanique, il avait recueilli une riche collection de roches, minéraux et plantes, qu'il céda au Musé des Sciences Naturelles et au Jardin des Plantes à Paris.

Et comme il voulait réaffirmer son attachement aux sciences naturelles, particulièrement à la géologie pour la quelle il affichait toujours son intérêt et sa prédilection, le grand naturaliste publia à part, toujours en 1840 [5] la partie géologique de son ouvrage majeur, accompagnée de la première carte géologique en couleurs de l'Europe de Sud-Est, à l'échelle de 1 : 2500000 approximativement.

Avec son ouvrage fondamental, comme lui-même le dit : « Je voulais remédier à ce manque de connaissance presque totale du public européen sur l'état véritable géographique et ethnographique de la Turquie d'Europe » [18, p.5], Ami Boué voulait aussi stimuler la curiosité du monde scientifique européen dans le but de mieux s'informer sur une région très proche, qu'il désignait comme « la porte sud-est de l'Europe ». En même temps le savant renommé avait l'intention d'encourager les autorités autrichiennes à relier l'Empire d'Autriche-Hongrie à la Turquie par des chemins de fer, dont il avait dessinés les traces dans des cartes préparées par lui-même.

Cet ouvrage majeur d'Ami Boué, en quatre volumes [4/I;4/II;4/III;4/IV] qui comptent plus de 2200 pages, était une gigantesque fresque des pays balkaniques jusqu'alors mal connus, dont il retrace tous les aspects, politiques, économiques et naturels. Qui plus est, toutes les questions qu'il touche dans cet ouvrage sont traitées sur la base des observations pertinentes et des acquis personnels, qui constituait une nouveauté pour l'ensemble des pays qu'il traversa. Comme il le dit « *si avant moi les voyageurs n'avaient puisé leurs renseignements à Constantinople, Salonique, en Thessalie et surtout en Épire, d'après Pouqueville, je parcourus tout l'intérieur de la Péninsule Illyrienne, visitai ses principales chaînes de montagne et chacune des ses provinces* » [18, p.5].

Justement cette particularité constitue l'originalité du savant polyédrique. Par conséquent son œuvre fondamentale restera pendant de nombreuses années une source unique et la plus représentative pour tous les hommes de culture, pour les naturalistes et les historiens, ainsi que pour les politiciens et les diplomates qui s'intéressent aux problèmes du Sud-Est européen.

L'Albanie dans les ouvrages d'Ami Boué

Dans les quatre volumes de « La Turquie d'Europe » ainsi que dans d'autres œuvres ultérieures d'Ami Boué, parallèlement aux descriptions et remarques sur les autres territoires balkaniques, sont exposées une multitude des plus anciennes données scientifiques concernant l'Albanie et les Albanais.

Ami Boué a montré une attention particulière concernant les observations sur la nature de l'Albanie, notamment sur la géographie et la géologie, ainsi que sur la végétation et la faune des territoires albanais. Et il en a parlé bien avant [24] que d'autres savants touchent les mêmes problèmes dans d'autres pays balkaniques.

En remarquant sa contribution à la connaissance de la géographie de l'Albanie il faut souligner qu'il l'a divisé en trois zones ou parties : Haute Albanie jusqu'à Elbasan ; Albanie Moyenne, jusqu'aux montagnes de Tomori et Skrapar ; Basse Albanie ou Épire, jusqu'en Acarnanie. Il a donné une description succincte des traits morphologiques et de l'hydrographie de chacune des trois zones.

En ce qui concerne l'hydrologie il mentionne non seulement les rivières principales de l'Albanie, du Drin au nord jusqu'à la Vjosa (Voïussa) au sud, mais ainsi maintes rivières plus petites, en soulignant qu'en général « *la plus grande partie de ces rivières sont peu considérables, leur cours est si court et leurs pentes sont si fortes, qu'en été un grand nombre n'ont presque pas d'eau* » [4/I, p.51]. D'autre part, il indique que la Buna (Boiana), ou le canal d'écoulement du Lac de Shkodër, est un cours d'eau important puisque les navires caboteurs peuvent le remonter jusqu'à Obot.

Dans sa description des régions montagneuses de l'Albanie du Nord le naturaliste renommé prête une attention particulière au Sharr en soulignant que « *il semble lié par les montagnes calcaires de Hasi et du Shala et Shoshi à celles de Deçan et de Prizren* » [4/I, p.69] et aussi aux régions montagneuses de Mirdita et de Dukagjini, qui sont « *des crêtes boisées en chênes* » et où « *il en sort plusieurs cours d'eau que se jettent dans le Drin* » [4/I, p.67).

Parmi les régions montagneuses de l'Albanie Moyenne et du Sud il mentionne et décrit les chaînes occidentales de Suli, Himara, Çika, Lungara, Shashica, ainsi que les chaînes plus orientales du Shpirag et Skrapari. Et ce qui saute surtout aux yeux c'est la description du Mont Tomor « *à la forme d'un grand cône tronqué* » et « *cimes gazonnées, qui servent de pâturages alpestres* ». Il souligne que le Tomor, « *la cime la plus haute de l'Albanie Moyenne ... fait d'autant plus d'effet qu'elle domine un pays de collines de hauteur au dessus de 2000 pieds ... et la plaine vers la mer, de Berat et Vlora, qui forme proprement l'ancienne Myzeqe (Mousaché)* » [4/I, p.65].

Ami Boué a traité de questions concernant la géographie de l'Albanie même dans des ouvrages ultérieures, en faisant des mises au point et en donnant des informations supplémentaires sur ses observations dans les pays balkaniques [10] et notamment dans les contrées albanaises [11; 16].

Ce n'est pas pour rien que le savant éminent est considéré comme le fondateur de la géologie de l'Albanie, car il accomplit les

premières observations géologiques sur la structure géologique des régions albanaises [24]. De ce point de vue, l'on peut considérer d'une grande importance le signalement du grand développement des serpentines entre Prizren et Scutari (Shkodër). Il constate que la région de Mirdita est constituée essentiellement par ces roches, qui sont associés à des gabbros (« euphotides »), à des diorites et à des jaspes et il souligne leur origine commune en tant des « *produits ignés* ». On peut justement dire qu'Ami Boué avait ainsi entrevu, bien qu'en germe, la notion de ce qu'on appelle de nos jours le « *cortège ophiolitique* ».

Dans son ouvrage majeur et la carte géologique jointe il a signalé pour la première fois la présence des calcaires du Crétacé près du Lac de Scutari et dans d'autres régions en Albanie. Du même temps, il a mis en évidence la grande propagation du « *Système nummulitique* » et particulièrement des calcaires à Nummulites, près de Krujë, de Berati, de Gjirokastra etc.

Dans le même ouvrage, ainsi que dans ses publications ultérieures, Ami Boué mentionne le gisement de bitume naturel de Selenica et donne de recommandations sur l'exploitation de la mine. Il parle aussi des affleurements de gypse près de Vlora et à Delvina, signale les sources thermales sulfureuses dans les environs de Dibra et de Krujë, met l'accent sur les traces des glaciations alpines quaternaires en Albanie Septentrionale [6]. Dans d'autres publications il parle des tremblements de terre récents remarqués dans les territoires albanais [9].

Quelques années plus tard Ami Boué a signalé pour la première fois la présence des dépôts marines néogènes [12] dans la partie côtière occidentale de l'Albanie, en se basant sur les fossiles de mollusques recueillis par le consul autrichien Von Hahn, près de Durrës. Il a décrit aussi les dépressions allongées [14] de cette région, surtout le Bassin de Tirana, dans lequel il recueillit beaucoup de fossiles, notamment à Qafë Kërrabë etc.

Ami Boué compléta sa description de la nature des régions albanaises mettant l'accent aussi sur leur flore et faune. Parlant de la végétation il souligne surtout la présence de grands bois de châtaigniers dans le Sharr et la région montagneuse de Gjakova, ainsi que de noisetiers dans la Mirdita. Il mentionne les oliviers bordant le littoral albanais et « *qui remontent dans la vallée du Shkumbin* » [4/I, p.427], ainsi que les citronniers et les orangers. En ce qui concerne les animaux sauvages il mentionne surtout l'ours.

Le naturaliste éminent réserve une attention particulière aux richesses du Lac de Scutari et à la pêche, en faisant des observations pertinentes et en donnant des renseignements assez exacts, qui il avait recueilli pendant son séjour dans la métropole albanaise de l'époque : Shkodër. A cette ville il a consacré quelques pages des plus intéressantes de son ouvrage, de même qu'à la ville de Berat, qu'il appelle « *métropole orthodoxe* » avec ses nombreuses églises dans la citadelle.

Les Albanais dans les ouvrages d'Ami Boué

Ami Boué a montré toujours un grand intérêt et une attitude bienveillante envers les Albanais. Nos seulement dans le seconde volume de son ouvrage principal, qui est consacré à l'ethnologie [4/II], mais aussi dans d'autres écrits ultérieurs, il apporte à maintes reprises des observations pertinentes sur la vie dans les régions albanaises, sur la population et la langue albanaise. Il expose aussi maintes données sur l'histoire politique et économique des Albanais, sur la vie sociale, sur la mentalité et les dispositions naturelles de la population, sur les particularités de la culture matérielle et morale, sur les habitations et les costumes, les usages et les coutumes.

Dans cette optique, une importance particulière revêt la synthèse scientifique d'Ami Boué sur la propagation de la population albanaise à la première moitié du XIX siècle dans les provinces balkaniques [13]. Il souligne que « *Les Schkipetares ou Albanais sont estimés à 1600000 âmes, estimation très raisonnable et plutôt au-dessus qu'au-dessous de la réalité, quand on pense qu'ils s'étendent depuis l'Épire ... Ils occupent presque à eux seuls le pays aux sources de Lepenitza, la plaine de Prishtina, Vranja, Gjilan, Kurshumli....les régions albanaises des Malesors, Guègues, Mirdites, Tosques.....Albanais sont les habitants de la Çamouria, ou de la partie centrale de la Basse Albanie depuis Jannina à la mer* » [4/II, p.13-14]. Cette propagation de la population albanaise Ami Boué l'a exposée dans des cartes ethnographiques, jointes à ses ouvrages et qui ont une valeur particulière scientifique et documentaire encore de nos jours, notamment pour la Kosovë [21].

En parlant des caractéristiques physiques des Albanais, Ami Boué écrit « Les Albanais sont peut-être la plus belle race de la Turquie, ils se rapprochent plus des Grecs que des Slaves, et rappellent les plus beaux types des montagnards suisses par leurs figures ovales, leurs nez assez longs et maigres, leurs corps plutôt maigres que gras et leurs formes élancées.....Si l'Albanais a les qualités des Suisses et des Tyroliens, s'il est comme eux un marcheur intrépide, escaladant le fusil

sur l'épaule, les montagnes à l'instar des chèvres, il a de plus qu'eux une vivacité et une gaieté méridionales réunies à une perspicacité extraordinaire et instantanée... L'orgueil national se montre dans les moindres paroles des Schkipetares, dans leurs gestes, dans leur démarche légère.... On reproche à l'Albanais une sauvagerie et une dureté particulière dans le caractère ; mais ces particularités paraissent résulter bien plutôt de leur genre de vie et de leur éducation que d'un type primitif. Les personnes qui ont caractérisé l'Albanais comme vindicatif, ont méconnu tout à fait ses coutumes, puisque la vengeance de toute offense est pour lui un devoir et remplace chez lui nos lois de police correctionnelle et de police criminelle » [4/II, p.72]. À titre de simple curiosité je prends la liberté de mentionner même un commentaire d'Ami Boué où il montre son appréciation pour les Albanais et d'autres populations balkaniques, en écrivant qu'elles « sont toutes disposées à s'adapter à notre civilisation et ont pu donner même sous le régime turc des preuves locales de leur habilité à se gouverner communalement extrêmement bien. En ce point ils surpassent même de beaucoup la commune dose d'intelligence de nos paysans » [18, p. 49].

En parlant de la langue albanaise et dans le but de argumenter qu'elle est une langue indo-européenne, le savant polyédrique donne de nombreux exemples du rapport entre l'albanais et les autres langues européennes, comme le latin et le grec antique, les langues néo-latines, anglo-saxonnes, baltes et slaves. Ainsi il mentionne environ 300 mots albanais semblables aux mots français analogues [4/II, p.42]. D'autre part il met en valeur le langage et l'éloquence des Albanais en écrivant : « *Certainement le schkipe ne peut pas être appelé une langue très peu formée, pauvre et simple dans ses formes de verbes comme, par exemple, le langage des zingares. En entendant parler et discuter des Schkipetares on reconnaît au contraire un langage à expressions vigoureuses et heureuses....* » [4/II, p.50].

Du plus haut intérêt sont les observations pertinentes d'Ami Boué sur les toponymes slaves dans maintes contrées albanaises. Il explique ce fait par l'invasion slave dans ces régions au haut moyen âge en soulignant que « *Le Slave offre la particularité...d'imposer au peuple conquis sa langue de manière à remplacer, même par des traductions ou de nouveaux noms, les dénominations locales* » [4/II, p.62].

En parlant des dispositions naturelles des Albanais il met en évidence leur amour pour la patrie et souligne que « L'Albanais, même qu'il aime tant courir le monde, ne cesse de penser à ses montagnes ...

Son tambour célèbre jusqu' à sa mort, les beautés et les hauts faits du pays schkipetar » [4/II, p. 133]. D'autre part Ami Boué ne se réserve pas, en maintes occasions, de mettre l'accent sur deux traits extrêmes de la mentalité albanaise. D'une part il parle de l'hospitalité et de la « besa » proverbiale albanaise, en vertu des quelles « le droit à l'hospitalité va si loin...et les voyageurs étrangers y trouvent une très forte garantie de sûreté, plus qu'en d'autres régions de la Turquie d'Europe ». D'autre part il mentionne la vengeance individuelle, qui « remplace une fois la justice qui manque en Albanie et au Monténégro » [4/II, p.84, 86]. En même temps il s'oppose à la légende courante en Europe que « la plus grande partie de l'Albanie est un pays barbare, une contrée de brigands ». Il explique de façon exacte l'origine de cette légende en écrivant que « Comme les Européens, les Ottomans donnent le nom de brigand aux rebelles, quoique, au fond, ceux-ci ne soient que des patriotes désirant délivrer leur patrie de leurs oppresseurs.... Nous avons eu l'occasion de rencontrer des gens que les turcs classaient parmi les Haïdouks, mais nous n'en avons jamais été molestés. Ils nous ont seulement communiqué leur haine contre la domination turque et leur état malheureux en manifestant toujours l'espoir de secours des Européens » [4/II, p.74].

Une autre question qui a attiré l'attention d'Ami Boué est celle des valeurs spirituelles et de la culture populaire des Albanais. Ainsi il parle de la poésie albanaise, des poètes qui chantent les gestes de Skanderbeg, Arianit Topia, Ali Pacha de Tepelena et d'autres héros albanais. Il mentionne les chansons populaires, notamment de Shkodra, qu'il avait écoutées, ainsi que les instruments musicaux. Il se montre très ravi quand il parle des danses populaires albanaises en soulignant que dans les régions balkaniques « *ce sont les Grecs et les Albanais qui ont le plus grand goût pour la danse* » et en disant : « *L'Albanais est déjà plus raffiné quand il se met à danser. Il égale le Grec en grâce et offre un bien plus joli coup d'œil que le Serbe et le Bosniaque, à qui contribue ainsi son costume plus léger et plus élégant* » [4/II, p.116]. En parlant des costumes populaires albanais il souligne que les hommes portent toujours leurs armes. Et ce qui saute aux yeux est que ils savent aussi « *damasser et dorer leurs armes ou les orner de plaques d'argent ciselé* » [4/III, p.94]. Ainsi en Turquie d'Europe les Albanais sont retenus comme les meilleurs armuriers, dont son renommés ceux de Prizren. D'autre part, quand il parle des costumes populaires des femmes, Ami Boué souligne que « *elles ne sont jamais armées, mais au*

besoin savent aussi employer les armes....comme l'ont amplement prouvé les Souliotes » [4/II, p. 228].

Les conditions de la vie matérielle des Albanais ont aussi éveillé la curiosité d'Ami Boué. Ainsi il parle de la nourriture, de l'aspect des villes et des villages, des habitations et forteresses, des églises et mosquées, des monuments historiques, des mœurs et coutumes, en donnant des renseignements de grand intérêt. Il décrit aussi les « *koulla, les maisons carrées en pierre* » typiques des montagnards albanais, le bazar couvert de Shkodër et de Peja, les églises de Mirdita, les châteaux de Gjirokastër, Berat, Shkodër, Lezhë, Prizren, ainsi que les anciens châteaux de Drishti (Drivasto), Danja et Petrela. Il parle aussi de la sociabilité, des cérémonies de mariage, des couples mixtes entre albanais chrétiens et musulmans, des fêtes religieuses, explicitement de la fête de Saint George, qu'est commémoré même par les musulmans albanais. Toutefois le savant renommé ne se réserve pas de mettre en évidence le pire des mœurs albanais : la vengeance du sang et de parler de sa codification [4/II, p. 521].

Dans le troisième volume de son œuvre majeure [4/III] Ami Boué, parmi les autres questions prête une attention particulière aux problèmes de l'économie et de l'organisation politique des régions albanaises. Il souligne que l'agriculture en Albanie est faiblement développée. On peut mentionner seulement la viticulture et la culture des oliviers dans les régions de Berat, Elbasan, Durrës, Tirana, Lezhë, Shkodër et les vergers de la Kosovë. En parlant de l'élevage il mentionne le menu bétail et leur transhumance vers les pâturages alpins au printemps, le jour de Saint George, en avril et le retour dans la plaine en automne le jour de Saint Dimitri, en octobre [4/III, p.10]. De son voyage albanais il retient le souvenir des routes carrossables de chariot comme la route de Shkodër à Durrës, Kavaja, Elbasan, Berat et Vlora et la route de Shkodër à Tirana. Il parle ainsi des ponts en pierre comme le Pont Sacré (Ura e Shenjtë) sur le Kir, le pont sur le Drin à Peja, sur le Shkumbin à Elbasan, sur l'Osum à Berat, sur la Vjosa à Permet.

Ami Boué constate le même développement insuffisant de l'industrie dans les territoires albanais. D'autre part il souligne que « *les Albanais excellent dans la ciselure sur le fer et le laiton* » et dans la passementerie, surtout à Shkodër et à Jannina. Il souligne ainsi qu'étant donné que « *les Albanais sont une nation éminemment agricole et de bergers... les négociants Albanais sont rares en Turquie* » [4/III, p.118].

En revanche il met en évidence que « *les Albanais, les Grecs et les Arméniens sont les suls matelots et marins de la Turquie* » [4/III, p.77].

Parcourant à cheval ou même à pied les sentiers des rudes montagnes albanaises Ami Boué eut l'occasion de connaître l'organisation tribale et le mode ottoman de l'administration des « *vilayets* » albanais. Ainsi il rapporte qu'outre les divisions administratives ottomanes de l'Albanie, il existe les districts libres [4/III, p.192]. Il signale que « *Le plus grand district libre de la Turquie de l'Europe est la Mirdita ou le pays montagneux catholique des Myrdites, Dukagjins et Mati* » dirigé par leur « *prenk ou prince* » et où les « *malsores* » ou montagnards « *ne payent aucune espèce de taxes et ne permettent à aucun Turc d'habiter parmi eux* ». Il relève aussi que « *les malesors au Nord du Drin sont aussi en bonne partie dans la même situation* ». Ami Boué parle aussi des districts libres de l'Albanie du Sud comme Himara et Souli et précise que dans les territoires albanais « *chaque grand fis à son chef – le plak* ».

Ami Boué donne aussi des renseignements d'un intérêt capital sur l'état de l'organisation militaire en Turquie d'Europe en mettant en évidence la réalité des troupes irrégulières ou « *bachi-bouzouks* ». A ce propos il remarque que les unités de ces troupes turques « *sont formés principalement par les volontaires albanais ou grecs* ». Il considère les Albanais comme « *les Suisses d'Orient* » compte tenu du fait que depuis le Moyen Age, beaucoup d'entre eux, notamment les Mirdites étaient « *stradiotes au service du Pape, de Naples, de la France sous Henri IV et de l'Autriche..., qu'il y en a toujours au service du Sultan, du Pacha d'Égypte Muhammad Ali* ». Il mentionne que même « *Les Hospodars valaques avaient à leur solde des Albanais Épirotes de religion orthodoxe* » [4/3, p.333-348].

Dans toute son œuvre Ami Boué a réservé une attention particulière aux religions des Albanais. Étant lui-même un descendant des huguenotes français, jadis ayant subis des persécutions religieuses, il ne cache pas son admiration pour une des qualités morales appréciables des Albanais : l'absence du fanatisme et la grande tolérance religieuse. Il écrit qu'en Albanie « *surtout en Laberie les musulmans sont reconnus même par les Turcs n'être que faiblement attachés à la religion* » [4/III, p.407]. Ami Boué mentionne divers faits pour démontrer que « *même les musulmans albanais ne sont guère fanatiques... et montrent une tolérance religieuse envers leurs compatriotes chrétiens* » [4/III, p.416]. Ainsi il note qu'en Albanie presque tous boivent le raki « *mais jamais*

jusqu'à l'abus... et on remarque peu d'hommes ivres » [4/II, p.145]. Il mentionne aussi que même les femmes musulmanes albanaises dans les régions montagneuses sont plus libres qu'ailleurs en Turquie d'Europe. Elles ne portent pas le voile, le foulard islamique et même elles reçoivent les hôtes. Ami Boué remarque avec gratitude que quand il était tombé malade e grelottait de fièvre en territoire albanais « nous avons passé deux jours chez un paysan, soigné par sa femme et ses filles... Nous ne sommes pas des Turcs, nous avait dit le brave paysan musulman, en nous introduisant chez lui sans faire éloigner les femmes » [17, p.148].

A l'attention d'Ami Boué n'échappa la condition misérable de l'enseignement dans les territoires albanais, faute d'intérêt du gouvernement ottoman pour l'instruction de la jeunesse albanaise. Il note que dans ces territoires « *en manque presque partout d'écoles... hors des couvents et de quelques villes comme Shkodër, Elbasan et Berat* » [4/III, p.521].

Dans le quatrième volume de son ouvrage capital [4/IV] le savant polyédrique traite des problèmes politiques de la Péninsule Balkanique, en montrant une attention particulière pour les territoires albanais. Il mentionne les divisions et les anciennes limites entre les divers pays de la région et souligne leur importance politique et militaire ; il parle des frontières de l'Albanie au Nord, au Sud et à l'Est, des transitions géographiques naturelles entre l'Albanie, la Macédoine et la Thessalie, des frontières de l'Épire. En parlant des rapports politiques des peuples balkaniques faisant partie de la Turquie d'Europe, Ami Boué remarque la position politique des Slaves et des Grecs vis-à-vis de la Russie et de l'Autriche, l'antipathie des Bosniaques contre les Turcs, la position de la Sublime Porte relativement à ses sujets balkaniques. Dans ce contexte, de grand intérêt sont les idées d'Ami Boué sur la position politique des Albanais. Il souligne tout d'abord que les Albanais forment la majeure partie des forces armées turques dans les régions balkaniques et aiment à servir « *parce qu'ils sont accoutumés dès leur jeunesse à manier des armes; qu'ils se plaisent dans de jolis costumes et dans une vie aventureuse de soldat et surtout parce qu'ils sont très pauvres dans leurs montagnes* ». D'autre part il note élégamment une particularité de la position politique des Albanais et écrit : « *En voyant tant d'Albanais dans les rangs turcs, on croirait que ce sont ses plus fidèles sujets, tandis qu'ils sont tout le contraire, et qu'ils ne cherchent en servant qu'à assouvir leurs penchants, tout en étant trop souvent*

disposés à trahir leurs maîtres ... Ils sont généralement sous le commandement d'officiers turcs, et ils ne remplissent tout à plus que des places très subordonnées, car sans cela les Turcs ne pourraient compter sur rien.... » Il note de même que « *Le gouvernement ne les a pas à craindre tant qu'ils sont disséminés ainsi dans des garnisons et sous le commandement de Turcs. Mais s'il lui prenait fantaisie de créer des officiers albanais supérieurs, et d'imiter les rassemblements de troupes des monarques d'Europe, les Albanais pourraient sentir leur force et en profiter* ». Ami Boué pense que on peut expliquer cette attitude par le fait que « *Les Albanais méprisent tous les Turcs, parce qu'ils se regardent leur supérieurs pour la portée et la finesse d'esprit. Souvent ils n'en parlent qu'en les désignant par des sobriquets méprisants, tels que tchorbachis, mangeurs de soupe, pesevengs, fils de femme de mauvaise vie, etc. Les Albanais orthodoxes étaient dans l'habitude d'exiger pour la rançon de leurs prisonniers turcs un âne ou une bête de somme... Ils se souviennent de Scanderbeg, d'Ali Pacha de Tepelena et d'autres chefs sous lesquels ont tenu les Ottomans en échec* » [4/IV, p.120-122].

* * *

Ayant observé de près la condition des Albanais, ayant connu intimement leur état d'âme, ayant ressenti leurs vœux et aspirations immuables, Ami Boué sentit l'obligation de manifester ses espérances bienveillantes et son point de vue sur l'avenir de l'Albanie. Il écrit : « *Que veulent donc les habitants de l'Albanie, nous dira-t-on? Les Albanais séparés nettement des Slaves et même des Grecs, aspiraient à une nationalité, si elle pouvait être conquise....En attendant les Albanais se groupent sous leurs chefs, sous l'autorité desquels ils veulent jouir des mêmes immunités, de la même indépendance que les districts libres des montagnes.... Ils n'ont, jusqu'ici, aucun chef assez imposant, assez habile pour pouvoir former un corps de nation, et, divisés en fraction, les Turcs savent habilement contenter les uns pour le moment, pour écraser les autres et le châtier ainsi tous les uns après les autres* ». Ami Boué exprime sa certitude sur le rôle que vont jouer les Albanais dans l'effondrement de la Turquie, en écrivant : « *On peut être sûr qu'au premier choc prochain de l'Empire turc, il y aura une levée de boucliers en Albanie et on peut présager de grands changements* » [4/IV, p.126].

Il exprime aussi sa conviction que sous un autre gouvernement approprié les Albanais atteindront un degré plus haut de civilisation, seront européanisés et au lieu d'enfouir leur argent ne craindront pas de

l'employer pour satisfaire leurs goûts ou pour en tirer profit. Ainsi ils « *deviendront aussi actifs et entreprenants que les Grecs et les Valaques* ». Tandis que maintenant, selon Ami Boué, « *les Albanais pensent que ils ne peuvent trouver leur bonheur que dans le métier des armes* » [4/IV, p.129].

Ami Boué a fait aussi une analyse de la position politique réciproque, des relations des Albanais avec leurs voisins. Dans quelques-uns des ses écrits des années 1860 [15] il parle des relations entre les Serbes et les Albanais et exprime son espoir que cesse « *cette stupide animosité entre les deux races, qui empêche leur civilisation commune* ». Il était pour les relations amicales et la collaboration entre les Slaves du Sud et les Albanais afin de créer un front unique contre le joug ottoman. En soulignant que « *les Albanais sont de valeureux soldats et non des paisibles Bulgares* », il conseille aux Serbes de « *tacher de remplacer leur antipathie nationale contre les Albanais par un essai de rapprochement dans l'intérêt commun, puisque ces deux races haïssent également les Ottomans* ». Il conseille également aux Serbes, lesquels avaient déjà acquis une large autonomie et n'étaient liés que pour la forme avec la Sublime Porte, d'ouvrir à Belgrade un institut d'éducation pour les Albanais, dans lequel « *on cultiverait la langue schipetare et s'efforcerait d'y attirer de jeunes Albanais* » [18, p.33].

Mais ses interventions en faveur des Albanais ne s'arrêtent pas là. Dans ses écrits ultérieurs, pendant la Crise Balkanique des années 1875-1876, lorsque en Bosnie-Herzégovine, au Monténégro et en Bulgarie furent perpétrés des massacres de la population musulmane et, en réponse des contre-massacres de la population chrétienne [23, p. 515-522], Ami Boué garda une attitude réaliste. Dans un article paru dans le « *Neue Wiener Tageblatt* » en mai 1876 le savant illustre stigmatisa l'absurdité d'aucunes idées insensées répandues dans les milieux slaves sur « *l'extermination barbare totale de toute la population musulmane* ». Il souligna que les idées en question « *Les Slaves me l'avoient déjà développé en 1857 et étonnés de mes objections y croyaient néanmoins bêtement trouver leur salut....Comment se délivrer des propres habitants de la Turquie à savoir des Bulgares et des Bosniaques devenus mahométans ? Puis quel fou pourrait proposer de massacrer près d'un million d'Albanais ayant embrassé par force la foi de Mahomet ?* ». [18, p.48].

Le savant polyédrique achève son exposé sur la « *Turquie d'Europe* » avec un précis historique, dans lequel il traite l'histoire des

Serbes, Bosniaques, Monténégrins et Albanais. Indépendamment du fait que cet exposé, comme il lui-même le souligne, est « *une chronique sèche des faits politiques principaux* » [18, p.6] et qu'elle a été écrite sur la base des études d'autres auteurs, on y trouve maintes observations pertinentes. Ainsi dans les pages consacrées à l'Albanie, dans lesquelles ont été mis en évidence les événements principaux, comme le temps de l'Empire Romain, les invasions slaves, l'époque du Byzance, les attaques des Turcs, l'épopée de Scanderbeg, les grands pachaliks albanais, sont exposés aussi des faits nouveaux. Tels sont les renseignements d'un itératif capital qu'Ami Boué avait recueilli directement dans les territoires albanais sur les troubles et les rébellions récentes des années 1830. De même on peut qualifier de plus haut intérêt la description détaillée et pleine de coloris d'un triste événement très connus de l'histoire de l'Albanie, qui avait lieu seulement quelques années avant le voyage d'Ami Boué. Il est question de l'exécution, du massacre des begs albanais en 1830 à Manastir (Bitolj), ou ils furent tués traîtreusement par le grand vizir turc Rachid Pacha. Ami Boué, lequel à ce qui il semble avait été informé des circonstances de cette drame par les témoins contemporains, raconte fidèlement comment « *périt d'une manière atroce la fleur des seigneurs albanais* » en exaltant leur comportement altier jusqu'à la mort [4/IV, p.422].

* * *

Ami Boué était venu dans la Péninsule Balkanique, en « Turquie d'Europe » et notamment dans son coin perdu, l'Albanie, laquelle représentait une « terra incognita » pour l'Europe du début du XIX^e siècle nourri de préjudices habituels de l'époque. Mais restant fidèle à sa foi de scientifique authentique, après avoir connu « de visu » les divers aspects de la vie albanaise, après avoir connu de près le Albanais avec leurs mérites et leur défauts, leurs vertus et leurs vices, il réussit à distinguer les préjudices, répandues par la propagande chauvine des voisins malintentionnés, de la réalité du terrain. Il réussit à distinguer les envies et les desseins chauvins de ces voisins balkaniques, des prétentions raisonnables des Albanais et de se faire son opinion à propos de l'Albanie et de son avenir. La quintessence de son point de vue est la conviction que l'Albanie méritait bien d'être indépendante, que les Albanais étaient dignes d'avoir leur État, mais seraient obligés d'affronter les convoitises expansionnistes de leurs voisins balkaniques.

Ami Boué affirmait cette conviction en écrivant explicitement : « De même que la Bosnie, l'Albanie actuelle pourrait exister comme

État indépendant entre la Grèce et un État Serbe. Ce pays a, il est vrai, trop de longueur relativement à sa largeur mais du reste il a des limites assez bien définies et une vaste côte, ainsi que des ports en partie excellents, qui pourraient l'enrichir en favorisant un commerce étendu. Son malheur est d'être placée entre des États qui tendent à s'agrandir; aussi les patriotes albanais seront probablement trompés dans leur attente » [4/IV, p.129].

Mots prophétiques de mauvais augure, prononcés en 1840, confirmés par les mutilations successives de l'Albanie en 1878, en 1913....

Références

- BOUÉ, A. (1836) : *Résultats de ma première tournée dans le Nord et le Centre de la Turquie d'Europe*. – «Bull. Soc. Géol. France», Paris, 1ère Sér., Vol. VIII, p. 14-63. (1).
- BOUÉ, A. (1838) : *Description du deuxième itinéraire dans les Balkans, la Moisie, l'Albanie et la Bosnie*. – «Bull. Soc. Géol. France», Paris, 1ère Sér., Vol. IX, p. 126-148. (2).
- BOUÉ, A. (1839) : *Mitteilungen aus des westlichen Turkei : Serbien und Albanien*. – «Neues Jahrbuch Mineral. Geolog. », Stuttgart, Jahr 1839, p. 553-556. (3).
- BOUÉ, A. (1840) : *La Turquie d'Europe. Observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes, l'archéologie, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les gouvernements divers, le clergé, l'histoire et l'état politique de cet Empire*. – Vol. I-IV, Arthurs Bertrand Editeur, Paris. [4/I=Vol. I – 526 p.; 4/II=Vol. II – 539 p.; 4/III=Vol. III – 590 p.; 4/IV=Vol. IV – 592 p.] (4).
- BOUÉ, A. (1840b) : *Esquisse géologique de la Turquie d'Europe*. – Imprim. de Bourgogne et Martinet, Paris, 190 p. (5).
- BOUÉ, A. (1843) : *Sur les traces glaciaires en Haute Albanie*. – « Bull. Soc. Géol. France », Paris, 1ère Sér., Vol. XIV, p. 235. (6).
- BOUÉ, A. (1847) : *Ueber Nummuliten und Hippuriten in Albanien*. - « Ber. Freunde der Naturwiss », Wien, Vol. III, p. 446. (7).
- BOUÉ, A. (1848) : *Ueber Viquesnel's Reise im Jahre 1847*. – « Ber. Freunde der Naturwiss », Wien, Vol. IV, p. 75-83. (8).
- BOUÉ, A. (1851) : *Ueber das debien Welches Mittel-Albanien so schauerlich getroffen hat in Oktober 1851*. – « Sitzungber. Der k.k. Akadem. Der Wissensch », Mat. Naturw. Klass, Wien, Vol. VII, p. 776-784. (9).
- BOUÉ, A. (1854) : *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe. Détails géographiques, topographiques et statistiques*. – Vol. I-II, B. Braumüller Édité., Wien, Vol. I – 352 p.; Vol. II – 345 p. (10).

- BOUÉ, A. (1859): *Ueber die Strasse von Prizren nach Skutari in Ober Albanien*. – «Sitzungber. Der k.k. Akadem. Der Wissensch», Mat. Naturw. Klass, Wien, Vol. XXXVII, p. 128-136. (11).
- BOUÉ, A. (1863a): *Fossiles recueillies par Von Hahn dans les collines maritimes entre Scutari et Durazzo*. – «Bull. Soc. Géol. France», Paris, 2e Sér., Vol. XXI, p. 109. (12).
- BOUÉ, A. (1863b): *Sur les limites des provinces de la Turquie 'Europe*. – «Le Globe, Mém. Soc. Géograph. Genève», Vol. III, p. 197-240. (13).
- BOUÉ, A. (1864a): *Der Albanesische Drin und der Geologie Albaniens besonders seines Tertiären Beckens*. – «Sitzungber. Der k.k. Akadem. Der Wissensch», Mat. Naturw. Klass, Wien, Vol. XLIX, p. 179-193. (14).
- BOUÉ, A. (1864b): *Les Serbes et les Croates*. – «Le Globe, Mém. Soc. Géogr. Genève», Vol. IV, p. 54-62. (15).
- BOUÉ, A. (1869): *Einige Beirichtungen zhur Hahnschen Karte der Flussgebiete der Drin und der Vardar in Nord-Albanien*. – «Sitzungber. Der k.k. Akadem. Der Wissensch», Mat. Naturw. Klass, Wien, Vol. LX, p. 653-664. (16).
- BOUÉ, A. (1876a): *Autobiographie du Docteur Ami Boué, membre de l'Académie Impériale des Sciences de Vienne*. – Imprim. Ferdinand Ulrich & Fils, Vienne, 172 p. (17).
- BOUÉ, A. (1876b): *Catalogue des Œuvres, Travaux, Mémoires et Notices du Dr. Ami Boué*. – Imprim. Ferdinand Ulrich & Fils, Vienne, 72 p. (18).
- DURAND – DELGAS, M., NIKOLOV, T. & SANDULESCU, M. (1997): *Ami Boué, fondateur de la Société Géologique de France et la naissance de la géologie dans le Sud-Est de l'Europe*. – «Bull. Soc. Géol. France», Paris, Vol. 168, n° 4, p. 521-531. (19).
- ELLENBERGER, F. (1987): *Hommage à André Cailleux*. – «Trav. Comité Franç. Hist. Géol.», Paris, 3ème Sér., Vol. I, n° 12, p. 101-113. (20).
- KOSOVA, Ethnografic Maps, 19th Century. <http://www.datamap.org/Kosovomaps.htm> – 11.02.2002. (21).
- LAURENT, G. (1993): *Ami Boué (1794-1881). Sa vie et son œuvre*. – «Trav. Comité Franç. Hist. Géol.», Paris, 3ème Sér., Vol. VII, n°3, p. 19-30. (22).
- MANTRAN, R. et al. - (1989): *Histoire de l'Empire Ottoman* – Éditions Fayard, Paris, 810 p. - Traduction en albanais par A. Papa - Historia e Perandorisë Osmane. – Éd. "Dituria", Tiranë, 2004, 736 p., (23).
- PAPA, A. (2001). – *L'œuvre de Jacques Bourcart sur l'Albanie*. – «Studia Albanica», Tiranë, Viti XXXIV, p. 171-184. (24).
- SEIDL, J. (2002): *Ami Boué (1794-1881), géoscientifique du XIXe siècle*. – C.R. Paleovol., Amsterdam, Vol.7, N°1, p. 649-656. (25).

- VIQUESNEL, A. (1842a) : *Mémoire sur la Macédoine et l'Albanie*. - « Bull. Soc. Géol. France », Paris, 1ère Sér., Vol. XIV, p. 287-292. (26)
- VIQUESNEL, A. (1842b) : *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Europe. Première partie*. - « Mém. Soc. Géol. France », Paris, 1ère Sér., Vol. V, N°2, p. 35-138. (27)
- VIQUESNEL, A. (1846) : *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Europe. Deuxième partie*. - « Mém. Soc. Géol. France », Paris, 2e Sér., Vol. I, N°6, p. 181-303. (28)
- VIQUESNEL A. (1847) : *Remarques relatives aux roches crétacées de Gousinie (Albanie)* - « Bull. Soc. Géol. France », Paris, 2e Sér., Vol. IV, p. 426. (29)
- VIQUESNEL, A. (1851) : *Résumé des observations géographiques et géologiques faites en 1847 dans la Turquie d'Europe*. - « Bull. Soc. Géol. France », Paris, 2ème Sér., Vol. VIII, p. 454-474. (30).

LA VIE SCIENTIFIQUE

PAVARËSIA E SHQIPËRISË DHE SFIDAT E SHTETIT
SHQIPTAR GJATË SHEK. XX(L'INDEPENDANCE DE L'ALBANIE ET LES DEFIS DE L'ETAT
ALBANAIS AU COURS DU XX^e SIECLE)

(Conférence scientifique tenue à l'occasion du 95^e anniversaire de la proclamation de l'indépendance de l'Albanie, le 27 novembre 2007, à Tirana)

A l'occasion du 95^e anniversaire de la Proclamation de l'Indépendance de l'Albanie, le 27 novembre 2007, a été organisée une conférence scientifique : « *Pavarësia e Shqipërisë dhe sfidat e shtetit shqiptar gjatë shek. XX* » (L'indépendance de l'Albanie et les défis de l'État albanais durant le XX^e siècle), sous le patronnage du premier Ministre de l'Albanie, le Prof Dr Sali Berisha. Cette activité a été organisée grâce à la collaboration entre le Département de l'Histoire de l'Albanie près de la Faculté d'Histoire et de Philologie de l'Université de Tirana et l'Institut de l'Histoire. A la conférence ont participé le ministre de l'Enseignement et de la Science, des personnalités de l'enseignement, de la culture, des académiciens, des chercheurs, des historiens de l'Albanie, de la Kosovë, de la Macédoine, de la Slovénie et du Monténégro, ainsi que des journalistes des médias écrits et électroniques.

L'ouverture de la conférence a été faite par la responsable du Département de l'Histoire, la Prof Dr V. Duka. Dans le panel étaient présents : le ministre de l'Enseignement et de la Science, M. Genc Pollo, le Prof Dr M. Verli, le Prof Dr J. Bajraktari, la Prof As Dr I.

Çausi, l'académicien K. Prifti, la Prof Dr N. Nika.

Le Directeur de l'Institut de l'Histoire, le Prof Dr M. Verli, a tenu le discours d'allocution. Entre autres, il a souligné : « *nous nous émerveillons de la sagesse et du courage des dirigeants de l'indépendance, lesquels nous ont légué de hautes responsabilités* ». Ensuite la Conférence a été saluée par M. G. Pollo. Selon lui, sans l'acte de l'Indépendance, les Albanais auraient été effacés de la carte des Balkans. L'acte de l'Indépendance, a-t-il affirmé, « *a sanctionné le droit de la nation albanaise d'être libre et indépendante* ». La conférence a été saluée également par le Directeur de l'Institut de l'Histoire, de Prishtina, le prof Dr J. Bajraktari.

A la première séance la modératrice était la Prof Dr N. Nika, directrice des Archives Centrales de l'État. Le panel de cette séance était composé par : l'académicien K. Prifti, le Prof Dr J. Bajraktari, le Prof Dr N. Nika, le Prof Dr Z. Cana et le Prof Dr M. Çami. Au cours de cette séance ont été présentées les communications ci-dessous : *Shpallja e Pavarësisë dhe çështja e një shteti të njësuar shqiptar* (La proclamation de l'indépendance et la question d'un État albanais unifié)

par l'académicien K. Prifti; *28 Nëntori i 1912-ës, frymëzim për Kosovën - shtet sovran dhe i pavarur* (le 28 novembre 1912, une inspiration pour la Kosovë – un État souverain et indépendant) par le Prof Dr J. Bajraktari; *Përgatitja dhe organizimi i kryengritjes së vitit 1912 në dokumentet e AQSH* (La préparation et l'organisation de l'insurrection de 1912 dans les documents des Archives Centrales de l'État) par la Prof Dr N. Nika; *Pavarësia e Shqipërisë midis të vërtetave historike dhe koniunkturave politike* (L'indépendance de l'Albanie entre les vérités historiques et les conjonctures politiques) par le Prof Dr M. Çami; *Qëndrimi i Austro-Hungarisë ndaj kryengritjes së vitit 1912* (L'attitude de l'Autriche-Hongrie vis-à-vis de l'insurrection de 1912) par le Ma. S. Gjermani; *Roli i klerit shqiptar në lëvizjen për pavarësi* (Le rôle du clergé albanais dans le mouvement pour l'indépendance) par la Prof As Dr I. Çausi; *Ismail Qemali, Greqia dhe kryengritja shqiptare e vitit 1912* (Ismail Qemali, la Grèce et l'insurrection albanaise de 1912) par la Ma. L. Dushku.

L'académicien K. Prifti était le modérateur de la deuxième séance. Dans le panel étaient présents : le Prof Dr M. Verli, la Prof Dr V. Duka, le Prof Dr K. Krisafi et le Prof Dr N. Draga. Les chercheurs à présenter leurs communications ont été : le Prof Dr M. Verli, *Kufijtë e imponuar të shtetit shqiptar të pavarur, një konsensus me pasoja të rënda për shqiptarët* (Les frontières imposées de l'État indépendant albanais, un consensus à conséquences graves pour les Albanais) ; la Prof Dr V. Duka, *Jehona tejatlantike e pavarësisë shqiptare: në gjurmë të komenteve të*

shtypit amerikan (1912-1914) [L'écho outre-Atlantique de l'indépendance albanaise: sur la trace des commentaires de la presse américaine (1912-1914)]; le Prof Dr K. Krisafi, *Çështja e kufijve të Shqipërisë në Konferencën e Ambasadorëve në Londër (1912-1913)* [La question des frontières de l'Albanie dans la Conférence des Ambassadeurs à Londres (1912-1913)]; le Dr D. Egro, *Pavarësia e Shqipërisë, një moment i rëndësishëm në tranzicionin e elitës shqiptare* (L'indépendance de l'Albanie, un moment important dans la transition de l'élite albanaise) ; le Prof Dr Th. Murzaku, *Politika e Austro-Hungarisë gjatë vitit të parë të pavarësisë së Shqipërisë* (La politique de l'Autriche-Hongrie au cours de la première année de l'indépendance de l'Albanie) ; le Prof Dr N. Draga, *Rrethanat shoqërore dhe politike të shqiptarët e Malit të Zi në kohën e Shpalljes së Pavarësisë së Shqipërisë* (Les circonstances sociales et politiques chez les Albanais du Monténégro à l'époque de la Proclamation de l'Indépendance de l'Albanie) ; la Prof Dr K. Naska, *Roli i Këshillit Kombëtar në mbrojtje të Pavarësisë dhe tërësisë territoriale* (Le rôle du Conseil National pour la sauvegarde de l'Indépendance et de l'intégrité territoriale) ; Dr. N. Dervishi, *Pjesëmarrja e delegatëve të Strugës dhe të Ohrit në Shpalljen e Pavarësisë së Shqipërisë* (La participation des délégués de Struga et d'Ohrid à la Proclamation de l'Indépendance de l'Albanie).

Le modérateur de la troisième séance était le Prof Dr M. Dezhgiu, alors qu'au panel participaient: le Prof Dr G. Shpuza, le Prof Dr F. Rexhepi, le Prof Dr U. Lipuşek (Slovénie), la

Prof Dr F. Rama et la Prof Dr F. Musaj. Dans cette séance ont rapporté : le Prof Dr B. Meta, *Konceptet e diplomacisë amerikane për Pavarësinë e Shqipërisë gjatë shek. XX* (Les concepts de la diplomatie américaine sur l'Indépendance de l'Albanie durant le XX^e siècle) ; le Prof. Dr G. Shpuza, *Çështja e Pavarësisë së Shqipërisë në vorbullën e ngjarjeve të viteve 1913-1915* (La Question de l'Indépendance de l'Albanie dans le tourbillon des événements de 1913-1915) ; le Prof Dr U. Lipušek (Slovénie), *Problemi kombëtar slloven dhe shqiptar në kuadër të Luftës së Parë Botërore – ngjashmëritë dhe veçoritë* (La question nationale slovène et albanaise dans le cadre de la Première Guerre Mondiale – ressemblances et particularités) ; le Ma. F. Demaj, *Roli i shtetit shqiptar në mbrojtjen e çështjes së Kosovës (1990-1999)* [Le rôle de l'État albanais dans la défense de la question de la Kosovë (1990-1999)] ; le Dr H. Purellku, *Pavarësia e Shqipërisë përballë aleancës serbo-esatiste (1919-1920)* [L'Indépendance de l'Albanie face à l'alliance serbe – esatiste (1919-1920)] ; la Prof Dr F. Musaj, *Jetësimi i Pavarësisë së Shqipërisë në vitet 20 të shek. XX* (L'implantation de l'Indépendance de l'Albanie aux années '20 du XX^e siècle) ; le Prof Dr F. Rexhepi, *Shteti shqiptar dhe Kosova 1912-1941* (L'État albanais et la Kosovë 1912-1941) ; le Ma E. Papa – le Ma G. Kera, *Tirana ose Shkodra ? Në kërkim të kryeqytetit të Shqipërisë së pavarur* (Tirana ou Shkodra ? A la recherche de la capitale de l'Albanie indépendante) ; la Prof Dr F. Rama, *Probleme të pavarësisë dhe të konsolidimit të shtetit shqiptar në*

debatin politik të diasporës shqiptare (1925-1939) [Problèmes de l'indépendance et de la consolidation de l'État albanais dans le débat politique de la diaspora albanaise (1925-1939)].

Le Directeur du Musée Historique National, le Prof Dr B. Meta a été le modérateur de la quatrième séance. Dans le panel étaient présents le Prof Dr Xh. Gjeçovi, le Prof As Dr H. Kaba, la Prof Dr S. Basha, la Prof Dr A. Lalaj et le Prof As Dr A. Shahu. A la IV^e séance ont été présentées les communications suivantes : le Prof Dr M. Dezhgiu, *Pavarësia e Shqipërisë përballë sfidave gjatë Luftës së Dytë Botërore* (L'indépendance de l'Albanie face aux défis pendant la Deuxième Guerre Mondiale) ; le Prof Dr Xh. Gjeçovi, *Çështja kombëtare në vitet e Luftës së Dytë Botërore* (La question nationale aux années de la Deuxième Guerre Mondiale) ; le Prof As Dr H. Kaba, *Raporte të qeverisë komuniste me Demokracinë e Mëdha Perëndimore* (Les rapports du gouvernement communiste avec les Grandes Démocraties Occidentales) ; la Prof Dr S. Basha, *Pavarësia e Shqipërisë, pikë referimi për veprimtarinë ilegale në Kosovë (1945-1990)* [L'indépendance de l'Albanie, un point de référence pour l'activité illégale en Kosovë (1945-1949)] ; la Prof Dr A. Lalaj, *Pavarësia e Shqipërisë në perspektivën e marrëdhënieve shqiptaro-jugosllave (1945-1949)* [L'indépendance de l'Albanie dans la perspective des relations albano-yougoslaves (1945-1949)] ; la Ma S. Boçi, *Shteti komunist dhe minoritetet në Shqipëri* (L'État communiste et les minorités en Albanie) ; le Prof As Dr A. Shahu,

Shpallja e Pavarësisë në këndvështrimin e historiografisë (1945-1990) [La proclamation de l'indépendance au regard de l'historiographie (1945-1990)].

La V^e séance a eu la Prof Dr V. Duka comme modératrice. Dans le panel étaient présents : le Prof Dr M. Verli, le Prof Dr J. Bajraktari, le Prof Dr B. Meta et la Prof Dr N. Nika. Il y a eu de la part de divers chercheurs des discussions intéressantes au sujet

des communications présentées dans cette conférence. Le Prof Dr J. Bajraktari a remercié, à la fin de son discours, les organisateurs et a apprécié les résultats que les chercheurs avaient apportés dans cette conférence.

Sokol GJERMENI

HARTA ARKEOLOGJIKE E KOSOVËS

(La CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA KOSOVË),

I^{er} Vol., Prishtinë 2006 (Luan Përzhita, Kemajl Luci, Gëzim Hoxha, Adem Bunguri, Fatmir Peja, Tomor Kastrati)

La publication de la Carte archéologique de la Kosovë, I^{er} vol., est le résultat de la collaboration entre l'Académie des Sciences d'Albanie et l'Académie des Sciences et des Arts de Kosovë. L'ouvrage, contenant 393 pages, avec un résumé en anglais, est muni d'illustrations en couleur, regroupant 520 images, cartes, esquisses, planimétries, ortho-photos et 27 tableaux de matériel archéologique esquissé.

En tant qu'une première publication de ce genre concernant ce territoire, elle relate les résultats des recherches et des études à travers certaines générations d'archéologues, dont les ouvrages sont encore appréciés aujourd'hui. En tant que tel, l'ouvrage peut être considéré comme la continuation des recherches effectuées auparavant, durant les années '70, pour l'élaboration de la carte archéologique de cette région, de la part du Musée de Kosovë. Cependant, le matériel dominant est celui résultant des recherches

archéologiques communes sur le territoire de la Dardanie occidentale au cours des années 2000-2005. Ce travail a été couronné par la mise en évidence de la documentation scientifique de 264 sites archéologiques appartenant à diverses périodes historiques, en enrichissant ainsi considérablement le corpus de l'héritage culturel de cette aire.

Ce travail de recherche commence par deux articles d'introduction, écrits par l'académicien, R. Ismajli, et le Prof M. Korkuti, où l'on apprécie la collaboration entre les deux Académies des Sciences et l'on souligne aussi la nécessité d'élargir davantage les travaux en commun dans les divers domaines de la recherche scientifique. Les co-directeurs du projet, L. Përzhita et K. Luci, dans leur exposé *Kërkime arkeologjike në Kosovë 2000-2005* (Recherches archéologiques en Kosovë 2000-2005) analysent la marche des fouilles communes et font

une appréciation générale des sites archéologiques fouillés.

Ensuite, la matière est présentée en quelques chapitres, organisés chronologiquement :

Pellgu i Drinit të Bardhë në prehistori (Le bassin de Drin i Bardhë dans la préhistoire), de l'auteur A. Bunguri, est une synthèse élargie sur la préhistoire de cette aire. Le développement de la matière archéologique commence de la période néolithique jusqu'au IV^e siècle avant J. -C. Dans le chapitre suivant, *Qendra prehistorike* (Centres préhistoriques), des auteurs A. Bunguri, K. Luci et T. Kastrati, sont présentés 55 sites archéologiques de cette époque. Les habitations en caverne, ouvertes, en terrasses, ou fortifiées, et les nécropoles tumulaires se présentent groupées selon des critères chronologiques et typologiques.

Dans le V^e chapitre, *Mbi disa tipare të zhvillimit kulturor në Dardanië perëndimore, shek. I-IV* (Sur quelques traits du développement culturel dans la Dardanie occidentale, I^{er}-IV^e siècles), L. Përzhita et F. Peja, examinent attentivement, sur la base d'une analyse des données archéologiques, la dispersion des habitations aux IV^e-I^{er} sc. avant J. -C. dans le bassin de Drin i Bardhë. Après avoir fait une classification des habitations, les auteurs abordent également divers aspects du développement économique, culturel et urbain. Dans le chapitre suivant *Qendra dhe gjetje arkeologjike të shekujve IV-I në territorin e Dardanisë perëndimore* (Sites et découvertes archéologiques des IV^e-I^{er} siècles dans le territoire de la Dardanie occidentale), ces mêmes

auteurs décrivent 75 sites de cette période. On y spécifie des habitations des IV^e-I^{er} siècles, des inscriptions latines des III^e - II^e siècles, ainsi que d'autres découvertes constatées avant dans cette région.

Dans le septième chapitre, *Vështrim mbi fortifikimet e shek. IV-VI në territorin e Dardanisë Perëndimore* (Regard sur les fortifications des IV^e-VI^e siècles sur le territoire de la Dardanie Occidentale), l'auteur G. Hoxha observe de manière analytique les habitations fortifiées de la période antique tardive et conclue par en établir une classification typologique-chronologique. Cette situation est détaillée ensuite dans le huitième chapitre *Fortifikime të periudhës së vonë antike dhe mesjetare* (Fortifications de la période antique tardive et médiévale) des auteurs L. Përzhita et G. Hoxha. On y a inclus la fouille et la documentation pour la première fois de 21 habitations fortifiées ou citadelles des IV^e-VI^e siècles et du Moyen Âge dans le territoire de la Dardanie Occidentale. Le panorama présenté par les auteurs peut être considéré comme un premier pas vers l'étude systématique des fortifications de ces périodes dont l'étude reste encore inépuisée.

Le neuvième chapitre, *Gjurmë të monumenteve të kultit të krishterë dhe të varrezave mesjetare* (Traces des monuments du culte chrétien et des cimetières médiévaux) de l'auteur G. Hoxha, a un aspect descriptif, et documente 115 sites qui contiennent des traces d'églises et de cimetières médiévaux. Certains de ces traces présentent un grand intérêt pour les fouilles et les recherches archéologiques et historiques ultérieures.

Cette publication contient aussi *Katalogu i qendrave arkeologjike* (Le catalogue des sites archéologiques), listés selon les subdivisions administratives actuelles. Cette présentation est complétée par *Apendikset 1 et 2* (Appendix 1 et 2), préparés par L. Përzhita et F. Humolli, fournissant des données cartographiques détaillées pour tous les sites archéologiques présentés. L'ouvrage se termine par l'index des

noms des centres archéologiques et une riche bibliographie.

En conclusion, nous pouvons affirmer que la publication de la Carte archéologique de la Kosovë, le 1^{er} volume, est un événement important dans le domaine des recherches historiques concernant l'ancien territoire dardan.

Gëzim HOXHA

TABLE DE MATIÈRE

Kristaq PRIFTI	
<i>La proclamation de l'indépendance de l'Albanie et la question d'un État albanais unifié</i>	1
Kasem BIÇOKU	
<i>L'étendue à l'est des possessions des Kastrioti</i>	13
Seit MANSAKU	
<i>La linguistique balkanique et la coopération balkanique</i>	37
Cătălina VĂȚĂȘESCU	
<i>Un groupe de noms collectifs albanais terminés en -i</i>	47
Kolec TOPALLI	
<i>Nouvelle thèse pour la formation des articles de la langue albanaise</i>	55
Karin KIRCHHAINER	
<i>Die Malereien in den Gewölbezonen der Kuppelbasiliken von Voskopojë (Moschopolis)</i>	63
Xhevat LLOSHI	
<i>Le dictionnaire de Frang Bardhi et le vocabulaire albanais de Théodore Kavalioti</i>	101
Shaban SINANI	
<i>Questions de style dans le langage de Martin Camaj</i>	115
Fotaq ANDREA	
Dritan MUKA	
<i>Trois livres de la bibliothèque des Kastrioti dans l'optique de l'héraldique albanaise</i>	127
Asti PAPA	
<i>Ami Boué et sa contribution dans les études sur l'Albanie et les Albanais</i>	143
LA VIE SCIENTIFIQUE	
<i>Pavarësia e Shqipërisë dhe sfidat e shtetit shqiptar gjatë shek. XX (L'indépendance de l'Albanie et les défis de l'État albanais au cours du XX^e sc.) (S. GJERMENI)</i>	165
<i>Harta arkeologjike e Kosovës (La carte archéologique de la Kosovë) (G. HOXHA)</i>	168